



Appel à communications / Call for Papers

Résistance / Resistance

56^e congrès de l'Association française d'études américaines

56th French Association for American Studies Conference

May 20-23, 2025, Université de Picardie Jules-Verne, Amiens

Les propositions de communications sont à envoyer aux organisateurs des ateliers avant le 19 janvier 2025 (ou plus tôt dans le cas de certains ateliers). Veuillez noter que les doctoriales feront l'objet d'un deuxième appel.

Abstracts should be sent to the panel organizers by January 19, 2025 (or earlier for some panels). Please note that another call for papers will be published for the graduate symposium.

<i>Arts du Sud, Sud des arts : Résistance(s) au modèle états-unien</i>	5
Southern Artistry and the Artistry of the South: Resistance(s) to the American Ideal	7
<i>Arts visuels états-uniens et résistance : entre expression d'une indépendance culturelle et revendication d'identités plurielles</i>	10
American visual arts and resistance: between expressing cultural independence and asserting plural identities	11
<i>Comic books, mangas et bandes dessinées : de la résistance aux totalitarismes à la résistance civique</i>	15
Comic Books, Manga, and Graphic Novels: Between Resistance to Totalitarianism and Civic Resistance	16
<i>Réaliser pour résister : quand la caméra devient l'arme des femmes (cinéma et séries télévisées)</i>	19
Directing as Resisting: the Camera as a Woman's Weapon (Films and TV Series)	19
<i>Modalités de résistance dans les films et les séries télévisées de genre contemporains (SF, Horreur, Western, Thriller etc., à l'exclusion des films de guerre)</i>	21
Modalities of Resistance in Contemporary Genre Movies & TV Series (SciFi, Horror, Western, Thriller etc., War Movies excluded).....	22
<i>Walking silently : résistance et révolution dans la musique et la danse américaines</i>	24
Walking Silently: Resistance and Revolution in American Music and Dance	26
<i>“What Goes Around... Comes Back Around” : Revisiter la résistance dans la musique mainstream</i>	30
“What Goes Around... Comes Back Around”: Revisiting Resistance in Mainstream Music ...	32
<i>Je n'ai pas fini : l'art de résister à la résolution</i>	36
I'm Not Finished: The Art of Resisting Resolution	37
<i>Changement climatique, décarbonation et transition à l'ère de l'hyperpolarisation</i>	38
Climate Change, Decarbonization, and the Transition in the Era of Political Hyperpolarization	40
<i>« Each one, teach one » : éducation et résistance épistémique</i>	44
“Each one, teach one”: Education and Epistemic Resistance.....	45
<i>Familles en résistance, résistance en famille</i>	49
Resisting Families and Resisting as a Family	50
<i>(Re)dessiner la souveraineté amérindienne par la résistance ancrée dans le territoire</i> .	52
(Re)mapping Native Sovereignty through Territory-Based Resistance	53
<i>Défier les attentes coloniales : stratégies de résistances autochtones où l'on ne les attend pas</i>	56
Unexpected Strategies of Indigenous Resistance in Cultural Narratives	57

<i>Les nouveaux conservateurs : la résistance aux changements</i>	59
Resistance to Change: The New Conservatives	61
<i>Rage against the machine : du lanceur d’alerte à l’arnaqueur, variations sur la résistance au capitalisme</i>	65
Rage Against the Machine: from Whistleblower to Scammer, Variations on Resistance to Capitalism.....	66
<i>Un conflit idéologique ? L’idée de résistance dans le combat pour la mémoire de la guerre de Sécession au XX^e siècle</i>	69
An Ideological Battle? The Idea of Resistance in the Fight over Civil War Memory in the 20 th Century	70
<i>Résistance(s) et médiation(s) aux États-Unis</i>	73
Resistance and Mediation in the US	74
<i>A More Perfect Contract? Résistances et renégociations du contrat social aux États-Unis (1970-2024)</i>	77
A More Perfect Contract? Resistance to and Renegotiation of the Social Contract in the United States (1970-2024).....	78
<i>Résister par l’objet : culture matérielle et résistances des femmes, XVII^e-XXI^e siècles...</i>	80
Material Culture and Women’s Resistance, from the 17 th to the 21 st century	81
<i>Résister aux institutions : comment les groupes combattent et transforment le courant dominant</i>	85
Resisting Institutions: How Groups Combat and Transform the Mainstream.....	86
<i>Face à l’Empire : Représentations artistiques des résistances à l’Expansion Territoriale Etats-Unienne</i>	90
Resisting the Empire: Artistic Representations of Opposition(s) to U.S. Territorial Expansion	92
<i>Résistance écopoétique</i>	95
Ecopoetic Resistance	96
<i>(Nécessité de la) désobéissance civile dans la littérature et les arts contemporains ..</i>	100
(The Need for) Civil Disobedience in Contemporary Literature and Arts.....	102
<i>Le reste à l’œuvre : performance et résistance dans la littérature américaine contemporaine.</i>	105
Artful Remains: Performance and Resistance in Contemporary American Literature.	107
<i>« This is not for you » : Résistance au sens et esthétique de l’errance</i>	110
“This is not for you”: Resisting Meaning and Esthetics of Wa/ondering	111
<i>Résister au sensationnalisme ? (Ré)écritures du true crime aux États-Unis</i>	115
Resisting Sensationalism? (Re)Writing True Crime in the United States	117
<i>Résistances du / au texte : pratiques, méthodes, épistémologies</i>	121
Resisting Texts, Resisting Readers.....	121

Structures de résistance : voix et désobéissances afro-américaines aux XX^e et XXI^e siècles 122

Structures of Resistance: Afro-American Voices and Acts of Disobedience in the 20th and 21st Centuries 123

Du texte qui résiste au traducteur-résistant 124

Resisting Texts, Translators in Resistance 125

Arts du Sud, Sud des arts : Résistance(s) au modèle états-unien

Gerald Preher (université d'Artois), Mikaël Toulza (université de Lille) et Solveig Dunkel (université de Lille)

Dans son étude *Away Down South: A History of Southern Identity*, James C. Cobb rappelle que le Sud s'est très tôt forgé une identité régionale en réaction aux efforts nordistes pour le reléguer à un statut inférieur. La Nouvelle Angleterre se proclamait le centre intellectuel du Nouveau Monde tandis que les colonies du Sud étaient peuplées d'individus peu raffinés et simples d'esprit (14). Cobb démontre que c'est en réaction à une telle dichotomie que le mythe du Sud s'est développé avant même la guerre de Sécession. Signe de résistance, ce mythe allait symboliquement aboutir au premier conflit interne à la jeune nation américaine. L'écrivain le plus prolifique du XIX^e, William Gilmore Simms, devint pour un temps la voix de ce Sud rebelle dont il louait l'organisation harmonieuse. Il alla même jusqu'à écrire, en réponse à la *Case de l'Oncle Tom* d'Harriet Beecher Stowe paru en 1852, un roman dans lequel les esclavagistes n'étaient pas violents ou abusifs (*Woodcraft*). Selon lui, la vérité ne pouvait émaner que d'un individu qui connaissait le système sudiste et qui savait combien les esclaves devaient à leurs maîtres... On retrouve une motivation assez proche dans le roman qui célébrera ce mythe en 1936, *Autant en emporte le vent* (Mitchell).

Quelques années plus tôt, en 1932, Erskine Caldwell proposait une forme de résistance bien différente : au lieu de contrecarrer le Nord, il souhaitait dépeindre le Sud et ses habitants tels qu'ils étaient réellement. Dans un récit rétrospectif, il explique : « I wanted to tell the story of the people I knew in the manner in which they actually lived their lives from day to day and year to year, and to tell it without regard for fashions in writing and traditional plots . . . [to convey] the full meaning of poverty and hopelessness and degradation » (« On Getting Established as a Writer of Fiction », *Stories of Life North & South* xiv). L'adaptation cinématographique de *Tobacco Road* (John Ford, 1941), qui se présente comme une suite à celle du roman de Margaret Mitchell (Victor Fleming, 1939), illustre une certaine forme de résistance aux intentions de Caldwell. Ce dernier avait déjà, au moment de la sortie du film, exploré le Sud en compagnie de la photographe Margaret Bourke-White pour montrer ce qu'il considère être le vrai visage de sa région. *You Have Seen Their Faces* (1937), au titre accusateur, avait le même but que l'œuvre romanesque de Caldwell—dire le Sud sans le farder : « The South has been taking a beating for a long time, and the pain and indignity of it is beginning to tell. It can be seen any day now in the lean and hungry faces of men » (1-2). *American Modernism and Depression Documentary* (2010) de Jeff Allred pourra servir de point de départ à une étude des images du Sud—celles de Bourke-White, mais également celles de Walker Evans.

Entre un Sud flamboyant et un Sud fatigué, voire abîmé, on pourrait tout autant penser à la pièce de Tennessee Williams, *A Streetcar Named Desire* (1947) et à son adaptation par Elia Kazan (1951) dans lesquelles Blanche Dubois symbolise tout autant la résistance que l'épuisement. Tentant de rejouer les mythes d'un passé qui n'ont plus vraiment cours, elle se voit forcée de battre en retraite ; son parcours illustre l'idée d'un Sud englué dans le passé, résistant au temps et s'atrophiant. Et si les tensions entre ces deux images et

perceptions du Sud *ante-* et *postbellum* ont été cristallisées dans des productions audiovisuelles par le biais de tropes et de stéréotypes (*Southern Belle*, *Mammy* ou *Tom*, entre autres), les œuvres écrites et produites à partir de la fin des années 1960 témoignent de l'émergence de nouvelles figures adaptées à un Sud en évolution, des rednecks de *Deliverance* (James Dickey, 1970 adapté au cinéma par John Boorman en 1972) aux magnats du pétrole de *Dallas* (CBS, 1978-1991). L'ouvrage de Justin Mellette, *Peculiar Whiteness: Racial Anxiety and Poor Whites in Southern Literature, 1900-1965* (2021) et celui de Maxime Lachaud, *Redneck movies: ruralité et dégénérescence dans le cinéma américain* (2014), offriront des éclairages sur ces questions.

La résistance dans le Sud est souvent associée à un mouvement réactionnaire s'opposant à toute intégration raciale ou sociale. Cette vision n'est pas entièrement sans fondement : on pensera par exemple aux discours politiques pendant la Guerre de Sécession, notamment ceux de Jefferson Davis, ou encore au Southern Manifesto, un appel à une résistance farouche à la déconstitutionnalisation de la ségrégation raciale dans les écoles publiques. Pourtant, le Sud est également un espace de remise en question et de dissidence des conventions raciales, sexuelles ou de genre. Le genre du « Southern Gothic », par exemple, se caractérise particulièrement par la remise en question constante de catégories prédéfinies, comme le suggère Sarah Gilbreath Ford dans *Haunted Property: Slavery and the Gothic* (2020). De nombreuses œuvres appartenant au « Southern Gothic » explorent ainsi les tensions raciales et les inégalités sociales dans le Sud profond, dans la littérature comme à l'écran, où des personnages marginalisés se débattent contre les structures oppressives. Les questions de résistance quant aux normes de genre et de sexualités sont au cœur des écrits de Carson McCullers, Harper Lee, Truman Capote ou Poppy Z. Brite. L'artificialité de la notion même de « race » et la façon dont le Sud cristallise les différences raciales sont des aspects importants des œuvres de Tennessee Williams ou Jean Toomer. Finalement, la prévalence du grotesque dans le Southern Gothic peut être interprétée comme une forme de résistance à la notion même de forme fixe. Quid alors des productions audiovisuelles contemporaines qui se déroulent dans le Sud ? Les œuvres commercialisées depuis l'émergence du mouvement Black Lives Matter résistent-elles aux (ré)interprétations horribles du passé esclavagiste et ségrégationniste telles que celles d'*Antebellum* (Gerard Bush et Christopher Renz, 2020), de *Lovecraft Country* (HBO, 2020) ou de *THEM: Covenant* (Amazon Prime Video, 2021) ? Résistant historique à un Nord idéalisé, par contraste, comme parangon du libéralisme, le Sud à l'écran se cantonne-t-il dans des images d'un conservatisme exacerbé ? De même, les Sudistes à l'écran peuvent-ils être libéralisés et queerisés, à l'instar des télé-réalités *Queer Eye* (Netflix, 2018 -), *We're Here* (HBO, 2020-24) ou des drag queens fictionnalisées dans *AJ and the Queen* (Netflix 2020) ?

Notre réflexion pourra s'appuyer sur les questions suivantes, sans pour autant s'y limiter :

- Résistances queer et féministes dans le Sud
- Résistance par la satire et l'humour dans les œuvres de Mark Twain, Flannery O'Connor, ou dans des films tels que *Tucker & Dale vs. Evil* (2010)
- Résistance des écrivains sudistes contre la censure
- Résistance à la mémoire historique et au fantasme régional dans la littérature (représentation de l'esclavage, écriture de la période antebellum, de la guerre de Sécession...)

- Résistance écologique et la représentation de la terre du Sud : écriture et représentations de l'économie des plantations, résistance à la représentation d'un Sud pastoral, écriture et représentations des catastrophes naturelles (crue du Mississippi, ouragans, catastrophes industrielles comme l'explosion du *Deepwater Horizon*) dans les œuvres d'Elizabeth Spencer, de Jesmyn Ward, de Wendell Berry, ou dans des séries telles que *Treme* (HBO, 2010-13) ou le premier épisode de *P-Valley* (Starz, 2020-).
- Résistance à l'hégémonie hollywoodienne et développement d'industries cinématographiques locales (Texas, Louisiane, Géorgie)

Les propositions de communication en français ou en anglais (300 mots maximum), accompagnées d'une notice biographique, doivent être envoyées à Gerald Preher (gerald.preher@univ-artois.fr), Mikaël Toulza (mikael.toulza@univ-lille.fr) et Solveig Dunkel (solveig.dunkel@univ-lille.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Southern Artistry and the Artistry of the South: Resistance(s) to the American Ideal

Gerald Preher (université d'Artois), Mikaël Toulza (université de Lille), and Solveig Dunkel (université de Lille)

In his study *Away Down South: A History of Southern Identity*, James C. Cobb reminds us that very early on the South forged a regional identity in reaction to Northern efforts to relegate it to an inferior status. New England proclaimed itself the intellectual center of the New World, while the Southern colonies were populated by unsophisticated, simple-minded individuals (14). Cobb demonstrates that it was in reaction to such a dichotomy that the myth of the South developed even before the Civil War. A sign of resistance, this myth would symbolically lead to the first internal conflict in the young American nation. The most prolific writer of the 19th century, William Gilmore Simms, became for a time the voice of this rebellious South, whose harmonious organization he praised. He even went so far as to write, in response to Harriet Beecher Stowe's *Uncle Tom's Cabin* published in 1852, a novel in which the slaveholders were not violent or abusive (*Woodcraft*). According to him, the truth could only come from someone who knew the Southern system and how much enslaved people owed their masters... A similar motivation can be found in the novel that celebrated this myth in 1936, *Gone with the Wind* (Mitchell).

A few years earlier, in 1932, Erskine Caldwell proposed a very different form of resistance: instead of thwarting the North, he wanted to depict the South and its people as they really were. In a retrospective essay, he explains: "I wanted to tell the story of the people I knew in the manner in which they actually lived their lives from day to day and year to year, and to tell it without regard for fashions in writing and traditional plots . . . [to convey] the full meaning of poverty and hopelessness and degradation." ("On Getting Established as a Writer of Fiction", *Stories of Life North & South* xiv). The film adaptation of *Tobacco Road* (John Ford, 1941), presented as a sequel to Margaret Mitchell's novel (Victor Fleming, 1939), illustrates a certain form of resistance to Caldwell's intentions. At the time of the film's release, Caldwell had already explored the South with photographer Margaret

Bourke-White to show what he sees as the true face of the region. *You Have Seen Their Faces* (1937), with its accusatory title, had the same aim as Caldwell's novel—to show the South as it really was: “The South has been taking a beating for a long time, and the pain and indignity of it is beginning to tell. It can be seen any day now in the lean and hungry faces of men” (1-2). Jeff Allred's *American Modernism and Depression Documentary* (2010) could be used as a starting point for the analysis of photographic images of the South, such as Bourke-White's or Walker Evans'.

Between a flamboyant South and a weary, perhaps even damaged South, we might as well think of Tennessee Williams's play *A Streetcar Named Desire* (1947) and its adaptation by Elia Kazan (1951), Blanche Dubois symbolizing resistance as much as exhaustion. Attempting to re-enact the myths of a past that no longer holds sway, she finds herself forced to retreat; her journey illustrates the idea of a South mired in the past, resisting time and atrophying. And if the tensions between these two images and perceptions of the ante- and postbellum South were crystallized in audiovisual productions through tropes and stereotypes (Southern Belle, Mammy or Tom, among others), the works written and produced from the late 1960s onwards testify to the emergence of new figures adapted to an evolving South, from the rednecks of *Deliverance* (James Dickey, 1970 adapted to film by John Boorman in 1972) to the oil tycoons of *Dallas* (CBS, 1978-1991). Justin Mellette's *Peculiar Whiteness: Racial Anxiety and Poor Whites in Southern Literature, 1900-1965* (2021) and Maxime Lachaud's *Redneck movies: ruralité et dégénérescence dans le cinéma américain* (2014), will provide potential starting points for further considerations of these questions.

Resistance in the South is too often associated with a reactionary movement opposed to racial or social integration. This view is not entirely unfounded: think, for example, of political speeches during the American Civil War, such those of Jefferson Davis, or the Southern Manifesto, a call for fierce resistance to the de-constitutionalization of racial segregation in public schools. Yet the South is also a space for questioning and dissenting from racial, sexual and gender conventions. The “Southern Gothic” genre, for instance, is particularly characterized by its constant questioning of predefined categories, as Sarah Gilbreath Ford suggests in *Haunted Property: Slavery and the Gothic* (2020). Many Southern gothic works explore racial tensions and social inequalities in the Deep South—both in literature and on screen—where marginalized characters struggle against oppressive structures. Questions of resistance to norms of gender and sexuality are at the heart of the writings of Carson McCullers, Harper Lee, Truman Capote and Poppy Z. Brite. The artificiality of the very notion of “race” and the way in which the South crystallizes racial differences are important aspects of the works of Tennessee Williams, Jean Toomer or William Faulkner. Finally, the prevalence of the grotesque in the Southern Gothic can be interpreted as a form of resistance to the very notion of fixed form. What then, can be said about contemporary audiovisual productions set in the South? Do works marketed since the emergence of the Black Lives Matter movement resist horrific (re)interpretations of the slave and segregationist past such as *Antebellum* (Gerard Bush and Christopher Renz, 2020), *Lovecraft Country* (HBO, 2020) or *THEM: Covenant* (Amazon Prime Video, 2021)? Contrasting with a North idealized as a paragon of liberalism, is the on-screen South confined to images of exacerbated conservatism? In the same vein, can Southerners be liberalized and queerized, like those portrayed in reality shows *Queer Eye*

(Netflix, 2018 -), *We're Here* (HBO, 2020-24) or the fictionalized drag queens in *AJ and the Queen* (Netflix 2020)?

Our exploration of southern resistance may be based on, but not limited to, the following questions:

- Southern queer and feminist resistance
- Resistance through satire and humor (Mark Twain, Flannery O'Connor...)
- Southern writers' resistance to censorship
- Resistance to historical memory and regional fantasy in literature (representation of slavery, writing about the antebellum period, the Civil War...)
- Ecological resistance and the representation of Southern land: literature and representations about plantation ecology, writing about and representing natural disasters in the work of Elizabeth Spencer, Jesmyn Ward or Wendell Berry or in series such as *Treme* (HBO, 2010-13) or the first episode of *P-Valley* (Starz, 2020-).
- Resistance to Hollywood's hegemony and development of local film industries (Texas, Louisiana, Georgia)

300-word proposals in English or French and a short biographical statement should be sent Gerald Preher (gerald.preher@univ-artois.fr), Mikael Toulza (mikael.toulza@univ-lille.fr), and Solveig Dunkel (solveig.dunkel@univ-lille.fr) before **January 19, 2025**.

Arts visuels états-uniens et résistance : entre expression d'une indépendance culturelle et revendication d'identités plurielles

Anne Claire Faucquez (université Paris-VIII-Vincennes Saint-Denis), Antonia Rigaud (université Sorbonne-Nouvelle) et Clémentine Tholas (université Sorbonne-Nouvelle)

Après un printemps 2024 synonyme de tempête politique en France, les Jeux Olympiques de Paris ont apporté une parenthèse enchantée au pays mais aussi un élan de cohésion et de joie internationales. La cérémonie d'ouverture de ces jeux, le 26 juillet 2024, fut l'occasion de revendiquer des valeurs d'égalité, d'inclusion et de diversité, incarnées par la cantatrice Axelle Saint-Cirel interprétant *La Marseillaise* tandis que des choristes tenaient des drapeaux revisitant l'œuvre *Freedom Woman Now*, conçue par l'artiste africaine-américaine Faith Ringgold. Fournis par Dior, ces drapeaux reproduisant une œuvre de 1971 ont mis sur le devant de la scène les créations artistiques d'une artiste aujourd'hui adoubée internationalement et qui fut le fer de lance d'une résistance féministe et antiraciste pendant plusieurs décennies. On se souviendra de Ringgold protestant devant le Whitney Museum en 1971 pour dénoncer le manque de visibilité des artistes issus de minorités ethniques et genrées dans les institutions états-uniennes. Portée au pinacle en France, grâce à l'exposition de ses oeuvres au musée Picasso en 2023 et l'hommage qui lui fut rendu lors du défilé Dior de juin 2024, Ringgold incarne les luttes intersectionnelles contre les injustices sociales et la résistance à des canons culturels blancs, masculins et bourgeois. Convoquer l'esprit de Ringgold, disparue en avril 2024, dans le cadre d'un événement d'envergure internationale tel que les Jeux Olympiques démontre que les enjeux de représentation et de reconnaissance conservent une forte portée sociale et politique dans les débats actuels sur le multiculturalisme et les identités nationales.

On ne peut s'empêcher de penser à la célèbre déclaration de W. E. B. Du Bois lors de la conférence de 1926 du NAACP : « All art is propaganda and ever must be, despite the wailing of the purists ». Ainsi, les arts peuvent être envisagés comme un outil de revendication et d'influence, de la part de ceux qui les produisent, de ceux qui les financent et des instances qui les rendent accessibles à la société civile. Gilles Deleuze, lors d'une conférence de 1987 à la Fémis, décrivait l'art comme « ce qui résiste » et expliquait que « tout acte de résistance n'est pas une œuvre d'art, bien que, d'une certaine manière il le soit » et que « toute œuvre d'art n'est pas un acte de résistance et pourtant, d'une certaine manière, elle l'est ». Qu'il s'insère dans un canon ou s'insurge contre les normes établies, le rôle de l'art permet d'ouvrir un espace de remise en question du monde dans lequel il s'inscrit. Mais qu'en est-il réellement du pouvoir contestataire de l'art quand on garde à l'esprit le fait qu'aujourd'hui les arts visuels doivent être compris selon une logique de marché mais également de *soft power* dans un réseau d'influence internationale où les Etats-Unis ont la part belle ?

Nous nous interrogerons sur les spécificités de l'art états-unien. S'il occupe aujourd'hui une place dominante dans le marché mondial, comment peut-il être à la fois espace de résistance et source d'influence ? Dans quelle mesure s'inscrit-il dans une démarche d'obéissance et d'adhésion ou d'opposition et d'indépendance ? Est-ce parce qu'il s'est

construit en lien avec les valeurs libertaires et révolutionnaires du pays ? Comment le canon américain est-il né ? S'est-il formé en opposition ou dans la continuité des canons européens ? Les arts visuels participent-ils au maintien d'usages autorisés de la culture ou au renversement d'un ordre établi ? Si l'art a pu être, à différents moments de l'histoire des États-Unis, le véhicule du nationalisme et du patriotisme américain, il a également permis d'affirmer certains contre-récits de l'histoire, comme dans le cas des monuments confédérés.

Aujourd'hui, plus que jamais, l'art contemporain vient à l'appui des politiques de décolonisation, décolonisation du musée et décolonisation des arts, et relève de la résistance et/ou de l'activisme, en faisant entendre certaines voix minoritaires ou dissidentes – africaines américaines, amérindiennes, immigrantes, féministes, LGBTQIA+, antimilitaristes et pacifistes, anticapitalistes, etc. Ainsi, nous nous demanderons quels rôles jouent les acteurs principaux de l'art états-unien (artistes, mécènes, collectionneurs, critiques, collectionneurs, musées, etc.) ainsi que le public pour faire entendre des voix qui, depuis la marge, portent des luttes diverses ?

Cet atelier a pour but de réunir les chercheurs et chercheuses spécialistes des arts visuels, de l'histoire de l'art, des études muséales, des questions de patrimoine, etc. afin de réfléchir aux problématiques de constructions visuelles de l'identité nationale ainsi que de l'altérité aux États-Unis, aux discours idéologiques en lien avec les pratiques artistiques, aux stratégies de résistance artistique contre l'aliénation des minorités et postures dissidentes ainsi qu'aux politiques et initiatives des institutions culturelles pour renforcer ou rééquilibrer un système de représentations inégalitaire.

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une courte notice biobibliographique, seront à envoyer à Anne Claire Faucquez (acfaucquez@gmail.com), Antonia Rigaud (antonia.rigaud@sorbonne-nouvelle.fr) et Clémentine Tholas (clementine.tholas@sorbonne-nouvelle.fr) au plus tard le **19 janvier 2025**.

American visual arts and resistance: between expressing cultural independence and asserting plural identities

Anne Claire Faucquez (université Paris-VIII-Vincennes Saint-Denis), Antonia Rigaud (université Sorbonne-Nouvelle), and Clémentine Tholas (université Sorbonne-Nouvelle)

After spring 2024, a moment synonymous with a political storm in France, the Paris Olympic Games brought an enchanted interlude to the country, but also a surge of international cohesion and joy. The opening ceremony of these games, on July 26th, 2024, was an opportunity to assert values of equality, inclusion and diversity, embodied by opera singer Axelle Saint-Cirel performing *La Marseillaise*, while choir singers held flags revisiting *Freedom Woman Now*, an artwork made by African American artist Faith Ringgold. Supplied by Dior, these flags, reproducing a 1971 work, highlighted the artistic creations of a now internationally acclaimed artist, who spearheaded feminist and anti-racist resistance for several decades. Ringgold protested in front of the Whitney Museum in 1971, denouncing the lack of visibility of artists from ethnic and gendered minorities in American cultural institutions. Celebrated in France, thanks to the exhibition of her work

at the Musée Picasso in 2023 and the tribute paid to her at the Dior fashion show in June 2024, Ringgold embodies intersectional struggles against social injustice and resistance to white, male and bourgeois cultural canons. Invoking the spirit of Ringgold, who died in April 2024, at a major international event such as the Olympic Games demonstrates that issues of representation and recognition retain a strong social and political significance in current debates about multiculturalism and national identities.

We need to keep in mind W. E. B. Du Bois's famous statement at the 1926 NAACP conference: "All art is propaganda and ever must be, despite the wailing of the purists." Indeed, by imagining alternative realities, generating emotions and conveying universalist messages, art can be seen as an instrument designed to support claims or to influence, for those who produce it, fund it and for the institutions making it accessible to civil society. In this context, every art form is subjected to cultural biases expressed at different levels, and it can validate canons or refuse them, be they ideological or aesthetic. Gilles Deleuze, in a 1987 lecture at La Fémis, described art as "that which resists," explaining that "every act of resistance is not a work of art, although in a certain way it is" and that "every work of art is not an act of resistance and yet, in a certain way, it is." Whether it fits into a canon or rebels against established norms, art can open spaces to challenge the world it exists in. But what is art's real challenging power, when we bear in mind that today's visual arts must be understood in terms of both market logic and soft power, in a network of international influence in which the United States plays a leading role?

This panel will analyze the specificities of art in the United States. If it now occupies a dominant position in the world market, how can it be both a space for resistance and a source of influence? To what extent does American art partake in a process of obedience and adherence, or opposition and independence? Is it due to its elaboration along the country's libertarian and revolutionary values? How was the American canon born? Was it formed and did it develop in opposition to or in continuity with European canons? Do the visual arts contribute to maintaining authorized uses of culture or to overturning an established order? While art has been a vehicle for American nationalism and patriotism at various moments in the country's history, it has also been used to affirm certain counter-narratives of history, as in the case of decommissioned Confederate monuments.

Today, more than ever, contemporary art supports the politics of decolonization, both of museums and of the arts, and is rooted in resistance and/or activism, making certain minority or dissident voices heard – African-American, Native American, immigrant, feminist, LGBTQIA+, anti-militarist and pacifist, anti-capitalist, etc. Thus, we seek to explore what roles the key players in American art (artists, patrons, collectors, critics, collectors, museums, etc.), museum goers and the general public play in making art a space for dissent voices which can represent different struggles?

The aim of this workshop is to bring together scholars specializing in the visual arts, art history, museum studies and heritage questions, etc. to reflect on the visual constructions of national identity and Otherness in the United States, ideological discourses in relation to artistic practices, strategies of artistic resistance against the alienation of minority and dissident postures, and the policies and initiatives of cultural institutions to reinforce or rebalance an unequal system of representations.

Proposals for 300-word papers, along with a short bio-bibliographical note, should be sent to Anne Claire Faucquez (acfaucquez@gmail.com), Antonia Rigaud (antonia.rigaud@sorbonnenouvelle.fr) and Clémentine Tholas (clementine.tholas@sorbonne-nouvelle.fr) no later than **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

BONDAZ, Julien, Sarah FRIOUX-SALGAS (ed.), “Utopies, continuités et discontinuités muséales à l’ère des décolonisations”, *Gradhiva*, n° 34, 2022.

BLOOM, Harold, *The Western Canon : The Books and School of The Ages*, New York: Harcourt Brace, 1994.

CHAMBERS, Iain, Alessandra DE NAGELIS, Celeste IANNOCIELLO, Mariangela ORABONA and Michaela QUADRARO, *The Postcolonial Museum : the Arts of Memory and the Pressures of History*, Farnham, Surrey, England ; Burlington, VT : Ashgate, 2014.

CUKIERMAN, Leïla, Gerty DAMBURY & Françoise VERGES, *Décolonisons les arts !*, Paris: L’Arche, 2018.

DE BACA Miguel, Makeda BEST (ed.), *Conflict, Identity and Protest in American Art*, Newcastle Upon Tyne : Cambridge Scholar Publishing, 2015.

FRASCINA, Francis, *Art, Politics and Dissent: Aspects of the Art Left in Sixties America*, Manchester and NY : Manchester University Press, 1999.

GORMLEY, Clare, Tina CAMPT, *One Refusal: Representation and Resistance in Contemporary American Art*, Belfast : The MAC, 2019.

JONES, Caroline A., Steven NELSON, “Global turns in US art history”, *Perspective*, n°2, 2015.

LAMPERT, Nicolas. *A People’s Art History of the United States: 250 Years of Activist Art and Artists Working in Social Justice Movements*, New York : The New Press, 2015.

LISLE, Debbie. “Benevolent Patriotism: Art, Dissent and ‘The American Effect.’” *Security dialogue* 38.2 (2007), pp. 233–250.

MIGNOLO, Walter, *La désobéissance épistémique, Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles : Peter Lang, 2015.

NORA, Pierre, *Les Lieux de mémoire*, Paris : Gallimard, 1997.

OBADIA, Nathalie, *Géopolitique de l’art contemporain*, Paris : Editions du Cavalier Bleu, 2019.

RAICOVIC, Laura, *Culture Strike: Art and Museums in an Age of Protest*, NY, Londres : Verso, 2021.

ROTHBERG, Mickael, « Between Memory and Memory : From Lieux de Mémoire to Noeuds de Mémoire », *Yale French Studies*, n°118/119, 2010.

ROUSSEL, Violaine (ed.), *Art et contestation aux États-Unis*, Paris : Presses universitaires de France, coll. « La vie des idées », 2019.

RUBY, Christian, « La « résistance » dans les arts contemporains. », *EspacesTemps.net.*, 2002

<https://www.espacestemps.net/articles/la-resistance-dans-les-arts-contemporains/>

Comic books, mangas et bandes dessinées : de la résistance aux totalitarismes à la résistance civique

Théo Touret-Dengreville (université de Picardie Jules-Verne)

Alors même que l'Office of War Information se mobilise pour encadrer l'approche transmédiatique de la Seconde Guerre Mondiale (affiches, romans radiophoniques, presse et magazines), on peut découvrir dans les *comic books* de l'âge d'or des super-héros Superman et Captain America. Ils combattent nazis et Japonais, ainsi que les fameux traîtres de la Cinquième Colonne, l'ennemi de l'intérieur. Reprenant les thématiques de la propagande de guerre américaine, les super-héros encouragent à la résistance face aux totalitarismes, auprès même des plus jeunes lecteurs qui reçoivent des « Médailles de la liberté », des pin's qui les désignent comme des jeunes engagés dans l'effort de guerre, partisans du conflit et lecteurs de *comic books*. Les auteurs comme Jack Kirby, né Jacob Kurtzberg, Juif-Américain, cherchent alors à mobiliser les jeunes esprits dans le conflit, créant les fondations de personnages aujourd'hui figures de proue du *soft power* américain et d'une industrie de l'*entertainment* richissime.

Dans le même temps, en 1944, Jacques Dumas, dans le *Coq hardi*, nous présente les histoires burlesques des *3 Mousquetaires du maquis*, entre auto-dérision et réalité de la dure vie de résistants. Cette bande dessinée, entre communication interne et humour, cherche à entretenir le moral des résistants, et dans le même temps à en communiquer les réalités auprès d'un public plus jeune.

Quand Keiji Nakazawa écrit le manga *Barefoot Gen* en 1973, l'histoire d'une famille survivant dans les ruines d'Hiroshima, il s'agit autant alors d'une critique profonde de la cruauté du bombardement atomique américain que de la propagande de guerre mise en place par le gouvernement japonais durant la Deuxième Guerre mondiale. Dans un Japon alors en plein essor capitaliste, l'œuvre multi-critique présente la résistance contre la tyrannie, et la résistance contre l'envahisseur.

Il est évident que comics, mangas et bandes dessinées sont des médias différents, profondément marqués par des différences de traitements, d'édition et de forme. Mais l'objectif de cet atelier ici serait justement de mettre ces différences en aparté, pour pouvoir se concentrer sur trois axes : résistance, culture populaire et éducation.

L'axe résistance viserait notamment à souligner l'importance de ces médias dans une résistance active et passive, depuis les années 1940 jusqu'à nos jours, au travers de l'analyse d'œuvres de propagande dans un premier temps, puis dans une étude d'œuvres engagées plus contemporaines, qui visent à sensibiliser le lectorat à des engagements civiques ou politiques, comme le refus de la guerre ou l'égalité ethnique.

Cet axe principal serait alors renforcé par deux axes secondaires : l'étude de la culture populaire et l'éducation. Effectivement, que cela soit en période de conflit ouvert, pendant des occupations, durant de grands mouvements civiques ou a posteriori dans un objectif d'entretien de la mémoire et de transmission du patrimoine, ces médias proposent depuis plus de quatre-vingts ans une culture de la résistance en image.

Une culture qui, à cause d'impératifs financiers ou du fait de la volonté des auteurs, se veut bien souvent populaire, généralement destinée aux enfants et adolescents. Ces axes permettraient alors de considérer les représentations de la résistance, et la façon dont

cette mise en image participe activement à l'entretien de la mémoire des luttes et conflits des États-Unis contemporains.

Un tel atelier permettrait une approche transdisciplinaire mais aussi transmédiate, en proposant des interventions sur des œuvres bien distinctes les unes des autres dans la forme et le fond, mais avec un point commun : la mise en image de la résistance.

Ces interventions mettraient l'accent sur des conflits, sociaux ou militaires, qui ont marqué l'histoire américaine. Que cela soit dans une volonté de servir l'effort de guerre, ou justement en tant que forme de résistance au mythe national américain traditionnel. Cela serait également l'occasion de discuter, dans une approche comparatiste, des différences entre les représentations des États-Unis dans ces œuvres, notamment en fonction des nationalités des auteurs.

Cet atelier, je l'espère, pourrait attirer des étudiants et étudiantes alors même qu'Amiens accueille tous les ans l'un des plus grands festivals de la bande dessinée d'Europe, au travers de l'association « On a marché sur la bulle... ». Il existe une culture de ces médias dans le territoire picard, étant donné que de nombreux collègues du secondaire encadrent régulièrement des ateliers et visites pour les collégiens et lycéens autour des nombreux événements qui concernent la bande dessinée (et mangas et comics) à Amiens. Nous pouvons attendre, autant issue du monde académique que civil, une audience savante et/ou curieuse.

De plus, la Picardie s'inscrit dans une forte histoire résistante, alors même que les nouveaux locaux de l'Université de Picardie Jules Verne, situés à la Citadelle, sont un lieu historique d'exécution des résistants français sous l'occupation nazie.

Enfin, il est tout à fait possible d'envisager, en marge de l'atelier, des supports graphiques, comme des reproductions de planches, qui pourraient participer à renforcer l'atmosphère de l'événement.

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une courte notice biobibliographique, seront à envoyer à Théo Touret-Dengreville (theo.touretden@gmail.com) au plus tard le **19 janvier 2025**.

Comic Books, Manga, and Graphic Novels: Between Resistance to Totalitarianism and Civic Resistance

Théo Touret-Dengreville (université de Picardie Jules-Verne)

As the Office of War Information mobilized to coordinate a transmedia approach to World War II (posters, radio novels, press, and magazines), superhero comics from the Golden Age introduced us to characters like Superman and Captain America. These heroes battled Nazis, Japanese forces, and infamous “Fifth Column” traitors—the enemy within. By echoing themes in American wartime propaganda, these superheroes encouraged resistance to totalitarianism, even among young readers who received “Freedom Medals” pins identifying them as young people engaged in the war effort, supporters of the

conflict, and readers of comic books. Authors like Jack Kirby, born Jacob Kurtzberg, a Jewish-American, sought to engage young minds in the conflict, laying the foundations for characters that today represent American soft power and a highly lucrative entertainment industry.

Meanwhile, in 1944, Jacques Dumas's *Coq Hardi* featured the comedic adventures of *The Three Musketeers of the Maquis*, blending self-deprecating humor with the harsh reality of life as resistance fighters. This graphic novel, blending internal communication with humor, sought to boost the morale of freedom fighters while conveying their realities to a younger audience.

In 1973, Keiji Nakazawa's manga *Barefoot Gen*, the story of a family surviving in the ruins of Hiroshima, served as a poignant critique of both the cruelty of the American atomic bombing and the war propaganda issued by the Japanese government during World War II. In a rapidly growing capitalist Japan, this multi-layered work depicted resistance against both tyranny and invaders.

Comics, manga, and graphic novels are evidently distinct media, marked by differences in approach, publication, and form. However, this workshop aims to set these distinctions aside to focus on three core themes: resistance, popular culture, and education.

The resistance theme highlights the role of these media in both active and passive forms of resistance from the 1940s on. Initially focusing on propaganda works, this analysis also encompasses more contemporary works aimed at raising civic or political awareness among readers, addressing issues such as anti-war sentiments and ethnic equality.

This main theme is supported by two secondary themes: popular culture and education. In periods of open conflict, occupations, and large civic movements, or in a post-conflict context to preserve memory and heritage, these media have fostered a visual culture of resistance for over 80 years. This culture, often designed for children and adolescents due to financial pressures or authorial intent, provides representations of resistance that actively maintain the memory of U.S. struggles and conflicts.

The workshop should appeal to a diverse group of scholars, providing a transdisciplinary and transmedia approach with presentations on distinct works differing in both form and content but sharing a common theme: the depiction of resistance. These presentations could focus on social or military conflicts that have marked American history, whether in support of the war effort or as counter-narratives to the traditional American national myth. This event should also offer an opportunity to explore differing representations of the U.S. depending on the origins of their authors.

This workshop will hopefully attract students, especially as Amiens annually hosts one of Europe's largest comic books festivals through the association "On a marché sur la bulle...". The general public tends to be knowledgeable about these media in Picardy, as many secondary school teachers regularly organize workshops and visits for middle- and high-school students. The workshop might therefore attract a knowledgeable and/or curious audience from both academic and public spheres.

Additionally, Picardy is steeped in a strong history of resistance, and the new University of Picardie Jules Verne buildings, located in the Citadel, are a historic site where French freedom fighters were executed during the Nazi occupation.

Finally, the workshop could be complemented by visuals, such as reproductions of plates, to enrich the event's atmosphere.

300-word proposals in English or French and a short biographical statement should be sent to Théo Touret-Dengreville (theo.touretden@gmail.com) before January 19, 2025.

Réaliser pour résister : quand la caméra devient l'arme des femmes (cinéma et séries télévisées)

Anne Crémieux (université Paul-Valéry-Montpellier-III) et Monica Michlin (université Paul-Valéry-Montpellier-III)

La métaphore de la caméra comme arme précède la naissance de l'image animée. L'essai de Susan Sontag, *On Photography* (1977), en développe les contours, y compris d'un point de vue linguistique où l'artiste photographe « tire » (*shoots*) le portrait de son objet visuel, posant l'image en termes de rapports de domination, et même de guerre. En tant que photographes, cinéastes ou vidéastes, les femmes se sont emparées des caméras dès leur invention, d'autant plus facilement que le pouvoir de l'image n'était pas encore accaparé par les hommes. Comment les femmes étatsuniennes ont-elles – en particulier depuis les luttes féministes des années 1970 – mobilisé cette arme pour résister au patriarcat ? Comment ont-elles transformé l'image et le regard porté par la caméra, subvertissant le *male gaze* théorisé par Laura Mulvey en 1975 dans « Visual Pleasure and Narrative Cinema » ? L'on pourra s'appuyer sur les théories de la réception oppositionnelle ou négociée développées par Stuart Hall (1973), sur la théorisation du regard dialectique queer (B. Ruby Rich 1992, 2013) ou de contre-publics noirs (bell hooks, 1992) et queer (Maxime Cervulle 2012) et se demander par exemple comment le féminisme intersectionnel se traduit dans l'art de femmes racisées passées derrière la caméra (bell hooks 1996). L'accès des femmes à la création audiovisuelle est-il désormais acquis (et selon quels critères de légitimité ?), ou doivent-elles encore livrer bataille ? La résistance est-elle intrinsèquement au cœur d'une pratique indépendante des grands producteurs, comme le supposait Laura Mulvey en conclusion de son célèbre article, et si oui, comment se manifeste-t-elle ? Ou bien cette résistance se joue-t-elle ailleurs, dans les alliances passées par les femmes réalisatrices, et avec qui ? Peut-on déceler inversement une résistance au(x) féminisme(s), qu'elle soit masculiniste ou qu'elle relève de débats internes au(x) féminisme(s) ? Autant de questions que cet atelier consacré aux réalisatrices étatsuniennes vous invite à explorer.

Les communications seront soit en français soit en anglais. Les propositions de communication (un résumé de 300 mots et une notice biographique de 100 mots, en français ou en anglais) sont à envoyer à Anne Crémieux (anne.cremieux@univ-montp3.fr) et Monica Michlin (monica.michlin@univ-montp3.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Directing as Resisting: the Camera as a Woman's Weapon (Films and TV Series)

Anne Crémieux (université Paul-Valéry-Montpellier-III) and Monica Michlin (université Paul-Valéry-Montpellier-III)

The metaphor of the camera as a weapon predates the birth of the moving image. Susan Sontag's essay *On Photography* (1977) analyzes the artist-photographer's "shooting" an object in terms both of domination and of war. As photographers, filmmakers or videographers, women seized cameras from the moment they were invented, before film

became almost entirely controlled by men. How, in particular since the feminist movements of the 1970s, have US women used the camera as a weapon to resist patriarchy? How have they subverted or transformed the male gaze theorized by Laura Mulvey's 1975 article "Visual Pleasure and Narrative Cinema"? Drawing upon the theories of oppositional or negotiated reception developed by Stuart Hall (1973), of the dialectical queer gaze (B. Ruby Rich, 1992, 2013) and of black (bell hooks 1992) and queer counter-publics (Maxime Cervulle 2012), one may for example look at how black feminism and intersectionality have informed film and TV series directed by women of color (bell hooks, 1996). Is women directors' access to production now a given (what criteria must they meet)? -- or do they still have to fight for it? Is resistance at the heart of feminist filmmaking and must it take place outside the studio system, as Laura Mulvey assumed in the conclusion of her now-famous article, and if so, how does it manifest itself? Or is resistance a game of alliances, and with whom? Concurrently, are there cultural productions that resist feminism, whether from a masculinist standpoint or stemming from the internal tensions within feminism? These are just some of the questions that this workshop on US women's cinema and series invites you to explore.

Papers may be presented in French or English. Proposals (300-word abstract and 100-word biography, in French or English) should be sent to Anne Cremieux (anne.cremieux@univ-montp3.fr) and Monica Michlin (monica.michlin@univ-montp3.fr) before **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

Cervulle, Maxime, « Les monstres aussi vont au cinéma. Films d'horreur et contre-publics queer », *Cinémaction* n° 143, 2012, p. 130-135.

De Lauretis Teresa, *Technologies of Gender: Essays on Theory, Film and Fiction*, Bloomington, Indiana UP, 1987.

hooks bell, « The Oppositional Gaze: Black Female Spectators », *Black Looks: Race and Representation*, South End Press, 1992, p. 115-131.

Kac-Vergne Marianne, Julie Assouly (eds), *From the Margins to the Mainstream: Women in Film and Television*, Bloomsbury, 2022.

Mulvey Laura, "Visual Pleasure and Narrative Cinema", *Screen* vol. 16 issue 3, Autumn 1975, p. 6-18.

Rich B. Ruby, *New Queer Cinema: The Director's Cut*, Duke UP, 2013.

Sontag Susan, *On Photography*, Penguin, 1977.

Modalités de résistance dans les films et les séries télévisées de genre contemporains (SF, Horreur, Western, Thriller etc., à l'exclusion des films de guerre)

Anne-Marie Paquet-Deyris (université Paris-Nanterre) et Gilles Menegaldo (université de Poitiers)

Dans cet atelier, nous examinerons les diverses stratégies de résistance inscrites à l'écran par différents types d'agents. Cette exploration peut s'effectuer selon trois axes majeurs, mais non exclusifs :

1- Elle peut se concentrer sur les actions des héros au cœur de la diégèse dans des films d'épidémie comme *28 Jours plus tard* (Danny Boyle, 2002) et *Contagion* (Soderbergh, 2011), ou des séries télévisées comme *Containment* (Julie Plec, 2016) ou *The Hot Zone* (Brian Peterson, 2019-2021). Il peut s'agir d'une chronique des réactions des victimes ou, à l'inverse, des stratégies des zombies ou autres envahisseurs dans les films et séries télévisées d'invasion (science-fiction, zombies), comme *La Guerre des mondes* (Spielberg, 2005) ou *Fear the Walking Dead* (Kirkman & Erickson, 2015). Dans les films de science-fiction et (post-) apocalyptiques, nous étudierons la manière dont les humains s'organisent et se coordonnent pour survivre et lutter pendant ou après la dévastation.

Nous étudierons également les formes de résistance des ordinateurs, des robots ou des androïdes, qu'elles soient actives ou passives, dans un monde dominé par les humains, comme dans *Génération Proteus* (Cammell, 1977) ou *Westworld* (J. Nolan, 2016-2022), et la manière dont les mutants résistent à la domination humaine dans, par exemple, les sagas *X-Men* (Bryan Singer, James Mangold, etc., 2000-2019).

Les formes de résistance aux régimes totalitaires, qu'elles soient individuelles ou collectives, et leur évolution pourront également être explorées de près dans les films et séries télévisées dystopiques (*Gattaca* (Andrew Niccol, 1997) ; *The Man in the High Castle* (Spotnitz, 2015-2019).

On s'intéressera en particulier aux résistances des femmes ou des communautés ethniques dans des films comme *Children of Men* (Cuaron, 2006) ou des séries télévisées comme *The Handmaid's Tale* (Bruce Miller, 2017-2025).

2- Une seconde approche pourrait examiner les raisons de la persistance de certains codes génériques. Pourquoi les conventions de certains genres survivent-elles alors que d'autres disparaissent ? Pourquoi certains styles narratifs perdurent-ils et se multiplient-ils (la voix off désabusée du narrateur dans certains films post-apocalyptiques, celle de Theo (Clive Owen) par exemple, dans *Children of Men*) ? Pourquoi l'affichage ostentatoire d'un héroïsme masculin conventionnel refait-il surface dans de nombreux films post-apocalyptiques, et selon quels stéréotypes ou idéologies ?

3- Nous nous pencherons également sur la résistance des cinéastes aux codes et aux conventions et sur leurs stratégies d'évitement. Comment se réapproprient-ils ces conventions et les reformatent-ils - ou les rejettent-ils complètement ? Quelles techniques narratives, thématiques ou formelles utilisent-ils pour questionner et/ou rejeter et remplacer totalement ces codes, tout en inventant de nouveaux types de

discours comme dans *Melancholia* (2011) de Lars Von Trier, via la dimension apocalyptique allégorique et sombre et son hybridité générique ?

La réinvention des codes filmiques et de conventions génériques ouvre la voie à divers modes de résistance tissés dans la structure et la texture même des films expérimentaux ou parodiques et dans bien d'autres encore.

Tous ces éléments ne sont que des suggestions parmi de multiples pistes d'analyse.

Merci d'envoyer avant le **20 décembre 2024** un court résumé (15 lignes maximum) et une courte bio-bibliographie (10 lignes maximum) à :

- Gilles Menegaldog (menegaldo@gmail.com)

ET

- Anne-Marie Paquet-Deyris, (apaquet-deyris@parisnanterre.fr)

Modalities of Resistance in Contemporary Genre Movies & TV Series (SciFi, Horror, Western, Thriller etc., War Movies excluded)

Anne-Marie Paquet-Deyris (université Paris-Nanterre) and Gilles Menegaldo (université de Poitiers)

In this workshop, we'll examine the various resistance strategies inscribed on screen by different kinds of agents. Such an exploration can unfold along three major – but not exclusive - axes:

1- It can focus on the heroes' actions at the heart of the diegesis in infection movies like *28 Days Later* (Danny Boyle, 2002) and *Contagion* (Soderbergh, 2011), or disease outbreak TV series like *Containment* (Julie Plec, 2016) or *The Hot Zone* (Brian Peterson, 2019-2021). It can chronicle the victims' reactions or, conversely, the zombies / invaders' strategies in invasion movies and TV series (SciFi, Zombies), like *War of the Worlds* (Spielberg, 2005) or *Fear the Walking Dead* (Kirkman & Erickson, 2015). In SciFi and (post-)apocalyptic movies, we'll investigate the way in which humans organize and coordinate to survive and fight back during or after the devastation.

We'll also probe the computers', robots' or androids' forms of resistance, whether active or passive, in a world dominated by humans as in *Generation Proteus* (Cammell, 1977) or *Westworld* (J. Nolan, 2016-2022), and the way in which mutants resist human dominance in, for instance, *The X-Men* sagas (Bryan Singer, James Mangold etc., 2000-2019).

The forms of resistance to totalitarian regimes, whether individual or collective, and their evolution will also be closely investigated when looking into dystopian movies and TV series (EG. *Gattaca* (Andrew Niccol, 1997); *The Man in the High Castle* (Spotnitz, 2015-2019)).

We'll particularly focus on women's or ethnic communities' resistance in movies and TV series like *Children of Men* (Cuaron, 2006) or *The Handmaid's Tale* (Bruce Miller, 2017-2025).

2- A second approach could delve into the reasons behind the persistence of certain generic codes. Why do specific genres' conventions survive while others do not? Why do certain narrative styles endure and multiply (the narrator's disillusioned voice-over in some post-apocalyptic movies, Theo's (Clive Owen) for example, in *Children of Men*)? Why does the ostentatious display of conventional masculine heroism keep resurfacing in quite a few post-apocalyptic movies, and according to which core stereotypes or ideology?

3- We'll also consider the filmmakers' own resistance to codes and conventions and their avoidance strategies. How do they reappropriate these conventions and reformat them - or reject them altogether? Which narrative, thematic or formal techniques do they use to question and/or fully reject and replace these codes, while inventing new types of discourse as in Von Trier's *Melancholia* (2011) thanks to its allegorical and dark apocalyptic dimension and generic hybridity?

The reshuffling of cinematic codes and conventions paves the way for various strains of resistance woven into the very structure and texture of experimental or parodic movies and many others.

All these are mere suggestions of multiple avenues for further analysis.

Please, send by **December 20, 2024** a short abstract (a maximum of 15 lines) and a brief biographical note (a maximum of 10 lines) to *both*:

- Gilles Menegaldog (menegaldo@gmail.com)

AND

- Anne-Marie Paquet-Deyris, (apaquet-deyris@parisnanterre.fr)

Walking silently : résistance et révolution dans la musique et la danse américaines

Adeline Chevrier-Bosseau (Sorbonne Université, IUF) et Mathieu Duplay (université Paris-Cité)

En musique comme dans beaucoup d'autres domaines, l'ambiguïté fondamentale de la notion de résistance réside dans les rapports qu'elle entretient avec une autre notion tout aussi complexe, celle de révolution. Le geste révolutionnaire entend opérer une rupture radicale avec l'ordre établi ; il interrompt l'enchaînement des causes et des effets pour instaurer une nouvelle temporalité : *Novus ordo seclorum*, « nouvel ordre des siècles », proclame la devise latine qui figure sur le Grand Sceau des Etats-Unis en écho à la quatrième *Bucolique* de Virgile où la tradition a longtemps lu une prophétie messianique. Paradoxalement, ce recommencement est souvent considéré comme un retour à l'origine, à l'instar de la « révolution des corps célestes » qui, à intervalles prévisibles, les ramène à leur point de départ. La résistance n'a pas de telles prétentions, puisqu'elle est avant tout réactive : elle s'oppose à un changement jugé indésirable, tente de le freiner ou d'en inverser les effets, parfois même au nom d'un ordre ancien qu'elle lui préfère et qu'elle tente de restaurer. Là aussi, un paradoxe finit pourtant par se faire jour quand la puissance du refus qui motive la résistance finit par interroger jusque dans ses fondements un contrat social qui, comme le rappelle Thoreau dans *Civil Disobedience*, n'est rien sans le consentement de toutes les parties. Quand le « non » l'emporte à force d'obstination, que reste-t-il ? « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament », écrit René Char en 1943-44 dans les *Feuillets d'Hypnos* (1946) alors qu'il prend une part très active à la lutte contre l'occupation nazie. La liberté n'a besoin d'aucune autorité extérieure ; elle trouve sa légitimité en elle-même et non dans la fidélité à celles et ceux qui nous l'ont léguée, et c'est précisément pour cette raison qu'elle nous revient tel un bien inaliénable à nous seul.e.s destiné. Il peut arriver ainsi que la résistance, en apparence plus modeste que la révolution, mette sur la voie d'une origine qui ne se laisse pas réduire à un simple recommencement ni à la répétition du même, si exaltante soit-elle.

L'histoire de la musique américaine est d'abord celle d'une double résistance. 1/ Résistance à la tradition européenne, qui fascine mais reste perçue comme étrangère : Beethoven, Wagner, l'opéra italien font les beaux soirs des salles de concert et des théâtres à la demande d'un public qui ne s'en lasse pas, mais on les soupçonne de prendre la place d'un répertoire autochtone qui peine à s'imposer, à supposer qu'il existe. L'image du *maestro* issu de l'immigration la plus récente – depuis Leopold Stokowski (né à Londres en 1908) jusqu'à Yo-Yo Ma (né en 1955 à Paris) – contribue au prestige ambigu de ce qui reste perçu (et apprécié) comme un produit d'importation. Mais où est donc la musique « authentiquement américaine » ? se demandent d'ailleurs certain.e.s artistes en provenance du Vieux Continent, tel Antonin Dvorak qui, dès son arrivée aux Etats-Unis en 1892, s'intéresse de près aux formes musicales amérindiennes et afro-américaines. 2/ Mais aussi résistance de l'Amérique à sa propre musique, surtout lorsqu'elle est associée à des minorités *a priori* délégitimées et/ou lorsqu'elle s'écarte des modèles consacrés. *Treemonisha* de Scott Joplin fut accueilli avec enthousiasme par la critique lorsque la partition fut publiée en 1911, mais il fallut attendre 1972 pour que cet opéra, œuvre majeure d'un musicien afro-américain, soit enfin monté et 1976 pour que la

production du Houston Grand Opera le fasse connaître d'un large public. Quant à la *Quatrième symphonie* de Charles Ives, pourtant en partie inspirée de Nathaniel Hawthorne et caractérisée par de nombreux emprunts au répertoire des hymnes protestants, elle ne fut créée qu'en 1965, quarante ans après que le compositeur l'eut achevée.

Il est vrai que la partition de Ives « résiste » à sa manière à toute appropriation paresseuse, de par sa difficulté d'exécution et en raison des efforts qu'elle exige de l'auditoire. De même, bien des œuvres américaines de premier plan se signalent d'abord par leur refus d'accorder au public ce qu'il s'estime en droit de leur réclamer, l'exemple le plus célèbre restant *4'33''* de John Cage où c'est d'abord sur ce qui ne s'y trouve pas – des notes exécutées d'une certaine manière et dans un certain ordre suivant les indications de la partition – que se porte l'attention lors du concert. Nul affront délibéré dans une œuvre destinée à plaire qui ne recherche pas à tout prix un succès de scandale : « I consider laughter preferable to tears », répond Cage avec un sourire désarmant devant les caméras de la télévision lorsque le présentateur l'avertit que le public risque de s'esclaffer pendant l'exécution de *Water Walk* (1959) ; il ne s'agit pas d'un défi hautain aux potentialités révolutionnaires, mais d'un acte de résistance passive comparable à celui de Bartleby qui « préfère ne pas » s'acquiescer de ce qu'on attend de lui. La question de la résistance rejoint ainsi celle de l'excentricité associée à ce que l'on appelle « American mavericks », les musicien.ne.s américain.e.s qui associent l'anticonformisme à la quête de la radicalité esthétique : Edgard Varèse, Henry Cowell, Lou Harrison, Harry Partch, mais aussi la compositrice Meredith Monk, Carl Ruggles, pionnier du « contrepoint dissonant », Morton Feldman – dont le *Deuxième quatuor* (1983) a une durée comparable à celle du *Crépuscule des dieux* – ou le compositeur de musique électronique Morton Subotnick. L'inclassable, l'irré récupérable, la pratique artistique qui refuse de se soumettre aux hiérarchies préétablies sans pour autant en constituer de nouvelles sont autant de points communs à ces artistes qui pourtant frappent par leur grande diversité et ne cherchent en aucun cas à « faire école », à la différence des révolutionnaires dont l'ambition est toujours d'instaurer un ordre nouveau. Pour ces musicien.ne.s, la nouveauté véritable n'est pas ce qui s'impose de manière tonitruante, à l'issue d'un geste de refondation qui prétend retrouver la fraîcheur et l'enthousiasme des origines. Au contraire, elle réside d'abord dans l'invention d'une modalité de l'écoute avant tout attentive à ce qui ne ressemble à rien et ne se réclame de rien d'autre que soi-même – vers ce qui est à la musique ce que le silence est au bruit : l'arrière-plan imperceptible sur lequel l'attention se fixe quand on ne sait plus du tout à quoi s'attendre et que la véritable surprise est enfin possible. « Walk so silently that the bottoms of your feet become ears », conseillait ainsi la compositrice Pauline Oliveros.

Le terme de « résistance » n'est a priori pas ce qui vient à l'esprit en premier si l'on considère la danse classique : héritée du ballet de cour, la danse académique est un art où la discipline prime, où les résistances du corps doivent être surmontées, voire domptées. Même si la danse classique ou néo-classique américaine se conçoit comme étant en rupture avec une certaine tradition européenne jugée élitiste (ainsi que l'exprime Lincoln Kirstein dans son manifeste de 1938), le règne despotique de George Balanchine et l'extrême contrôle qu'il exerce sur ses danseuses a laissé une empreinte sur la tradition classique américaine, qui apparaît comme un espace où toute résistance est étouffée. Il n'en est pas de même pour la danse moderne, qui, avec Isadora Duncan ou Loïe Fuller,

est d'emblée placée sous le signe de la résistance. Duncan rejette les carcans et les conventions classiques et prône la danse libre, et Fuller résiste aux tentatives d'appropriation de ses inventions scéniques par une industrie du spectacle qui n'a aucun respect pour les femmes artistes, dépose de nombreux brevets, et finit par s'exiler en France. Au 20^e siècle, la résistance s'incarne de diverses manières dans la danse américaine, via le refus de Martha Graham de danser à Berlin lors des Jeux Olympiques organisés par le régime nazi, ses pièces comme *Chronicle* (1936) ou *Deep Song* (1937) qui s'érigent contre les régimes totalitaires et les conflits en Europe, l'engagement de Pearl Primus ou Helen Tamiris contre le racisme avec *Strange Fruit* (1943), *Michael, Row Your Boat Ashore* (1979) et *How Long Brethren* (1937), les performances politiques du New Dance Group, ou plus tard, la *Danse Planétaire* d'Anna Halprin, qui prend sa source dans un acte de résistance, *Reclaim the Mountain*, en hommage aux femmes assassinées sur le Mount Tamalpais.

On pourra ainsi se concentrer sur de telles « pièces de résistance », des œuvres chorégraphiées en résistance à des événements ou un contexte particulier, ou explorer la notion de résistance dans la technique même – la résistance comme geste dansé. Dans la technique classique, la notion de résistance est souvent utilisée pour donner de la texture à certains mouvements : lors d'un rond de jambe en l'air, une certaine résistance est nécessaire pour le travail du bas de jambe par exemple. De même, les techniques du *locking* ou *popping* combinent souplesse et résistance pour créer des mouvements saccadés. Dans la technique contemporaine, on pensera bien sûr au *No Manifesto* d'Yvonne Rainer (1965), qui pose les bases d'une technique qui résiste à de nombreux présupposés scéniques. Le *voguing*, quant à lui, est né dans les *ballrooms* de New York, espaces de résistance par excellence, où la communauté LGBTQ+ racisée pouvait exister et résister à l'invisibilisation imposée par une société blanche hétéronormée.

Qu'est-ce que la résistance dans la danse américaine ? Comment danser la résistance ? Qu'est-ce qu'un geste qui résiste ? Comment les corps entrent-ils en résistance ? Quels sont les lieux de la résistance chorégraphique ? La liste est bien entendu non exhaustive, mais les communications pourront par exemple porter sur : la résistance aux normes chorégraphiques, genrées, raciales, hétéronormatives dans la danse américaine ; la résistance aux diverses formes de domination dans le monde de la danse ; résistance et révolution, ou au contraire, résistance et tradition ; les gestes qui résistent, les corps qui résistent ; la résistance du point de vue du public ou de la critique, ...

Les propositions (environ 300 mots) devront être envoyées accompagnées d'une courte notice biographique à Adeline Chevrier-Bosseau (adeline.chevrier-bosseau@sorbonne-universite.fr) et Mathieu Duplay (mathieu.duplay@u-paris.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Walking Silently: Resistance and Revolution in American Music and Dance

Adeline Chevrier-Bosseau (Sorbonne Université, IUF) and Mathieu Duplay (université Paris-Cité)

In music as in many other fields, the concept of resistance owes its essential ambiguity to its uneasy relationship with the equally complex idea of revolution. The revolutionary gesture attempts a radical break with the established order; it interrupts the succession of cause and effect in order to make way for a new temporality, as suggested by the motto *Novus ordo seclorum* (“new order of the ages”) which is inscribed on the Great Seal of the United States and is derived from Virgil’s fourth *Eclogue*, a poem that has traditionally been read as a Messianic prophecy. Paradoxically enough, this new beginning is often perceived as a return to the point of origin, like the “revolutions of the celestial spheres” which, at predictable intervals, lead the planets back to their initial positions. Resistance makes no such claims, since its function is primarily oppositional: it reacts negatively to changes perceived as undesirable and tries to slow them down or reverse them altogether, sometimes in the name of an old order which it considers preferable and wishes to restore. Once again, however, a paradox eventually arises when the refusal that motivates resistance becomes so radical that it challenges the social contract – a contract which, as Thoreau recalls in *Civil Disobedience*, requires the consent of all concerned and therefore breaks down when it is withheld. When an obstinate refusal prevails, what is left of the old order? “Notre héritage n’est précédé d’aucun testament” (“Our heritage is not preceded by any testament”), René Char wrote in *Feuillets d’Hypnos* (1946), a collection written in 1943-4 as he was actively fighting the Nazi occupation of France: freedom does not depend on an authority outside itself; it is its own justification, places us under no obligation to those who bequeathed it to us, and is exclusively ours, our inalienable birthright. Thus, resistance – which seemingly does not pursue the same ambitious goals as revolution – may point the way to something more than the rediscovery of a lost but once familiar point of departure; it does not merely repeat something, but paves the way for the new and radically unprecedented.

The history of American music is a story of resistance for two major reasons. 1/ A crucial factor is resistance to the European tradition which, however beloved, is still perceived as foreign: Beethoven, Wagner, Italian opera may fill concert halls and opera houses thanks to their immense popularity, but they are suspected of taking a place that properly belongs to the American repertoire, assuming there is such a thing. The enduring stereotype of the foreign-born, first-generation immigrant maestro (eg. Leopold Stokowski, born in London in 1908, or Yo-Yo Ma, born in Paris in 1955) adds to the prestige of what is still perceived as a luxury import. Not unexpectedly, some European-born musicians have come to share this view and wonder whether a genuinely “American” music is anywhere to be found, like Antonin Dvorak who, upon arriving in Chicago in 1892, took a keen interest in African-American and Native American musical traditions. 2/ Meanwhile, America has all too often proved resistant to its own music, especially when it is associated with minority groups or when it fails to conform to conventional expectations. Scott Joplin’s opera *Treemonisha* drew enthusiastic responses from critics when the score was published in 1911, but racism prevented it from being performed until 1972, and it wasn’t until 1976 that the Houston Grand Opera production allowed it to reach a wider audience. Meanwhile, Charles Ives’s *Fourth Symphony*, despite being partly based on a story by Nathaniel Hawthorne and incorporating familiar hymn tunes, wasn’t premiered until 1965, forty years after it was completed.

Truth be told, Ives’s score “resists” easy appropriation as it makes considerable demands on its performers and its audience alike. Likewise, many major American compositions

are notorious for refusing to comply with audience demands; a typical example is John Cage's 4'33", which is noteworthy for what it fails to provide – ie. notes played in a certain order as specified by the written score. The point is neither to offend nor to seek a *succès de scandale*; "I consider laughter preferable to tears," Cage answered with a disarming smile when warned on live television that some listeners might react with hilarity to his performance of *Water Walk* (1959). The unconventional composition is not offered in a spirit of bold defiance; his is an act of passive resistance not dissimilar to Bartleby's response when asked to perform his clerical duties, "I would prefer not to." The question of resistance thus turns out to be related to that of eccentricity, as exhibited by the "American mavericks" whose quest for radical originality is linked to a total disregard for convention; the long list includes such composers as Edgard Varèse, Henry Cowell, Lou Harrison, Harry Partch, Meredith Monk, Carl Ruggles (the initiator of "dissonant counterpoint"), Morton Feldman – whose *Second Quartet* is marginally longer than *Götterdämmerung* – and Morton Subotnick, one of the pioneers of electronic music. These musicians share an interest in what defies classification, resists appropriation, and challenges the established hierarchies without substituting new ones. Despite their vast differences, these composers do not seek to start new artistic movements, unlike bona fide "revolutionaries" whose end goal is always to create a new, orderly world. For them, novelty is not something to be proclaimed triumphantly as the old world comes crumbling down; on the contrary, it resides in the invention of a new mode of listening open to the radically unpredictable, which is to music as silence is to sound: the indistinct background which finally comes to the fore once the listener no longer has any idea what to expect and is therefore ready to accept whatever surprises may come their way. As the composer Pauline Oliveros once said, "Walk so silently that the bottoms of your feet become ears."

The term "resistance" is not the first thing that springs to mind when considering ballet: inherited from court dances, classical dance is an art form in which discipline is paramount, and the body's resistance must be overcome. Even if American classical or neo-classical dance sees itself as breaking away from a certain European tradition deemed elitist (as expressed by Lincoln Kirstein in his 1938 manifesto), George Balanchine's despotic reign and the extreme control he exerted over his dancers has left its mark on the American classical tradition, which appears to be a space where all resistance is stifled. The same cannot be said of modern dance, which, with Isadora Duncan and Loïe Fuller, immediately embraced resistance as a *modus operandi*. Duncan rejected classical conventions and developed a free dance, while Fuller resisted attempts to appropriate her stage inventions by an entertainment industry that had no respect for women artists, registered numerous patents and eventually left America for France. In the 20th century, resistance was embodied in various ways in American dance, through Martha Graham's refusal to dance in Berlin during the Olympic Games organized by the Nazi regime, her pieces such as *Chronicle* (1936) and *Deep Song* (1937), which expressed her opposition to totalitarian regimes and conflicts in Europe, Pearl Primus or Helen Tamiris' commitment against racism in *Strange Fruit* (1943), *Michael, Row Your Boat Ashore* (1979) and *How Long Brethren* (1937), the political performances of the New Dance Group, or later, Anna Halprin's *Planetary Dance*, which stemmed from an act of resistance, *Reclaim the Mountain*, a tribute to the women murdered on Mount Tamalpais.

Papers can therefore focus on such “resistance pieces”, works choreographed in resistance to particular events or contexts, or explore the notion of resistance in the technique itself – resistance as a danced gesture. In the classical technique, the notion of resistance is often used to give texture to certain movements: in a *rond de jambe en l’air*, for example, a certain amount of resistance is required in the lower leg. Similarly, locking or popping techniques combine flexibility and resistance to create their specific movements. In contemporary technique, Yvonne Rainer’s *No Manifesto* (1965) comes to mind, laying the foundations for a technique that resists many stage presuppositions. Voguing was born in the ballrooms of New York, which were quintessential spaces of resistance, where the racialized LGBTQ+ community could exist and resist the invisibilization imposed by a white heteronormative society.

What is resistance in American dance? How does one dance resistance? What is a gesture that resists? How do bodies resist? What are the sites of choreographic resistance? The list is, of course, non-exhaustive, but papers may address, for example: resistance to choreographic, gendered, racial and heteronormative norms in American dance; resistance to various forms of domination in the dance world; resistance and revolution, or, on the contrary, resistance and tradition; gestures that resist, bodies that resist; resistance from the point of view of the public or critics, etc...

Please send abstracts (about 300 words) and a short bio to Adeline Chevrier-Bosseau (adeline.chevrier-bosseau@sorbonne-universite.fr) and Mathieu Duplay (mathieu.duplay@u-paris.fr) before **January 19, 2024**.

“What Goes Around... Comes Back Around” : Revisiter la résistance dans la musique *mainstream*

Paul-Thomas Cesari, Simon Hierle et Claude Chastagner (université Paul-Valéry-Montpellier-III)

À partir des années 1970, sous l'impulsion des *subcultural studies* développées par le Centre for Contemporary Cultural Studies de l'université de Birmingham, de nombreuses formes de musique populaire anglophone (rock, punk, rap, reggae, afrobeat, etc.) ont été perçues comme autant d'expressions symboliques de résistance à l'autorité sous toutes ses formes, du pouvoir politique au système capitaliste, en passant par l'armée, l'école, la famille, le patriarcat, etc. Pour George Melly, Dick Hebdige, Stuart Hall, Tony Jefferson et bien d'autres, en détournant les produits de l'industrie culturelle, les amateurs de musique mettaient en place des « rituels de résistance » grâce auxquels ils affirmaient leur individualité et leur autonomie.

Contrairement au folk du début du XX^e siècle et à la *protest song* des années soixante, dont le potentiel de résistance s'exprimait avant tout par des textes engagés et militants, c'est la forme même de ces musiques électrifiées qui justifiait leur lecture en termes de résistance : intensité du volume sonore, rapidité, voire brutalité de l'exécution, électrification permettant distorsion et saturation, chant souvent proche du hurlement, comportement scénique agressif... Bien que ces analyses aient fait l'objet de nombreuses remises en question (Muggleton, Blackman & Kempson, Berzano, Weesjes & Worley, Bennett) et qu'elles ne concernent que des formes relativement circonscrites de musique populaire, elles continuent d'être reprises par la presse et le public, au point de constituer aujourd'hui plus qu'une évidence, un cliché.

Mais est-ce que le bruit, la violence, le cri, la manifestation exacerbée des émotions, des colères et des frustrations constituent la seule façon d'entrer en résistance ? Est-il nécessaire d'œuvrer depuis les marges, d'adopter des positions extrêmes, des stratégies radicales ? Qu'en est-il des formes plus neutres, plus consensuelles et souvent plus populaires en termes de chiffres de vente, de visionnements ou de téléchargements, qui ne font pas l'objet d'analyses et de commentaires exaltant leur potentiel rebelle, leur capacité à stimuler la révolte ? Qu'en est-il de l'impact des mégastars du *mainstream* qui s'invitent aux élections américaines comme aux cérémonies d'ouverture des Jeux Olympiques ? Exercent-elles un travail de sape, une remise en question souterraine des valeurs dominantes de la société, une contestation des différentes formes d'autorité ou ne font-elles que conforter le *statu quo* ? Au-delà des pratiques subversives dûment répertoriées et du vocabulaire bien établi de la résistance qui risquent de s'avérer contre-productifs par leur caractère prévisible, qu'en est-il de la présence toujours plus affirmée des femmes sur la scène musicale, d'artistes issues des minorités genrées et sexuelles ou non conformes aux normes de la validité ou de la beauté ? Qu'en est-il du succès planétaire d'artistes africains-américains ou latinx, de Beyoncé au Portoricain Luis Fonsi, dont le « Despacito » est la chanson la plus regardée sur YouTube avec 8 milliards de vues ? Qu'en est-il de l'impact des musiques expressément conçues pour la danse ? De celui d'artistes s'exprimant précisément à l'intersection de ces différentes problématiques ? Quel rôle jouent des thématiques et des ingrédients rarement associés à la résistance tels que l'humour ou l'amour ?

Et si c'était chez les artistes et les publics les plus « conservateurs » (au sens politique et social) que s'observeraient dorénavant les formes les plus abouties de résistance, mais cette fois une résistance à ce qui jusqu'à présent se présentait comme des formes et des forces de contestation et de révolte. Plutôt que de considérer quelques figures du siècle dernier, telles que Merle Haggard avec « Okie from Muskogee » et Sgt Barry Sadler avec « The Ballad of the Green Berets », comme des anomalies isolées, il serait pertinent de les envisager comme les précurseurs d'une tradition robuste et persistante au sein de la musique *mainstream*. La présence de messages conservateurs dans la musique populaire, loin d'être marginale, est une constante qui traverse les époques. De nos jours, nombreux sont les artistes qui continuent de véhiculer des idéologies conservatrices, s'opposant avec succès au wokisme, à la *cancel culture*, au militantisme féministe ou LGBTQ+, ou encore à l'*Establishment* sous toutes ses formes (politique, médiatique, etc.) au sein d'un *mainstream* musical proposant une « contre-résistance » conservatrice élaborée.

En outre, il serait également pertinent d'aborder des exemples contemporains où des artistes ont engagé une résistance directe contre l'industrie musicale elle-même (un cas emblématique est celui du procès intenté par Pearl Jam à Ticketmaster en 1994 en raison de leur politique jugée monopolistique). La résistance peut ainsi prendre la forme de défis lancés aux mécanismes économiques et commerciaux qui régissent la production musicale.

Au bout du compte, ces questions reviennent à interroger la nature même de la résistance, les formes qu'elle peut prendre comme les objets auxquels elle s'attaque. Et au-delà, la pertinence même du concept et sa réalité concrète dans l'espace social. Où se situent aujourd'hui les vraies prises de risque, les engagements les plus militants ? Qui cherche encore à résister, et à quoi, qu'il s'agisse des artistes ou du public ? Faut-il vouloir expressément rendre audible sa révolte par des pratiques culturellement codifiées ou bien l'adoption de formes musicales consensuelles peut-elle néanmoins, à l'insu même des protagonistes, engendrer des formes de résistance ? Et avec quelle efficacité ?

Ou peut-être qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de simplement résister, mais plutôt d'agir de façon active, à l'instar des artistes elles-mêmes, non pour des luttes abstraites et globales, mais pour des causes concrètes et locales en fonction des villes où se déroulent les concerts, telles que l'accès à l'eau, le fracking ou l'inscription sur les listes électorales, comme le font Billie Eilish, Dave Matthews Band, My Morning Jacket, The 1975, AJR ou Taylor Swift.

On attendra, à titre d'exemple, des propositions portant sur les aspects suivants :

- La musique de danse des communautés ethniques et LGBTQ+, du disco à la house et à la techno
- La country contemporaine des communautés africaine-américaine et/ou gay (Beyoncé, Breland, Lil Nas X, Orville Peck)
- Les nouvelles formes de *protest song* (Oliver Anthony)
- Les concerts en résidence de stars internationales à Las Vegas
- Les nouvelles formes de *conscious rap* (Kendrick Lamar)
- Le rôle des mégastars (Taylor Swift, Billie Eilish, Lady Gaga, Selena Gomez)

- L'impact sur le *mainstream* d'artistes ou de maisons de disques issus de la marge (Pat Smear de The Germs intégrant Nirvana ; The Gun Club influençant les White Stripes)
- Les formes musicales conservatrices, du *Christian rock* au *country-trap* (Jason Aldean, Tom MacDonald)
- Le rôle des artistes participant à la fois du *mainstream* et de la marge (David Bowie)

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une bibliographie et d'une courte notice biographique, sont à envoyer au plus tard le **19 janvier 2025** à :

paulthomas.cesari@gmail.com

simon.hierle@unilim.fr

claudeschastagner@univ-montp3.fr

“What Goes Around... Comes Back Around”: Revisiting Resistance in Mainstream Music

Paul-Thomas Cesari, Simon Hierle, and Claude Chastagner (université Paul-Valéry-Montpellier-III)

From the 1970s onwards, under the impetus of the subcultural studies developed by the Centre for Contemporary Cultural Studies at the University of Birmingham, many forms of popular music (rock, punk, rap, reggae, afrobeat, etc.) were seen as symbolic expressions of resistance to authority in all its forms, from political power to the capitalist system, *via* the military, school, the family, patriarchy, and so on. For George Melly, Dick Hebdige, Stuart Hall, Tony Jefferson and many others, by hijacking the products of the culture industry, music lovers were enacting “rituals of resistance” through which they affirmed their individuality and autonomy.

Unlike folk music of the early twentieth century and protest songs of the Sixties, whose potential for resistance was mostly expressed through committed, militant lyrics, it was the very form of these new genres that justified their reading in terms of resistance: high volume, fast, sometimes brutal execution, distortion and saturation, vocals often close to screaming, aggressive stage behavior... Although these analyses have by now often been challenged (Muggleton, Blackman & Kempson, Berzano, Weesjes & Worley, Bennett) and only concern relatively circumscribed forms of popular music, they continue to be taken up by the press and the public, to the point of constituting today a cliché.

But is noise, violence, shouting, the exacerbated expression of emotions, anger and frustration the only way to enter resistance? Is it necessary to work from the margins, adopting extreme positions and radical strategies? What about the more neutral, more consensual, and often more popular forms in terms of sales figures, numbers of views or downloads, which are not subject to analysis and commentary extolling their rebellious potential, their ability to stimulate revolt? What about the impact of the mainstream

megastars who invite themselves to American elections and Olympic opening ceremonies alike? Are they undermining society's dominant values, challenging its various forms of authority, or simply reinforcing the status quo? Beyond the duly catalogued subversive practices and well-established vocabulary of resistance, which run the risk of proving counter-productive because of their predictability, what about the increasingly assertive presence of women on the music scene, of artists from gendered and sexual minorities, or of those who do not conform to standards of ableism or beauty? What about the global success of African-American or Latinx artists, from Beyoncé to Puerto Rican Luis Fonsi, whose "Despacito" is the most viewed song on YouTube with 8 billion views? What about the impact of music specifically designed for dancing? What about artists expressing themselves at the very intersection of these different issues? What role do themes and ingredients rarely associated with resistance, such as humor or love, play?

And what if the most accomplished forms of resistance were to be found among the most "conservative" artists and audiences (in the political and social sense), but this time in resistance to what had hitherto been seen as the forms and forces of contestation and revolt? Rather than considering a few figures from the last century, such as Merle Haggard with "Okie from Muskogee" and Sgt Barry Sadler with "The Ballad of the Green Berets", as isolated anomalies, it would be pertinent to consider them as the precursors of a robust and persistent tradition within mainstream music. The presence of conservative messages in popular music, far from being marginal, is a constant that spans the ages. Today, many artists continue to convey conservative ideologies, successfully opposing wokism, cancel culture, feminist or LGBTQ+ activism, or the Establishment in all its forms (political, media, etc.) within a musical mainstream offering an elaborate conservative "counter-resistance".

In addition, it would also be relevant to look at contemporary examples of artists engaging in direct resistance against the music industry itself (an emblematic case is Pearl Jam's lawsuit against Ticketmaster in 1994 because of their perceived monopolistic policy). Resistance can also take the form of challenges to the economic and commercial mechanisms that rule music production.

Ultimately, these questions call into question the very nature of resistance, the forms it can take and the objects it attacks. And beyond that, the very relevance of the concept and its concrete reality in the social arena. Where can the real risks and the most militant commitments be found today? Who is still trying to resist, and what? Is it necessary to make one's revolt audible through culturally codified practices, or can the adoption of consensual musical forms nonetheless engender forms of resistance? And how effectively?

Or perhaps today the point is no longer to simply resist but rather to take active action, such as artists like Billie Eilish, Dave Matthews Band, My Morning Jacket, The 1975, AJR or Taylor Swift are doing, not for abstract, global struggles, but for concrete, local causes, such as access to water, fracking, or voter registration?

By way of example, proposals will be expected on the following aspects:

- Dance music developed by ethnic and LGBTQ+ communities, from disco to house and techno

- Contemporary country music from African-American and/or gay communities (Beyoncé, Breland, Lil Nas X, Orville Peck)
- New forms of protest song (Oliver Anthony)
- In-residence concerts by international stars in Las Vegas
- New forms of conscious rap (Kendrick Lamar)
- The role of megastars (Taylor Swift, Billie Eilish, Lady Gaga, Selena Gomez)
- The impact on the mainstream of fringe artists and record labels (Pat Smear of The Germs integrating Nirvana; The Gun Club influencing The White Stripes)
- Conservative musical forms, from Christian rock to country-trap (Jason Aldean, Tom MacDonald)
- The role of artists present both on the mainstream and fringe scenes (David Bowie)

A 300-word proposal should be sent, together with a short biography and bibliography, by **January 19, 2025**, to:

paulthomas.cesari@gmail.com

simon.hierle@unilim.fr

claudeschastagner@univ-montp3.fr

Bibliographie / Bibliography

Berzano, Luigi, & Carlo Genova, eds., *Lifestyles and Subcultures. History and a New Perspective*, 2015, Routledge.

Blackman, Shane, & Michelle Kempson, eds., *The Subcultural Imagination. Theory, Research and Reflexivity in Contemporary Youth Culture*, 2016, Routledge.

Drake, Simone C., Dwan K. Henderson, eds., *Are You Entertained? Black Popular Culture in the Twenty-First Century*, Duke U P, 2020.

Hall, Stuart & Tony Jefferson, eds. *Resistance Through Rituals: Youth Subcultures in Post-War Britain*, Hutchinson, 1976.

Hansen, Kai Arne, *Pop Masculinities: The Politics of Gender in Twenty-First Century Popular Music*, Oxford U P, 2022.

Hebdige, Dick, *Subculture: The Meaning of Style*, Routledge, 1979.

Hoskins, Kate, & Carlo Genova, eds., *Digital Youth Subcultures. Performing 'Transgressive' Identities in Digital Social Spaces*, 2023, Routledge.

Hubbs, Nadine, *Rednecks, Queer, and Country Music*, U California P, 2014.

Kehrer, Lauron J., *Queer Voices in Hip Hop: Cultures, Communities, and Contemporary Performance*, U Mississippi P, 2022.

Leibetseder, Doris, *Queer Tracks: Subversive Strategy in Rock and Pop Music*, Routledge, 2016.

Li, Xinling, *Black Masculinity and Hip-Hop Music: Black Gay Men Who Rap*, Palgrave Macmillan, 2019.

Maus, Fred E., and Sheila Whiteley, eds., *The Oxford Handbook of Music and Queerness*, Oxford U Press, 2018.

McKay, George. *Senseless Acts of Beauty: Cultures of Resistance Since the 60s*, Verso, 1996.

Melly, George, *Revolt into Style. The Pop Arts in Britain*, Penguin, 1970.

Muggleton, David, *Inside Subculture: The Postmodern Meaning of Style*, Berg, 2000.

Pecknold, Diane, ed., *Hidden in the Mix. The African American Presence in Country Music*, Duke U P, 2013.

Scott, James C., *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*, Yale U Press, 1990.

Smalls, Shanté Paradigm, *Hip Hop Heresies. Queer Aesthetics in New York City*, NYU Press, 2022.

Taylor, Jodie, *Playing it Queer: Popular Music, Identity and Queer World-Making*, Peter Lang, 2012.

Weesjes, Elke, & Matthew Worley, eds., *Music, Subcultures and Migration. Routes and Roots*, 2024, Routledge.

White, Miles, *From Jim Crow to Jay-Z: Race, Rap, and the Performance of Masculinity*, U of Illinois P, 2011.

Je n'ai pas fini : l'art de résister à la résolution

Matthew Redmond (université de Lille)

La résolution, dans l'art comme dans la vie, est parfois une mauvaise chose. Elle peut sembler maigre et insatisfaisante – un mince prétexte qui masque des problèmes plus vastes sans solution simple. Elle peut également paraître oppressive, nous imposant une fermeture qui n'apporte ni véritable clarté ni réconfort, mais qui nous empêche plutôt de penser de manière critique et de nous ouvrir à la richesse de points de vue alternatifs. L'art est souvent conscient des limites de la résolution, et non seulement il reflète ces limites, à la fois formellement et thématiquement, mais il les déjoue. Bien que les textes soient des objets finis, ils ont une capacité remarquable à obscurcir, déguiser, voire défier leur propre finitude telle que nous la concevons. Dans le cadre restreint de leur nombre de pages ou de leur durée, ces œuvres sont résolument non résolues.

Cette session accueille des réflexions sur les multiples façons dont l'art américain en particulier (littérature, télévision, cinéma) résiste à l'attraction gravitationnelle vers ce qui est intuitivement identifié comme une fin. Parmi les pistes de recherche possibles :

- Des fragments qui nous laissent suspendus en permanence dans l'attente de quelque chose à venir
- “Nevertheless, she persisted” : le féminisme, le silence, et la politique de ne pas s'arrêter
- Les suites, préquelles, *remakes*, et réinterprétations
- Des œuvres inachevées laissées à la mort d'un auteur, survivant dans une incomplétude permanente
- Des séries qui s'étendent indéfiniment, accompagnant leurs personnages à travers des épisodes successifs sans tendre vers un point final évident
- Des cas d'influence et d'intertexte, où un auteur poursuit et/ou défie le travail d'un autre
- Des œuvres qui ébranlent nos visions anthropocentriques et/ou humanistes sur la vie, l'univers, et l'échelle des événements
- Le sentiment d'une non-fin : des récits dont les dernières pages ou images sapent subtilement (ou non) la fermeture qu'ils prétendent offrir
- L'impact du genre, du mode et du contexte historique sur ce qui constitue une conclusion 'appropriée' à une histoire
- Les vies posthumes, héritages et réévaluations, critiques et populaires

Merci d'envoyer vos propositions à matthew.redmond@univ-lille.fr avant le **19 janvier 2025**.

I'm Not Finished: The Art of Resisting Resolution

Matthew Redmond (université de Lille)

Resolution, in art as in life, is sometimes a bad thing. It can prove meagre and unsatisfying—a thin pretense that papers over larger issues with no simple remedy. It can also feel oppressive, forcing on us a 'closure' that does not bring clarity or regeneration but only sequesters us from critical thinking and the richness of alternative viewpoints. Art is often wise to the limits of resolution, and not only reflects those limits, both formally and thematically, but thwarts them. Though texts are finite objects, they have a remarkable capacity to obscure, disguise, or otherwise defy their own finitude as we think we know it. Within the limited compass of their page counts and run times, suck works are resolutely unresolved.

This panel welcomes engagement with the myriad ways that American art in particular (literature, television, cinema) resists the gravitational pull toward anything intuitively identified as an ending. Possible avenues of inquiry include:

- Fragments that leave us permanently suspended in the expectation of something more to come
- “Nevertheless, she persisted”: feminism, silence, and the politics of not stopping
- Sequels, prequels, remakes, and reimaginings
- Unfinished works left behind at an author's death, surviving that author in perpetual incompleteness
- Serials that extend indefinitely onward, taking their characters through successive episodes that do not tend toward any obvious endpoint
- Cases of influence and intertext, where one author continues and/or challenges the work of another
- Works that unsettle our anthropocentric and/or humanist views about life, the universe, and the scale upon which events unfold
- The sense of a non-ending: narratives whose final pages or frames subtly (or not-so-subtly) undermine whatever closure they purport to give
- The impact of genre, mode, and historical context on what constitutes an 'appropriate' conclusion to a story
- Afterlives, legacies, and reappraisals, critical and popular

Please email proposals to matthew.redmond@univ-lille.fr before **January 19, 2025**.

Changement climatique, décarbonation et transition à l'ère de l'hyperpolarisation

Jean-Daniel Collomb (université Grenoble-Alpes) et Jacob Maillet (université Paris-Cité)

Dans le domaine du climat et de l'énergie, la notion de résistance renvoie le plus souvent aux oppositions militantes à la domination des énergies fossiles et aux industries extractives qui en bénéficient. On pense spontanément au mouvement pour la justice environnementale, à des mobilisations locales contre des oléoducs et gazoducs et à des organisations comme 350.org ou, plus récemment, le *Sunrise Movement*. Si la tâche de ces mouvements est si difficile, c'est aussi en raison de puissantes résistances contre les acquis de la science climatique, contre l'action climatique et contre la notion certes très contestée¹ de transition énergétique. À cet égard, les États-Unis offrent un cas d'étude particulièrement emblématique. Terre d'élection du climato-scepticisme, ils sont à ce jour le seul État à avoir quitté l'Accord de Paris, quoique très brièvement. Plus généralement, la scène politique états-unienne, que ce soit à l'échelon étatique ou à l'échelon fédéral, est le théâtre de violents affrontements idéologico-partisans dès que sont abordées des questions environnementales, énergétiques ou climatiques². Cet atelier propose d'étudier ces résistances aux connaissances et à l'action climatiques sous plusieurs angles.

Il conviendra tout d'abord de s'interroger quant aux causes multiples de ces résistances. Si les travaux d'Oreskes et Conway³ et de Robert Brulle⁴ ont mis en lumière le rôle central du secteur des énergies fossiles dans le financement de la fabrique du doute, ils ne rendent pas compte du phénomène climato-sceptique dans toute sa complexité. Ces résistances ne relèvent pas en effet seulement d'intérêts bien compris ; elles découlent aussi logiquement de la vigueur du libéralisme classique et de la pensée libertarienne outre-Atlantique. McCright et Dunlap ont présenté par exemple le climato-scepticisme américain comme une force antiréflexive refusant de prendre en charge les effets indésirés de la modernité industrielle⁵. Par ailleurs, de nombreux travaux dans le domaine de la psychologie sociale insistent sur la centralité des émotions qui conditionnent la réception de la science climatique par l'opinion publique⁶ : parce que la question climatique est perçue comme un sujet qui divise le champ politique, nombre de citoyens se rangent derrière les positions qu'ils associent à la tribu politique à laquelle ils appartiennent et s'opposent par principe aux propositions émanant de la tribu adverse. De ce point de vue, les résistances climato-sceptiques à droite de l'échiquier politique

¹ Jean-Baptiste Fressoz, *Sans transition : une nouvelle histoire de l'énergie*, Paris, Seuil, 2024, p. 294.

² Jean-Daniel Collomb, « Climat et guerre culturelle », *Revue française d'études américaines*, n°140, p. 94-106.

³ Naomi Oreskes, Erik Conway, *Merchants of Doubt : How a Handful of Scientists Obscured the Truth on Issues from Tobacco Smoke to Global Warming*, London, Bloomsbury, 2012.

⁴ Robert J. Brulle, « Institutionalizing Delay. Foundation Funding and the Creation of US Climate Change Counter-Movement Organizations », *Climatic Change*, vol. 122, n°4, 2014, p. 681-694.

⁵ Aaron M. McCright and Riley M. Dunlap, "Anti-Reflexivity: The American Conservative Movement's Success in Undermining Climate Science and Policy", *Theory, Culture and Society*, vol. 27, (2-3), 2010, p. 100-133.

⁶ Andrew J. Hoffman, *How Culture Shapes the Climate Change Debate*, Stanford, Stanford University Press, 2015 ; Kari Marie Norgaard, *Living in Denial: Climate Change, Emotions, and Everyday Life*. Cambridge: The MIT Press, 2011.

états-unien semblent découler davantage d'une logique identitaire que réellement idéologique⁷. Il serait utile d'étudier les efforts pour tenter de surmonter ces résistances. Comment les élus démocrates et les militants environnementalistes abordent-ils ces résistances ? Choisisent-ils de passer outre ou les intègrent-ils à leurs stratégies ? L'apparition de Républicains et de conservateurs se disant soucieux du changement climatique, à travers la création d'un *Conservative Climate Caucus* à la Chambre des Représentants en 2022 et l'apparition de groupes de pression droitiers sensibles à cette question (*Clearpath* et *Citizens for Responsible Energy Solutions*), pourrait faire évoluer la situation à droite de l'échiquier politique. Il s'agira de cerner les positions de ces acteurs nouveaux et leur capacité réelle à surmonter les fortes résistances au sein de la droite états-unienne.

Les participants seront également invités à réfléchir aux formes diverses que prennent les résistances à l'action climatique. Si plusieurs chercheurs ont étudié avec soin l'apport des fondations et des think tanks conservateurs et libertariens⁸ et les positionnements des élus républicains⁹, d'autres ont porté plus récemment leur attention sur la contribution du populisme aux phénomènes de résistance à l'action climatique. Selon Marquardt et Lederer, les populistes, de droite comme de gauche, cherchent à extraire le changement climatique d'un cadre purement technocratique pour mener des combats politiques et idéologiques¹⁰. Aux États-Unis, comme dans les autres pays industrialisés, les électeurs populistes ont tendance à être moins favorables aux réglementations environnementales et plus enclins au climato-scepticisme que le reste de la population¹¹. Ces penchants sont bien sûr encouragés par les discours de Donald Trump, qui lie la prospérité aux énergies fossiles et propose des visions futuristes volontiers fantasques (*Freedom Cities*, voitures volantes). Il s'agit dès lors d'étudier en profondeur d'éventuelles modifications que la poussée populiste impulsée par Trump pourrait apporter, tant à la forme qu'à la substance des résistances climato-sceptiques états-uniennes.

Le rôle de l'environnement numérique dans l'exacerbation des résistances climato-sceptiques méritent également une analyse approfondie. Dès 2011, McCright et Dunlap soulignaient la propension des Démocrates progressistes et des Républicains conservateurs à s'informer auprès d'organes de presse totalement différents, ce qui tendait à façonner leurs perceptions des enjeux climatiques et énergétiques de manière antagoniste¹². Les réseaux sociaux élargissent la diversité des sources d'information que

⁷ Dan M. Kahan, « Climate-Science Communication and the *Measurement Problem* », *Advances in Political Psychology*, vol. 36, n°S1, février 2015, p. 2.

⁸ Brulle, art. cité.

⁹ Dana Fischer, Joseph Waggle, Philip Leifeld, "Where does Political Polarization Come From ? Locating Polarization Within the US Climate Change Debate", *American Behavioral Scientist* 57.1 (2012): 70-92.

¹⁰ Jens Marquardt et Markus Lederer, « Politicizing Climate Change in Times of Populism: An Introduction », *Environmental Politics*, vol. 31, n° 5, 2022, p. 739-745.

¹¹ Robert A. Huber, « The Role of Populist Attitudes in Explaining Climate Change Skepticism and Support for Environmental Protection », *Environmental Politics*, vol. 29, n° 6, 2020, p. 970-972.

¹² Aaron McCright, Riley Dunlap, "The Politicization of Climate Change and Polarization in the American Public's View of Global Warming, 2001-2010", *The Sociological Quarterly*, vol. 52, n° 2, 2011, 155-194.

les citoyens peuvent utiliser, ce qui permet aux climato-sceptiques de contourner les *gatekeepers* médiatiques traditionnels¹³.

Les réseaux sociaux et des plateformes comme Youtube favorisent l'apparition de boucles de rétroaction idéologiques qui exposent les utilisateurs à des messages conformes à leurs biais de confirmation idéologiques. Des études portant sur la manière dont s'expriment ces résistances dans le cadre numérique et sur la multiplicité des acteurs impliqués seraient bienvenues.

Enfin, depuis 2017, les Républicains ont lancé une offensive législative destinée à criminaliser les manifestations en faveur de la justice sociale et environnementale, offensive soutenue et coordonnée en coulisses par les industries fossiles ainsi que par l'*American Legislative Exchange Council* (ALEC)¹⁴. Des lois ont également été conçues pour rendre les activistes passibles de poursuites pénales et civiles pour toute manipulation ou intrusion sur les « infrastructures critiques » telles que les oléoducs, et la Cour suprême fédérale a également protégé le déploiement d'infrastructures liées aux combustibles fossiles¹⁵. Cette dernière a déjà drastiquement limité la capacité des agences fédérales à protéger l'environnement, remettant le pouvoir décisionnaire au Congrès¹⁶ ou aux tribunaux¹⁷. Ce rôle d'un pouvoir judiciaire dominé par les conservateurs dans l'opposition aux politiques environnementales mérite également toute notre attention.

Les propositions (environ 300 mots) devront être envoyées accompagnées d'une courte notice biographique à Jean-Daniel Collomb (jean-daniel.collomb@univ-grenoble-alpes.fr) et Jacob Maillet (jacob.maillet@u-paris.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Climate Change, Decarbonization, and the Transition in the Era of Political Hyperpolarization

Jean-Daniel Collomb (université Grenoble-Alpes) and Jacob Maillet (université Paris-Cité)

In the field of climate and energy, the concept of resistance most often refers to activist opposition against the dominance of fossil fuels and the extractive industries that profit from them. This typically brings to mind the environmental justice movement, local protests against oil and gas pipelines, and organizations like 350.org or, more recently, the Sunrise Movement. The challenge these movements face is heightened by strong resistance not only to climate science and climate action, but also to the highly contested

¹³ Richard Holliman, "Advocacy in the Tail: Exploring the Implications of 'Climategate' for Science Journalism and Public Debate in the Digital Age", *Journalism: Theory, Practice and Criticism*, vol. 12, n°7, 2011.

¹⁴ Hillary Beaumont et Nia Lakhani, "Revealed: how the fossil fuel industry helps spread anti-protest laws across the US", *The Guardian*, 26 septembre 2024.

¹⁵ Mountain Valley Pipeline, LLC Applicant v. The Wilderness Society, et al. (2023).

¹⁶ West Virginia v. EPA (2022).

¹⁷ Chevron v. Natural Resources Defense Council (2024).

notion¹⁸ of energy transition. In this context, the United States provides a particularly notable case. As the birthplace of climate skepticism, it remains the only country to have temporarily withdrawn from the Paris Agreement. More broadly, the American political landscape—at both the state and federal levels—is a battleground for intense ideological and partisan conflict whenever environmental, energy, or climate issues are raised¹⁹. This workshop aims to examine these resistances to climate knowledge and action from multiple perspectives.

First, it is crucial to explore the diverse causes of these resistances. While the work of Oreskes and Conway²⁰, as well as that of Robert Brulle²¹, has shed light on the central role of the fossil fuel sector in funding the "manufacturing of doubt," this does not fully capture the complexity of climate skepticism. These resistances are not simply driven by vested interests; they also stem from the deep-rooted influence of classical liberalism and libertarian thought in the U.S. McCright and Dunlap, for example, have characterized American climate skepticism as an "anti-reflexive" force, one that rejects responsibility for the unintended consequences of industrial modernity²². Additionally, much research in social psychology highlights the emotional drivers that shape how the public perceives climate science²³. Since climate change is seen as a politically divisive issue, many citizens align themselves with the positions they associate with their political "tribe," and oppose, by default, any proposals from the opposing camp. In this sense, climate-skeptic resistance on the American political right appears to be driven more by identity than by ideology²⁴. It would be useful to study the efforts aimed at overcoming these resistances. How do Democratic lawmakers and environmental activists confront them? Do they attempt to bypass these obstacles, or do they integrate them into their strategies? The emergence of Republicans and conservatives who express concern about climate change—evidenced by the creation of the Conservative Climate Caucus in the House of Representatives in 2022 and the rise of right-leaning advocacy groups like Clearpath and Citizens for Responsible Energy Solutions—could shift the conversation on the political right. This workshop will assess the positions of these new actors and their actual ability to overcome the entrenched resistance within the U.S. conservative movement.

Participants will also be invited to reflect on the diverse forms of resistance to climate action. While several researchers have carefully examined the influence of conservative and libertarian think tanks and foundations²⁵, as well as the positions of Republican

¹⁸ Jean-Baptiste Fressoz, *Sans transition : une nouvelle histoire de l'énergie*, Paris, Seuil, 2024, p. 294.

¹⁹ Jean-Daniel Collomb, « Climat et guerre culturelle », *Revue française d'études américaines*, n°140, p. 94-106.

²⁰ Naomi Oreskes, Erik Conway, *Merchants of Doubt : How a Handful of Scientists Obscured the Truth on Issues from Tobacco Smoke to Global Warming*, London, Bloomsbury, 2012.

²¹ Robert J. Brulle, « Institutionalizing Delay. Foundation Funding and the Creation of US Climate Change Counter-Movement Organizations », *Climatic Change*, vol. 122, n°4, 2014, p. 681-694.

²² Aaron M. McCright and Riley M. Dunlap, "Anti-Reflexivity: The American Conservative Movement's Success in Undermining Climate Science and Policy", *Theory, Culture and Society*, vol. 27, (2-3), 2010, p. 100-133.

²³ Andrew J. Hoffman, *How Culture Shapes the Climate Change Debate*, Stanford, Stanford University Press, 2015 ; Kari Marie Norgaard, *Living in Denial: Climate Change, Emotions, and Everyday Life*. Cambridge: The MIT Press, 2011.

²⁴ Dan M. Kahan, « Climate-Science Communication and the Measurement Problem », *Advances in Political Psychology*, vol. 36, n°S1, February 2015, p. 2.

²⁵ Brulle, *ibid*.

lawmakers²⁶, others have recently turned their attention to the role of populism in fostering resistance to climate action. According to Marquardt and Lederer, populists on both the left and right seek to move climate change out of a purely technocratic framework and turn it into a political and ideological battleground²⁷. In the U.S., as in other industrialized countries, populist voters tend to be less supportive of environmental regulations and more inclined toward climate skepticism than the general population²⁸. These attitudes are reinforced by Donald Trump's rhetoric, which links prosperity to fossil fuels and promotes fantastical futuristic visions (e.g., Freedom Cities, flying cars). It is important, therefore, to study how the populist wave spurred by Trump might reshape the nature and substance of American climate-skeptic resistance.

The role of digital media in amplifying climate-skeptic resistance also warrants close analysis. As early as 2011, McCright and Dunlap noted the tendency of progressive Democrats and conservative Republicans to consume entirely different media, shaping their perceptions of climate and energy issues in diametrically opposed ways²⁹. Social media has broadened the range of information sources available to the public, allowing climate skeptics to bypass traditional media gatekeepers³⁰. Platforms like YouTube and other social networks create ideological feedback loops, exposing users to content that reinforces their existing biases. Studies that examine how these resistances are expressed in the digital sphere, and the diverse actors involved, would be valuable.

Finally, since 2017, Republicans have launched a legislative campaign aimed at criminalizing protests for social and environmental justice—an effort supported and coordinated behind the scenes by fossil fuel industries and the American Legislative Exchange Council (ALEC)³¹. New laws have been designed to make activists criminally and civilly liable for any disruption or intrusion involving "critical infrastructure" like pipelines. The U.S. Supreme Court has also protected the development of fossil fuel infrastructure³² and has significantly curtailed the ability of federal agencies to safeguard the environment, shifting decision-making power to Congress³³ or the courts³⁴. The role of a conservative-dominated judiciary in opposing environmental policies also deserves close attention.

²⁶ Dana Fischer, Joseph Waggle, Philip Leifeld, "Where does Political Polarization Come From? Locating Polarization Within the US Climate Change Debate", *American Behavioral Scientist* 57.1 (2012): 70-92.

²⁷ Jens Marquardt et Markus Lederer, « Politicizing Climate Change in Times of Populism: An Introduction », *Environmental Politics*, vol. 31, n° 5, 2022, p. 739-745.

²⁸ Robert A. Huber, « The Role of Populist Attitudes in Explaining Climate Change Skepticism and Support for Environmental Protection », *Environmental Politics*, vol. 29, n° 6, 2020, p. 970-972.

²⁹ Aaron McCright, Riley Dunlap, "The Politicization of Climate Change and Polarization in the American Public's View of Global Warming, 2001-2010", *The Sociological Quarterly*, vol. 52, n° 2, 2011, 155-194.

³⁰ Richard Holliman, "Advocacy in the Tail: Exploring the Implications of 'Climategate' for Science Journalism and Public Debate in the Digital Age", *Journalism: Theory, Practice and Criticism*, vol. 12, n°7, 2011.

³¹ Hillary Beaumont et Nia Lakhani, "Revealed: how the fossil fuel industry helps spread anti-protest laws across the US", *The Guardian*, 26 September 2024.

³² Mountain Valley Pipeline, LLC Applicant v. The Wilderness Society, et al. (2023).

³³ West Virginia v. EPA (2022).

³⁴ Chevron v. Natural Resources Defense Council (2024).

Proposals for 300-word papers, along with a short bio-bibliographical note, should be sent to Jean-Daniel Collomb (jean-daniel.collomb@univ-grenoble-alpes.fr) et Jacob Maillet (jacob.maillet@u-paris.fr) before **January 19, 2025**.

« Each one, teach one » : éducation et résistance épistémique

Emilie Souyri (université Côte-d'Azur) et Isabelle Sinic (université Toulouse-Capitole)

On retrouve la devise « each one, teach one » chez de bien nombreux rappers : KRS-One, Poor Righteous Teacher, Snoop Dogg ou Dead Prez. Ce principe fondamental dans la culture hip-hop renvoie à la résistance des esclaves à l'oppression par le biais d'une éducation informelle. À la suite de la révolte de Nat Turner en 1831, enseigner la lecture et l'écriture aux esclaves est interdit dans la plupart des Codes noirs, l'éducation devenant ainsi un acte de résistance contre l'esclavage. L'activisme éducatif se développe ensuite sous l'impulsion de femmes et d'hommes noirs qui créent des écoles avant même la guerre de Sécession (Baumgartner, 2019) et qui poursuivent ensuite leur combat. Des militantes des droits civiques comme Septima Poinsette Clark et Bernice Robinson, formées à la Highlander Folk School, un centre populaire pour la justice sociale fondé en 1932, développent des méthodes d'enseignement alternatives dès les années 1950. Ces méthodes inspirent les Freedom Schools que le SNCC met en place en 1964 pour renforcer la résistance contre les politiques visant à empêcher les Noirs d'accéder aux urnes (Perlstein, 1990). À la même époque, les étudiant·es américain·es s'inquiètent de plus en plus de l'indifférence à l'égard des formes de connaissance non-eurocentriques et obtiennent de haute lutte la création du Collège d'études ethniques à l'Université de San Francisco en 1969. La fin des années 1960 et le début des années 1970 sont une période de réflexion intense sur l'éducation, des universitaires américains et étrangers remettant en question les formes traditionnelles de transmission (Freire 1970 ; Illich 1971). L'implication des populations autochtones, asiatiques, latino-américaines, de la communauté LGBTQ+ et des féministes dans l'activisme éducatif se développe alors progressivement (Umemoto, 1989 ; Calderon et.al. 2012 ; Echeverría 2014 ; Kumashiro 2001 ; Ginsberg 2008 ; Little 2023). Pour toutes ces communautés apprenantes, les enjeux sont importants, car ne pas connaître son passé, sa culture, c'est effacer son identité même. Les travaux sur la pédagogie culturellement pertinente, la pédagogie de la frontière, la pédagogie hip hop, l'épistémicide et la « colonialité du savoir » (Ladson-Billings 1998 ; Giroux 2005 ; Alim et.al. 2011 ; de Sousa Santos 2014 ; Mignolo 2012) ont contribué à ancrer l'activisme éducatif sur le plan conceptuel, mais cette approche hautement politisée de l'éducation comme moyen de résistance à l'oppression ne laisse bien évidemment pas la contre-résistance de marbre. La récente vague de lois interdisant ou tentant d'interdire les cours d'« ethnic studies » dans les lycées publics de Tucson, Arizona ou l'enseignement de la Théorie Critique de la Race dans tout le pays (Delgado 2012 ; Goldstein 2024) confirme que la contre-résistance est toujours bien active.

Cet atelier accueillera des communications pouvant porter sur les approches et théories éducatives, les contextes d'application, ou bien encore l'histoire de ces mouvements et leur actualité. Deux types de propositions sont particulièrement bienvenues : d'abord, celles qui utilisent la recherche-action participative (Diaz Soto 2009) pour analyser des enseignements sur l'histoire et la culture étatsunienne en tant que site potentiel de résistance, ensuite, celles qui se concentrent sur l'histoire liant résistance politique et éducation.

Les thèmes abordés pourront inclure, sans se limiter à :

- L'histoire des pédagogies critiques antiracistes, queer, féministes ou autochtones
- Les contre-récits comme épistémologie, méthode de recherche et forme d'écriture sur l'éducation (sensibilité théorique, intuition culturelle, activisme spirituel, *testimonio*)
- La mise en œuvre récente du programme ethnique dans les lycées californiens
- L'enseignement bilingue/plurilingue comme forme de résistance culturelle (Schmidt 2000)
- L'enseignement à domicile et l'enseignement indépendant en tant que sites de (contre)résistance
- L'activisme des étudiant·es/enseignant·es (pro-palestinien, environnemental, anti-armes, etc....)
- Le rôle des associations d'enseignant·es pour la justice sociale comme teachersforjustice.org
- Les enseignant·es qui entrent en politique (Mary McLeod Bethune ; Jahana Hayes, Tim Waltz)
- L'éducation informelle en tant que résistance : le savoir de la rue, le féminisme hip hop et les lacunes des « écoles [qui] ne nous enseignent pas ce que nous devons savoir pour survivre » (Dead Prez).
- La résistance à la censure des livres et des programmes scolaires à travers l'histoire.

Les propositions de 300 mots en anglais ou en français, accompagnées d'une courte notice biographique, doivent être envoyées à Emilie Souyri (emilie.souyri@univ-cotedazur.fr) et Isabelle Sinic (isabelle.sinic@ut-capitole.fr) avant le **15 janvier 2025**.

“Each one, teach one”: Education and Epistemic Resistance

Emilie Souyri (université Côte-d'Azur) and Isabelle Sinic (université Toulouse-Capitole)

Rappers like KRS-One, Poor Righteous Teacher, Snoop Dogg, or Dead Prez all used the motto “each one, teach one” in their songs. For many rappers, it is a core principle of hip hop culture, one that was inherited from enslaved men and women, and which symbolized their resistance to oppression through informal education. Following Nat Turner’s revolt in 1831, teaching slaves to read and write was made illegal in most slave codes, education thus became an act of resistance against chattel slavery. Educational activism was then expanded by Black women and men who set up Black schools during the Antebellum era (Baumgartner, 2019) and who carried on their fight during the Jim Crow era. Civil rights activists like Septima Poinsette Clark and Bernice Robinson, who trained at the Highlander Folk School, a grassroots center for social justice founded in 1932, developed alternative methods of teaching. These methods then inspired the Freedom

Schools that the SNCC set up in 1964 to bolster the resistance against voters' suppression (Perlstein, 1990). Around the same period, students across the U.S became more and more concerned about the disregard for non-Western-centric forms of knowledge. After a hard-fought battle, they obtained the creation of the College of Ethnic Studies at San Francisco State University in 1969. The late 1960s and 1970s was also an intensely reflexive period on education with US and foreign scholars who challenged traditional forms of education (Freire 1970; Illich 1971). From then on, the involvement of indigenous people, Asian, LatinX people, the LGBTQ+ community and feminists in educational activism also expanded gradually (Umemoto, 1989; Calderon et.al. 2012 ; Echeverría 2014; Kumashiro 2001; Ginsberg 2008; Little 2023). For all these learning communities, the stakes have been high because not learning about their past, their cultures was tantamount to suppressing their very identity. Scholarship on culturally responsive pedagogy, border pedagogy, hip hop pedagogy; epistemicide, and the "coloniality of knowledge" (Ladson-Billings 1998 ; Giroux 2005 ; Alim et.al. 2011; de Sousa Santos 2014 ; Mignolo 2012) helped anchor educational activism conceptually but this highly politicized approach to schooling was never met without counter-resistance. The recent flurry of laws banning or attempting to ban ethnic studies programs in Arizona or the teaching of Critical Race Theory throughout the country (Delgado 2012 ; Goldstein 2024) confirms that the counter-resistance is alive and well.

This workshop will welcome papers that may focus on educational approaches and theories, contexts of application, or the history and current actions of these movements. Two types of propositions are particularly encouraged: first, those that use participatory action research (Diaz Soto 2009) to analyze the teaching of U.S. history and culture as a potential site of resistance; and second, those that focus on the history linking political resistance and education.

Themes tackled will include but not be limited to:

- The history of anti-racist, feminist, queer or indigenous pedagogies
- Counter-narratives/Counter-storytelling as epistemology, research method and form of writing on education (theoretical sensitivity, cultural intuition, spiritual activism, *testimonio*)
- The recent implementation of the ethnic studies program in Californian public high schools
- Bilingual/multilingual education as cultural resistance (Schmidt 2000)
- Home schooling and independent schooling as sites of (counter)resistance
- Student/teacher activism (pro-Palestinian, environmental, anti-gun, student debt etc...)
- The role of associations of teachers for social justice (<http://www.teachersforjustice.org/>)
- The rise of teachers turned politicians (Mary McLeod Bethune, Jahana Hayes, Tim Waltz)
- Informal education as resistance: street knowledge; hip hop feminism, and the shortcomings of "schools [that] ain't teaching us what we need to know to survive" (Dead Prez)

- Books ban or curriculum censorship throughout history

300-word proposals in English or French and a short biographical note should be sent to Isabelle Sinic (isabelle.sinic@ut-capitole.fr) and Emilie Souyri (emilie.souyri@univ-cotedazur.fr) by **January, 15th 2025**.

Bibliographie / Bibliography

Alim, H. Samy, et al. « Global Ill-Literacies: Hip Hop Cultures, Youth Identities, and the Politics of Literacy ». *Review of Research in Education*, vol. 35, 2011, p. 120-46.

Baumgartner, Kabria. *In Pursuit of Knowledge: Black Women and Educational Activism in Antebellum America*. New York university Press, 2019.

Calderón, D., Delgado Bernal, D., Vélez, V. N., Pérez Huber, L., & Malagón, M. C. « A Chicana Feminist Epistemology Revisited: Cultivating Ideas a Generation Later ». *Harvard Educational Review*, vol. 82, n°4, 2012, p. 513-539.

Delgado, Richard. « Precious Knowledge: State Bans on Ethnic Studies, Book Traffickers (Librotraficantes), and a New Type of Race Trial ». *North Carolina Law Review*, vol. 91, 2012, p. 1513.

Delgado Bernal, D. « Using a Chicana Feminist Epistemology in Educational Research ». *Harvard Educational Review*, vol. 68, n°4, 1998, p. 555-582. De Sousa Santos, Boaventura. *Epistemologies of the South: Justice against Epistemicide*. Routledge, 2014.

Diaz Soto, L. (2009). « Toward a “critical emancipatory mezcla praxis”: Xicana participatory

action research in teacher education. In S. Mitakidou, E. Tressou, B. Swadener, & C.

Grant (Eds.), *Beyond pedagogies of exclusion in diverse childhood contexts: Transnational*

challenges, New York: Palgrave Macmillan, 2009, ppp. 167–176.

Freire, Paulo. *Pedagogy of the Oppressed*. Herder and Herder, 1970.

Ginsberg, Alice E., éditeur. *The Evolution of American Women’s Studies: Reflections on Triumphs, Controversies, and Change*. 1st ed, Palgrave Macmillan, 2008.

Giroux, Henry A. *Border Crossings: Cultural Workers and the Politics of Education*. Routledge, 2005.

Goldstein, Dana. « California’s Push for Ethnic Studies Runs Into the Israel-Hamas War ». *The New York Times*, 15 février 2024.

Grande, Sandy. *Red pedagogy*. Rowman & Littlefield, 2004.

Hu-DeHart, Evelyn. « The History, Development, and Future of Ethnic Studies ». *The Phi Delta Kappan*, vol. 75, n° 1, 1993, p. 50-54.

Illich, Ivan. *Deschooling Society*. Harper and Row, 1971.

Kumashiro, Kevin K. *Troubling Intersections of Race and Sexuality: Queer Students of Color and Anti-Oppressive Education*. Rowan and Littlefield, 2001.

Ladson-Billings, Gloria. « Just What Is Critical Race Theory and What's It Doing in a Nice Field like Education? » *International Journal of Qualitative Studies in Education*, vol. 11, n° 1, 1998, p. 7-24.

Little, Tarisa. « “A Continuation of Residential Schools”: Integration as a Strategy of Epistemicide, 1960–2005 ». *The American Indian Quarterly*, vol. 47, n° 3, 2023, p. 223-50.

Mignolo, Walter. *Local Histories/Global Designs: Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking*. Princeton University Press, 2012.

Perlstein, Daniel. « Teaching Freedom: SNCC and the Creation of the Mississippi Freedom Schools ». *History of Education Quarterly*, vol. 30, n° 3, 1990, p. 297-324.

Schmidt, R. *Language Policy and Identity Politics in the United States*. Philadelphia, PA: Temple University Press, 2000.

Solorzano, D. and Yosso, T. « Critical Race and LatCrit Theory and Method: Counterstorytelling ». *Qualitative Studies in Education*, vol. 14, n°4, 2001, p. 471-495.

Tintiango-Cubales, Allyson, et al. « Toward an Ethnic Studies Pedagogy: Implications for K-12 Schools from the Research ». *The Urban Review*, vol. 47, n° 1, mars 2015, p. 104-25.

Umemoto, Karen. « “On Strike!” San Francisco State College Strike, 1968–69: The Role of Asian American Students ». *Amerasia Journal*, vol. 15, n° 1, janvier 1989, p. 3-41.

Familles en résistance, résistance en famille

Marie Moreau et Eglantine Zatout (université Jean-Moulin-Lyon-III)

« *The family [was placed] in the center of the polity, as the institution where citizens are bred and nurtured. (...) [T]he nation's founders invested in the institution of the family the responsibility for maintaining social order in the democracy* ». (May 11)

La famille est une institution régulée socialement et légalement car elle est symboliquement en charge d'élever les futur.e.s citoyen.ne.s de la nation en leur transmettant les normes dominantes. Ainsi, historiquement, aux États-Unis, seules certaines configurations familiales sont socialement et légalement reconnues comme « méritant » ce rôle (May). Le modèle ainsi dessiné privilégie certaines familles (blanches, hétérosexuelles, mariées, de classe moyenne, ayant des enfants biologiques) au détriment d'autres (non-mariées, LGBTQ+, non-blanches, interraciales, binationales, adoptives) (Rubin).

Les valeurs traditionnelles défendues par ce modèle ont trait aux normes de genre, de sexualité et aux hiérarchies raciales (Pascoe; D'Emilio and Freedman). Les familles promues et récompensées par la société et par les tribunaux transmettent des valeurs hétéronormatives et des comportements genrés stricts et différenciés. Dans cette vision conservatrice et traditionnelle, les mères de famille ne sont pas supposées occuper un emploi rémunéré en dehors du foyer, éprouver de désir sexuel, et leur source d'épanouissement personnel doit résider dans le fait d'éduquer leurs enfants. Les pères, quant à eux, doivent principalement pourvoir aux besoins non affectifs de leur famille. Dans cette perspective, les familles LGBTQ+ représentent un « trouble dans le genre » (Butler) inacceptable et sont exclues de toute forme de reconnaissance jusqu'à la légalisation du mariage des couples de même sexe, en 2005 au Canada (*Loi sur le mariage civil*) et en 2015 aux États-Unis (*Obergefell v. Hodges*). De même, aux États-Unis, la peur de la non-transmission des hiérarchies raciales dominantes contribue à expliquer l'interdiction du mariage interracial de l'ère coloniale à 1967 (*Loving v. Virginia*) et les débats autour des adoptions transraciales (Pascoe; Kennedy).

Malgré l'obtention d'une première forme de reconnaissance légale par le droit au mariage, d'autres mécanismes légaux et sociaux peuvent exclure certaines de ces familles. Celles-ci entrent alors en résistance : soit en luttant pour obtenir l'intégration à la norme, soit en résistant aux normes et en proposant un modèle alternatif, avec ou sans désir de reconnaissance (familles choisies, monoparentales, non mariées, non-cohabitantes). Ainsi, deux camps irréconciliables semblent se dessiner. D'un côté les familles exclues de la définition nationale dominante veulent l'intégrer ou la changer. De l'autre, les conservateurs/trices résistent et luttent, en famille, pour maintenir les normes dominantes.

Cet atelier privilégiera deux axes d'analyse de la question, que ce soit aux États-Unis ou au Canada :

Premièrement, les familles en résistance : modèles familiaux alternatifs, familles LGBTQ+, famille et transidentité (des parents ou des enfants), pères au foyer, familles choisies, familles monoparentales, foyers intergénérationnels, familles noires pendant l'esclavage, famille inter- et multi-raciales, ainsi que le travail militant des associations de défense de ces familles.

Deuxièmement, la résistance au changement par et pour la famille traditionnelle : émergence de la figure de la « trad wife » sur les réseaux sociaux, luttes autour de l'avortement centrées sur l'enfant à naître, remise en cause du divorce par consentement mutuel, intensification de la militance parentale auprès des institutions scolaires (censure de livres, demandes de modification des programmes scolaires notamment le débat sur l'enseignement de la théorie de l'évolution et les cours d'éducation sexuelle, etc.).

Les propositions de communications (300 à 400 mots + brève biobibliographie) sont à envoyer à Marie Moreau (marie.moreau@univ-lyon3.fr) et Eglantine Zatout (eglantine.zatout@univ-lyon3.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Resisting Families and Resisting as a Family

Marie Moreau and Eglantine Zatout (université Jean-Moulin-Lyon-III)

“The family [was placed] in the center of the polity, as the institution where citizens are bred and nurtured. (...) [T]he nation’s founders invested in the institution of the family the responsibility for maintaining social order in the democracy.” (May 11)

The family is a socially and legally regulated institution because it is seen as being symbolically responsible for raising the nation’s future citizens by passing on dominant norms. Thus, historically, in the United States, only some family structures were socially and legally recognized as “deserving” of this role (May). This model thus favors some families (white, heterosexual, married, middle-class, with biological children) while excluding others (unmarried, LGBTQ+, non-white, interracial, bi-national, adoptive).

The traditional values this model advocates relate to gender and sexual norms, as well as racial hierarchies (Pascoe; D’Emilio and Freedman). Society and the courts promote and reward families which pass on heteronormative values as well as strict, differentiated gender roles and performance. In this conservative and traditional vision, mothers are not expected to have a paid job outside the home, to experience sexual desire, and their source of personal fulfilment must lie in raising their children. Fathers, on the other hand, are expected to provide for their family’s non-emotional needs. From this perspective, LGBTQ+ families embody an unacceptable form of “gender trouble” (Butler) and have thus been excluded from any form of recognition until same-sex marriage was legalized, in 2005 in Canada (*Civil Marriage Act*) and in 2015 in the USA (*Obergefell v. Hodges*). Similarly, since parents are supposed to teach, consciously or unconsciously, dominant racial hierarchies to their children, interracial relationships represent a threat to this transmission, which partly explains why they were prohibited from the colonial era to 1967 in the US (*Loving v. Virginia*) and the debates surrounding transracial adoptions (Pascoe; Kennedy).

Despite the legal recognition acquired through the right to marry, other legal and social mechanisms may still exclude some of these families. They then have to resist: either by fighting for integration into the norm, or by resisting the norm and devising an alternative model, which they may want to have recognized or not (chosen families, single-parent families, unmarried families, non-cohabiting families). Two opposing sides seem to be

emerging. On the one hand, people excluded from the dominant definition of the family want to integrate or change it. On the other, conservatives resist and fight, as a family, to maintain dominant norms.

This panel will focus on two areas of analysis, whether in the US or in Canada:

First, resisting families: alternative family models, LGBTQ+ families, families and trans identities (of parents or of children), stay-at-home fathers, chosen families, single-parent families, intergenerational households, black families during slavery, inter- and multi-racial families, and the activism of collectives and non-profit organizations defending these families.

Second, traditional families resisting change for themselves and others: the emergence of the “trad wife” figure on social media, the abortion debate being centred on the unborn child, questioning no-fault divorce, the intensification of parental advocacy with educational institutions (banning books, demanding changes to school curricula, for instance on creationism, sex education, etc.).

Paper proposals (300 to 400 words + brief biobibliography) should be sent to Marie Moreau (marie.moreau@univ-lyon3.fr) and Eglantine Zatout (eglantine.zatout@univ-lyon3.fr) before **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

Butler, Judith. *Gender Trouble*. Routledge, 2006.

D’Emilio, John, and Estelle B. Freedman. *Intimate Matters: A History of Sexuality in America*. 3rd edition, Harper & Row, 2012.

Kennedy, Randall. *Interracial Intimacies: Sex, Marriage, Identity, and Adoption*. Knopf Doubleday Publishing Group, 2012.

May, Elaine Tyler. “Family Values’: The Uses and Abuses of American Family History.” *Revue Française d’études Américaines*, vol. 97, no. 3, 2003, pp. 7–22.

Pascoe, Peggy. *What Comes Naturally: Miscegenation Law and the Making of Race in America*. Oxford University Press, 2009.

Rubin, Gayle S. “Thinking Sex: Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality’ (1984).” *Deviations: A Gayle Rubin Reader*, Duke University Press, 2011.

(Re)dessiner la souveraineté amérindienne par la résistance ancrée dans le territoire

Claire Anchordoqui (université Toulouse-II-Jean-Jaurès), Sandrine Baudry (université de Strasbourg) et Céline Planchou (université Sorbonne-Paris-Nord)

Si la dépossession territoriale et l'effacement de la présence autochtone sont au cœur du projet colonial, la résistance autochtone en Amérique du Nord est nécessairement définie par la réappropriation de l'espace et les contestations territoriales. Comme l'explique le géographe Natchee Blu Barnd, cette résistance « proclaim[s] 'we are still here' in a most grounded way³⁵ ». La résistance autochtone est donc intrinsèquement territorialisée, elle produit du sens en relation avec les lieux où se trouvent les acteurs de la résistance et remet en question la construction de l'espace colonial. En 2020, l'historien lakota Nick Estes a expliqué qu'elle « confront[s] infrastructures of settler colonialism in the form of police, prisons, dams, and oil pipelines that intend to destroy, replace, and erase ». Ce faisant, elle témoigne de longues « traditions of anti-colonial resistance » qui s'appuient sur et produisent des pratiques évolutives, qui construisent « both physical and ideological networks linking radical places and histories to political practice and an anti-colonial imagination of future otherwise. It is an infrastructure, a solid foundation but not immutable³⁶ ». En d'autres termes, la résistance autochtone fondée sur le territoire ne marque pas seulement une contestation ou une réaction au colonialisme, elle affirme également la poursuite d'autres façons d'être au monde.

De même, l'écrivaine nishnaabeg Leanne Betasamosake Simpson considère que la résistance autochtone ne consiste pas seulement à « transforming the colonial outside ». Il s'agit également de « re-investing our own ways of being » et de se tourner vers le « flourishing of the *Indigenous* inside », ce qu'elle appelle la résurgence³⁷. La résistance autochtone est donc double : d'une part, elle déstabilise et produit des contre-récits et, d'autre part, elle perpétue la souveraineté autochtone. Au-delà de cette dichotomie extérieur/intérieur, elle se déroule à l'intérieur et crée des « places of difference³⁸ » ou « a third space of sovereignty³⁹ ».

Cet atelier propose d'explorer la résistance autochtone territorialisée en tant qu'actes de souveraineté contestant les logiques du colonialisme de peuplement et proposant d'autres manières d'être au monde, ou comme le décrit Mishuana Goeman, spécialiste des études autochtones Seneca, des actes qui ont (re)dessiné les nations autochtones « in the simultaneously metaphoric and material capacities of map making, to generate

³⁵ Natchee Blu Barnd, *Native Space: Geographic Strategies to Unsettle Settler Colonialism*, Corvallis : Oregon State University Press, 2017, p.1.

³⁶ Nick Estes, "Freedom is a Place": Long Traditions of Anti-colonial Resistance in Turtle Island", *The Funambulist*, 20, 2018, URL: <https://thefunambulist.net/magazine/turtle-island/freedom-place-long-traditions-anti-colonial-resistance-turtle-island-nick-estes>

³⁷ Leanne Betasamosake Simpson, *Dancing on Our Turtle's Back: Stories of Nishnaabeg Re-creation, Resurgence and a New Emergence*, Winnipeg: Arp Books, 2011, p.17.

³⁸ K. Tsianina Lomawaima and Teresa McCarty, *To Remain an Indian: Lessons in Democracy from a Century of Native American Education*, New York: Teachers College Press, 2006.

³⁹ Kevin Bruyneel, *The Third Space of Sovereignty: The Postcolonial Politics of U.S.-Indigenous Relations*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 2007.

new possibilities⁴⁰ ». Le projet se veut interdisciplinaire et se concentre à la fois sur le contemporain et le passé.

La session propose d'aborder la matérialité de la résistance autochtone, c'est-à-dire les productions qui (re)dessinent les souverainetés autochtones. Les panélistes peuvent s'intéresser aux cartes en tant que contestation des « lines of erasure⁴¹ », mais ils peuvent également se pencher sur les productions artistiques ou quotidiennes qui visent à marquer le territoire (graffitis et art public, plaques d'immatriculation tribales, utilisation de langues autochtones dans les magasins, les noms de rue, etc...) ainsi que sur les stratégies juridiques déployées pour faire valoir des droits territoriaux liés aux traités.

L'atelier propose également d'examiner les infrastructures de la résistance autochtone avec des exemples de tiers espaces ou d'espaces de différence (écoles de survie ou éducation hors des murs de l'école, terrains de pow-wow...), la résistance basée sur les arts, la résistance des camps de protestation, les architectures de résistance (comme l'utilisation du cercle/circularité pour entraver les lignes et les carrés coloniaux).

Les panélistes peuvent également aborder la question de l'incarnation de la résistance autochtone : comment la résistance s'incarne sur le territoire à travers la danse, l'activisme immobile, les cérémonies ou, pour reprendre les termes de Janet Fiskio, « how both kinds of bodily presence—movement and stillness—perform the resistance and continuance of Indigenous sovereignty⁴² », mais aussi sur/par les corps (avec le symbole de l'empreinte de la main rouge, les tatouages ou les cicatrices).

Veillez envoyer vos résumés (environ 250 mots) et vos courtes bibliographies à Claire Anchordoqui (claire.anchordoqui@univ-tlse2.fr), Sandrine Baudry (sbaudry@unistra.fr) et Céline Planchou (celine.planchou@univ-paris13.fr) avant le **19 janvier 2025**.

(Re)mapping Native Sovereignty through Territory-Based Resistance

Claire Anchordoqui (université Toulouse-II-Jean-Jaurès), Sandrine Baudry (université de Strasbourg), and Céline Planchou (université Sorbonne-Paris-Nord)

If territorial dispossession and the erasure of indigenous presence is at the core of the settler colonial project, then indigenous resistance in North America is necessarily defined by spatial reappropriation and contestations over land. As geographer Natchee Blu Barnd explains, it “proclaim[s] ‘we are still here’ in a most grounded way.” Indigenous resistance is thus inherently place-based, it produces meaning in relation to the land where the actors of resistance are situated and unsettles settler colonial space-making. In 2020, Lakota historian Nick Estes further explained that it “confront[s] infrastructures of settler colonialism in the form of police, prisons, dams, and oil pipelines that intend to

⁴⁰ Mishuana Goeman, *Mark my Words : Native Women Mapping our Nations*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 2013, p.3.

⁴¹ Agnès Trouillet, “Lines of Erasure: How the Survey of William Penn’s Settlement Design Redefined Lenape Sovereignty in the Delaware Valley”, *Revue Française d’Études Américaines*, n°178, 2024, 15-40.

⁴² Janet Fiskio, “Dancing at the End of the World: Climate Justice and Indigenous Activism”, in: dir. Salma Monani and Joni Adamson, *Ecocriticism and Indigenous Studies*, New York: Routledge, 2017, 101.

destroy, replace, and erase.” By doing so, it testifies to long “traditions of anti-colonial resistance” which themselves rely on and produce evolving practices that “build both physical and ideological networks linking radical places and histories to political practice and an anti-colonial imagination of future otherwise. It is an infrastructure, a solid foundation but not immutable.”⁴³ In other words, indigenous place-based resistance not only marks contestation over or a reaction against settler colonialism, it also asserts the continuation of alternative ways of being in the world.

In the same way, Nishnaabeg writer Leanne Betasamosake Simpson considers that indigenous resistance is not just about “transforming the colonial outside.” It also means “re-investing our own ways of being” and turning towards the “flourishment of the *Indigenous* inside,” which she calls resurgence.⁴⁴ Indigenous resistance is thus twofold, on the one hand it unsettles and produces counter- narratives, on the other hand, it performs the perpetuation of indigenous sovereignty. Beyond this outside/inside dichotomy, it takes place within and creates “places of difference”⁴⁵ or “a third space of sovereignty.”⁴⁶

This panel proposes to explore indigenous place-based resistance as acts of sovereignty that have contested the logics of settler colonialism and sustained alternative ways of being in the world, or as Seneca Indigenous studies specialist Mishuana Goeman describes, acts that have (re)mapped Native nations “in the simultaneously metaphoric and material capacities of map making, to generate new possibilities”.⁴⁷ It intends to be inter-disciplinary and to focus both on the contemporary and the past.

It first proposes to address the materiality of indigenous resistance, that is the productions that (re)map Native sovereignties. Panelists may focus on maps as contesting “lines of erasure”⁴⁸ but they may also look at artistic or mundane productions that aim at marking or branding the territory (graffiti and public art, tribal license plates, the use of indigenous languages in shops, for street names, etc..) or legal endeavors to reclaim territories and treaty rights.

The panel also proposes to look at the infrastructures of indigenous resistance with examples of third spaces or places of difference (education outside the walls of the school, powwow grounds...), arts- based resistance, protest camp resistance, architectures of resistance (like the use of the circle/circularity to impede colonial lines and squares of appropriation).

⁴³ Nick Estes, “Freedom is a Place’: Long Traditions of Anti-colonial Resistance in Turtle Island”, *The Funambulist*, 20, 2018, URL: <https://thefunambulist.net/magazine/turtle-island/freedom-place-long-traditions-anti-colonial-resistance- turtle-island-nick-estes>.

⁴⁴ Leanne Betasamosake Simpson, *Dancing on Our Turtle’s Back: Stories of Nishnaabeg Re-creation, Resurgence and a New Emergence*, Winnipeg: Arp Books, 2011, p.17.

⁴⁵ K. Tsianina Lomawaima and Teresa McCarty, *To Remain an Indian: Lessons in Democracy from a Century of Native American Education*, New York: Teachers College Press, 2006.

⁴⁶ Kevin Bruyneel, *The Third Space of Sovereignty: The Postcolonial Politics of U.S.-Indigenous Relations*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 2007.

⁴⁷ Mishuana Goeman, *Mark my Words : Native Women Mapping our Nations*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 2013, p.3.

⁴⁸ Agnès Trouillet, “Lines of Erasure: How the Survey of William Penn’s Settlement Design Redefined Lenape Sovereignty in the Delaware Valley”, *Revue Française d’Études Américaines*, n°178, 2024, 15-40.

Panelists may also address the embodiment of indigenous resistance: how resistance is embodied on the land through dance, still activism, ceremonies or to use Janet Fiskio's words "how both kinds of bodily presence—movement and stillness—perform the resistance and continuance of Indigenous sovereignty,"⁴⁹ but also on/through bodies (with the red handprint movement, with tattoos or scars).

Please send your abstracts (around 250 words) and short bibliographies to Claire Anchordoqui (claire.anchordoqui@univ-tlse2.fr), Sandrine Baudry (sbaudry@unistra.fr) and Céline Planchou (celine.planchou@univ-paris13.fr) before **January 19, 2025**.

^{1 49} Janet Fiskio, "Dancing at the End of the World: Climate Justice and Indigenous Activism", in: dir. Salma Monani and Joni Adamson, *Ecocriticism and Indigenous Studies*, New York: Routledge, 2017, 101.

Défier les attentes coloniales : stratégies de résistances autochtones où l'on ne les attend pas

Tiphaine Calcoen, Farah Benramdane et Lionel Larré (université Bordeaux-Montaigne)

Philip Deloria, dans *Indians in Unexpected Places* (2004), avance que les préjugés relatifs aux comportements amérindiens nous empêchent de percevoir les complexités de l'autochtonie et de considérer les Autochtones comme des modernes. Les instruments coloniaux de représentations ont été si puissants qu'ils ont créé des attentes qui rendent incrédules face à l'évidence. A tel point que « les attentes culturelles généralisées sont à la fois des produits et des instruments de la domination » (Deloria 4). De telles attentes peuvent facilement nous amener à considérer toute forme de résistance autre que la violence armée contre l'emprise coloniale comme des anomalies inattendues. Après tout, quand les peuples autochtones ont commencé à écrire leurs revendications en anglais, la langue des colons, cela a pu apparaître inattendu au colon lambda qui avait tendance à croire que les Autochtones étaient des sauvages sans aucune éducation.

Aujourd'hui, les attentes n'ont pas changé autant que l'on pourrait l'espérer. « Même après des décennies de déconstruction des clichés, une peau de cuir perlée et une paire de tresses évoquent toujours un certain nombre d'attentes culturelles amérindiennes » (Deloria 3). Après des décennies de travaux universitaires sur les littératures autochtones dans les langues coloniales, les publics non- informés – et même universitaires – sont parfois surpris d'entendre d'un écrivain à succès qu'il est cheyenne ou qu'elle est anishinaabeg. Pire encore, aujourd'hui toujours, ce que l'on attend des Autochtones déterminent des actions et politiques coloniales.

L'objectif de cet atelier est d'explorer les stratégies inattendues de la résistance autochtone.. Entre autres, nous invitons les chercheurs, jeunes ou confirmés, à chercher des traces de résistance dans ce qui paraît être une participation volontaire aux processus d'assimilation ou d'acculturation. Lorsque les études autochtones ont émergé comme champ disciplinaire scientifique, dans le sillage des mouvements pour les droits civiques des années 1960 et 1970, les intellectuels autochtones de l'ère progressiste furent immédiatement rangés du côté des assimilationnistes. Mais l'étaient-ils vraiment ? N'y avait-il pas de la résistance dans d'autres espaces que les moments de l'histoire dont on nous dit qu'ils sont l'apogée de la résistance autochtone, comme la résistance armée pendant les guerres indiennes du XIX^e siècle ou les actions du Red Power dans les années 1970 ? En dehors de ces contextes de résistance évidente, les Autochtones étaient-ils de simple victimes passives, dépourvues d'agentivité ? Alors que les Autochtones faisaient de plus en plus partie intégrante du tissu social et de l'imaginaire états-uniens, les militants autochtones exerçaient une résistance dans le système judiciaire, dans les religions coloniales (« le syncrétisme est peut-être une forme de résistance car les pratiques hégémoniques ne sont jamais complètement absorbées en une acculturation passive », Stewart et Shaw, 18), dans les pensionnats dont l'objectif était de « tuer l'Indien en lui pour sauver l'homme » (Pratt), dans les industries du divertissement, dans les entreprises économiques., et dans bien d'autres endroits inattendus. Les casinos autochtones sont aussi de ces lieux inattendus : bien qu'ils aient créé d'autres attentes chez les détracteurs anti-Autochtones, ils sont également des lieux de résistance lorsque les profits qu'ils génèrent sont investis dans des programmes sanitaires, éducatifs ou

culturels. L'internet, et particulièrement les réseaux sociaux, constituent d'autres espaces inattendus où émergent de nouvelles formes de résistance. Peut-on trouver des traces de résistance autochtone dans les appropriations culturelles opérées par des mouvements non-autochtones ? Les mouvements environnementalistes viennent à l'esprit, ou l'industrie agro-alimentaire (« les nourritures autochtones au XXI^e siècle deviennent plus visibles et plus à la mode », Wise, 20), etc. Nous espérons ainsi qu'un pas de côté par rapport aux récits attendus de la résistance autochtone aux États-Unis, pour un décentrement sur des endroits inattendus, nous permettra de mieux comprendre comment s'est joué et continue de se jouer une résistance autochtone à multiples facettes.

Les propositions de communication en français ou en anglais (300 mots maximum), accompagnées d'une notice biographique, doivent être envoyées à Tiphaine Calcoen (tiphaine.calcoen@u-bordeaux-montaigne.fr), Farah Benramdane (farah.benramdane@u-bordeaux-montaigne.fr) et Lionel Larré (lionel.larre@u-bordeaux-montaigne.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Unexpected Strategies of Indigenous Resistance in Cultural Narratives

Tiphaine Calcoen, Farah Benramdane, and Lionel Larré (université Bordeaux-Montaigne)

Philip Deloria, in *Indians in Unexpected Places* (2004), argues that preconceived notions of expected Indian behavior prevent us from seeing the full scope of indigeneity, and from seeing Native people as part of modernity. The colonial tools of representation have been so powerful as to create expectations that make one incredulous at what should be obvious. So much so that Deloria asserts that “broad cultural expectations are both the products and the tools of domination” (4). Such expectations can easily lead us to consider all forms of resistance other than armed violence against settler-colonial encroachment as unexpected anomalies. After all, when Indigenous people started to write their claims in English, the language of the settler-colonials, it may have been unexpected to the common settler-colonial who had a tendency to believe Indigenous people to be uneducated savages.

Today, expectations have not changed as much as one could hope. “Even in the wake of decades of stereotype busting, a beaded buckskin dress and a pair of braids continue to evoke a broad set of cultural expectations about Indian people” (Deloria 3). After decades of scholarly work on Native American literature written in the settler-colonials' languages, uninformed – as well as university – audiences are sometimes surprised to hear of a writer that he is Cheyenne or Anishinaabeg. What is worse, still today expectations about Indigenous people justify settler-colonial policies and actions.

The objective of this panel is to explore unexpected strategies of Indigenous resistance. Among other possibilities, we invite scholars to look for traces of resistance in what appears to be willful participation in assimilation or acculturation processes. When Native American Studies emerged as a scholarly field, in the wake of the 1960s and 1970s civil rights movements, Native American intellectuals from the Progressive Era were

expected to be assimilationists. But were they? Was there not resistance in other moments in history than those we are told to expect as the heyday of Indigenous resistance, whether armed rebellion during the Indian Wars of the 19th century or the actions of the Red Power movement in the 1970s? Were Native people just passive victims, devoid of agency, the rest of the time? Even as Indigenous people became more and more integrated into the US social fabric and US imagination, Indigenous activists exerted resistance in the US judicial system, in settler-colonial religions (“syncretism may be [...] a form of resistance because hegemonic practices are never simply absorbed wholesale through passive ‘acculturation,’” Stewart and Shaw, 18), in boarding schools whose objective was yet to “kill the Indian to save the man” (Pratt), in the entertainment industry, in economic ventures, and many other unexpected places. The Native-run casinos are among these unexpected places, and although they created other expectations among the anti-Native detractors, it can be argued that they are also places of resistance, when their benefits are used to finance education, health, or cultural programs. Internet, and especially the social networks, are another of those unexpected places where new forms of activism emerge. Are there traces of Indigenous resistance in wanton cultural appropriations by non-Indigenous movements? Environmentalist movements come to mind, or the food industry (“Native American foods in the twenty-first century are becoming more visible and fashionable across a broad swath of American food culture,” Wise, 20), etc. We therefore hope that stepping away from expected narratives of indigenous resistance in the United States and turning to unexpected strategies might allow us to better understand how multifaceted Native resistance to colonialism might have been and continues to be.

300-word proposals in English or French and a short biographical statement should be sent to Tiphaine Calcoen (tiphaine.calcoen@u-bordeaux-montaigne.fr), Farah Benramdane (farah.benramdane@u-bordeaux-montaigne.fr), and Lionel Larré (lionel.larre@u-bordeaux-montaigne.fr) before **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

- Deloria, Phil J. *Indians in Unexpected Places*. Lawrence: University Press of Kansas, 2004.
- Stewart, Charles & Rosalind Shaw, eds. *Syncretism/Anti-syncretism: The Politics of Religious Synthesis*. London & New York: Routledge, 1994.
- Wise, Michael D., *Native foods, Agriculture, indigeneity and settler colonialism in American history*. Fayetteville: University of Arkansas Press, 2023.

Les nouveaux conservateurs : la résistance aux changements

Maxime Dafaure (université Gustave-Eiffel), Pierre Mourier (université Lumière-Lyon-II) et Gabriel Solans (université Paris-Cité)

Depuis 2016, Donald Trump a rebattu les cartes de la politique et du conservatisme étasuniens. Aux outrances médiatiques et propositions radicales de la campagne de 2016 a succédé un premier mandat Trump marqué par son rapport conflictuel aux élites du Parti républicain et sa porosité aux thèses d'extrême-droite. Nous assistons, depuis plusieurs décennies, à une érosion des normes politiques, que ce soit dans les médias ou encore vis-à-vis des institutions. Ce phénomène s'est intensifié lors de la campagne présidentielle de 2020 pour culminer, le 6 janvier 2021, en un déferlement de violence lors de l'attaque du Capitole.

Cet atelier se situe dans la continuité de la journée d'études : *The New Face(s) Of Conservatism*, organisée le 15 octobre 2024 à Lyon. Il témoigne de la volonté de faire exister le conservatisme en tant qu'objet d'analyse, dans la continuité des ouvrages *Les conservateurs américains se mobilisent : l'autre culture contestataire* (dir. Huret, 2008), *Réactions en chaîne : les Républicains de Dwight D. Eisenhower à George W. Bush (1952-2008)* (dir. Mason, Meyer et Vergniolle de Chantal, 2015) et des différents travaux publiés dans des revues comme *Transatlantica*, *Politique Américaine* ou encore *Angles*. Il propose de prolonger ce travail existant et de proposer des pistes d'analyse de la campagne présidentielle de 2024 pour envisager les nouvelles perspectives stratégiques du mouvement conservateur.

L'écosystème du mouvement conservateur a, en effet, connu de nombreux changements notamment dû au phénomène de polarisation. La polarisation extrême de la vie politique américaine, à savoir l'homogénéisation idéologique des deux partis et leur divergence doctrinale grandissante, a fait l'objet de vifs débats au début du XXI^e siècle, notamment entre Morris Fiorina (2005) et Alan Abramowitz (2011). Elle est plus que jamais sur le devant de la scène depuis l'arrivée de Donald Trump au pouvoir en 2017. Son comportement partisan, ses propos clivants et agressifs face à l'adversaire constituent une accélération majeure de la polarisation du paysage politique américain. Cette polarisation a maintenant une histoire bien définie : elle remonte aux tensions des années 60 et s'est confirmée dans les années 90, avec la « révolution républicaine » de 1994, quand le Parti républicain devint majoritaire au Congrès après 40 ans de majorité démocrate quasi ininterrompue. Les effets délétères de cette polarisation sur les institutions ont été largement commentés. *The Broken Branch* (2006) et *It's Even Worse Than It Looks* (2012), ouvrages de Thomas E. Mann et Norman Ornstein, deux vétérans de l'analyse politique, en dressent un bilan implacable : fin de tout consensus bipartisan, blocage systématique au Congrès, montée des extrêmes dans les primaires, ton du débat public de plus en plus agressif et personnalisé notamment.

Cet atelier s'intéresse également à la création et à l'apparition de nouveaux médias. Aux émissions nationales de Rush Limbaugh ont succédé la création de la chaîne Fox News puis les émissions, podcasts en ligne et émissions autoproduites. Cette nouvelle structuration de l'écosystème médiatique a une influence certaine sur la ligne même du mouvement conservateur. Là où l'instrumentalisation de la chaîne C-SPAN par Newt

Gingrich ainsi que les talkshows radiophoniques ou télévisés ont marqué la « révolution républicaine » de 1994, la campagne menée en 2016 par Donald Trump est symptomatique de tendances majeures qui continuent, huit ans plus tard, à exercer une profonde influence sur la communication du Parti républicain. On peut ainsi citer une utilisation massive des plateformes numériques et de leurs affordances, capacités d'action qu'elles permettent et les réactions qu'elles incitent (illustrée notamment par l'omniprésence du candidat sur Twitter, mais également par l'émergence de la nébuleuse *alt-right*). L'exploitation des logiques d'indignation tapageuse et sensationnalistes caractéristiques de l'*outrage industry* (Berry & Sobieraj 2014) a permis au candidat républicain de bénéficier de l'équivalent de cinq milliards de dollars de couverture médiatique au cours de la campagne (Francia 2018), malgré la mise en scène de son hostilité envers les organes de presse traditionnels.

La double fragilisation dont souffre le Parti républicain est structurelle et idéologique. Le parti est fragilisé de manière structurelle car les rapports de forces internes ont évolué. La coalition républicaine n'est également plus la même. Les Américains blancs et pauvres sont maintenant la cible électorale principale des Républicains. Le GOP va à rebours du recul religieux aux États-Unis. Ainsi, il entre dans une croisade symbolique à travers des enjeux structurants tels que l'avortement. L'équilibre du parti est désormais défavorable aux modérés et cela influe à la fois sur les nominations mais également sur la plateforme électorale. La fragilisation du GOP est également idéologique. L'insurrection du 6 janvier 2021 en est la preuve. La ligne politique majoritaire au sein du parti est désormais illibérale.

Les primaires du Parti républicain ont révélé à la fois l'ampleur du changement et l'appropriation par les candidats de ce nouveau discours illibéral. Les équilibres entre les différentes tendances de Républicains ont évolué. Les néoconservateurs sont présents mais ne sont plus majoritaires tandis que l'on voit apparaître des candidatures s'inspirant du « trumpisme », tel Vivek Ramaswamy ou encore une figure du Freedom Caucus, Ron DeSantis. Celui-ci s'est positionné en défenseur du puritanisme américain face au « danger woke », incarnant la partie sociétale du contenu illibéral du parti. Celui-ci prétend également combattre le « Deep State », reprenant de manière moins subtile la stratégie d'appel de Trump vis-à-vis des partisans de QAnon. La course à la radicalité des élections primaires républicaines a engendré plusieurs changements profonds de doctrines et l'émergence de successeurs potentiels à la ligne politique trumpiste. Ces nouvelles formes de militantisme politique, à la croisée des dynamiques de polarisation mais également d'illibéralisme, posent question. Sont-elles un symptôme ou une cause ? Quel que soit le résultat des élections de 2024, il apparaît que le Parti républicain est en mue idéologique, stratégique et tactique. Cet atelier propose de mettre à jour les éléments saillants de cette mue républicaine.

Les propositions de communication pourront couvrir les champs suivants :

1. Écosystème politique : Nouveaux parcours militants, influence des think-tanks, question du genre, la professionnalisation des militants, formation des cadres, changement idéationnel, influence des milieux d'affaires.
2. Nouveaux médias, formes de communication : apparition de nouveaux relais d'information, porosité entre cadres politiques et influenceurs, us de communication changeants.

3. Renouveau institutionnel : rôle du Speaker, interactions entre les caucus, rôle du RNC en tant qu'institution centrale dans le parti, renouvellement des principales figures au Congrès.
4. Renouveau discursif : violence du discours, porosité entre discours du parti et thèses d'extrême-droite, *outrage industry*.
5. Renouveau idéationnel : changement de position vis-à-vis des grands enjeux économiques, position sur l'immigration, rupture avec le néoconservatisme, influence du paléoconservatisme

Les propositions de communication (500 mots, en français ou en anglais) sont à envoyer conjointement à Maxime Dafaure (maxime.dafaure@univ-eiffel.fr), Pierre Mourier (pierre.mourier@univ-lyon2.fr) et Gabriel Solans (gabriel.solans@protonmail.com) avant le **19 janvier 2025**.

Resistance to Change: The New Conservatives

Maxime Dafaure (université Gustave-Eiffel), Pierre Mourier (université Lumière-Lyon-II), and Gabriel Solans (université Paris-Cité)

Since 2016, Donald Trump has reshuffled the cards of American politics and conservatism. Media outrages and radical proposals made during 2016 campaign were followed by a first Trump term with a conflictual relationship with the elites of the Republican Party. For several decades now, we have been witnessing an erosion of political and institutional norms. This phenomenon intensified during the 2020 presidential campaign and reached its apex, on January 6, 2021, in a demonstration of violence during the attack on the Capitol.

This proposal builds on the workshop: The New Face(s) Of Conservatism, organized on October 15, 2024 in Lyon. It reflects the desire to make conservatism exist as an object of analysis, following on from the books *Les conservateurs américains se mobilisent : l'autre culture contestataire* (dir. Huret, 2008), *Réactions en chaîne : les Républicains de Dwight D. Eisenhower à George W. Bush (1952-2008)* (dir. Mason, Meyer et Vergniolle de Chantal, 2015) and various works published in journals such as *Transatlantica*, *Politique Américaine* and *Angles*. Therefore, we wish to extend this existing work and to offer analytical perspectives to consider the new strategies developed by the conservative movement.

The ecosystem of the conservative movement has, in fact, undergone many changes, not least due to the phenomenon of polarization. The extreme polarization of American political life - the ideological homogenization of the two parties and their growing doctrinal divergence - was the subject of lively debate at the beginning of the 21st century, notably between Morris Fiorina (2005) and Alan Abramowitz (2011). Trump's partisan behavior, his divisive and aggressive rhetoric towards opponents constitute a major acceleration in the polarization of the American political landscape. This polarization now has a well-defined history: it dates back to the tensions of the 1960s and was confirmed in the 1990s, with the "Republican revolution" of 1994, when the Republican Party

became the majority in Congress after 40 years of virtually uninterrupted Democratic majority. The deleterious effects of this polarization on institutions have been widely commented on *The Broken Branch* (2006) and *It's Even Worse Than It Looks* (2012), two books by Thomas E. Mann and Norman Ornstein, two veterans of political analysis, give an implacable assessment: the end of all bipartisan consensus, systematic gridlock in Congress, the rise of extremes in the primaries, and the increasingly aggressive tone in today's American political field.

This workshop also focuses on both the creation and emergence of new media. Nationwide broadcasts of Rush Limbaugh were followed by the creation of the Fox News channel, and then by online podcasts and self-produced programs. This new structure of the media ecosystem has a definite influence on the conservative ideology. Where Newt Gingrich's instrumentalization of the C-SPAN channel and radio and TV talk shows brought forward the "Republican revolution" of 1994, Donald Trump's 2016 campaign is symptomatic of major trends that continue, eight years on, to exert a profound influence on Republican Party communications. These include the massive use of digital platforms and their affordances, the capacities for action they enable and the reactions they incite (illustrated in particular by the candidate's omnipresence on Twitter, but also by the emergence of the alt-right nebula). Exploiting the logics of boisterous and sensationalist outrage characteristic of *outrage industry* (Berry & Sobieraj 2014) enabled the Republican candidate to benefit from the equivalent of five billion dollars in media coverage during the campaign (Francia 2018), despite the staging of his hostility towards traditional press outlets.

The Republican Party is both structurally and ideologically weakened. The party is structurally weakened because the internal balance of power has shifted. The Republican coalition is also no longer the same. Poor white Americans are now the Republicans' main electoral target. The GOP is going against the grain of religious retreat in the United States. It has embarked on a symbolic crusade on key issues such as abortion. The party's balance is now unfavorable to moderates, and this affects both nominations and the electoral platform. The weakening of the GOP is also ideological as the insurrection of January 6, 2021 proves it. The political majority within the party is now illiberal.

The Republican Party primaries revealed both the extent of the change and the candidates' appropriation of this new illiberal discourse. The balance between the various Republican tendencies has shifted. Neoconservatives are no longer the party's majority, while candidates inspired by Trumpism, such as Vivek Ramaswamy and Freedom Caucus figure Ron DeSantis, have emerged. The latter has positioned himself as a defender of American puritanism in the face of the "woke danger", embodying the societal side of the party's illiberal content. He also claims to be fighting the "Deep State", in a less subtle take on Trump's strategy of appealing to QAnon supporters. The race for radicalism in the Republican primary elections has spawned several profound doctrinal shifts and the emergence of potential successors to the Trumpist ideology. These new forms of political activism, at the crossroads of polarization dynamics of polarization and illiberalism, raise questions. Are they a symptom or a cause? It appears that the Republican Party is undergoing an ideological, strategic and tactical transformation. This workshop will focus on the changing elements of this Republican transformation.

Paper proposals may cover the following fields:

1. Political ecosystem: New activist paths, influence of think-tanks, gender issues, professionalization of activists, executive training, ideational change, influence of business circles.
2. New media, forms of communication: emergence of new information relays, porosity between political executives and influencers, changing communication habits.
3. Institutional renewal: role of the Speaker, caucuses interactions, role of the RNC as the party's keystone, renewal of key figures in Congress.
4. Discursive renewal: violence of discourse, porosity between party discourse and far-right theses, industry outrage.
5. Ideational renewal: change of position on major economic issues, position on immigration, break with neoconservatism, influence of paleoconservatism.

Proposals for papers (500 words, in French or English) should be sent to Maxime Dafaure (maxime.dafaure@univ-eiffel.fr), Pierre Mourier (pierre.mourier@univ-lyon2.fr) and Gabriel Solans (gabriel.solans@protonmail.com) before **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

Abramowitz, Alan. *The Disappearing Center: Engaged Citizens, Polarization, and American Democracy*. New Haven: Yale University Press, 2011.

Abramowitz, Alan I. *The Great Alignment: Race, Party Transformation, and the Rise of Donald Trump*. New Haven (Conn.): Yale University Press, 2018.

Benkler, Yochai, Robert Faris et Hal Roberts. *Network Propaganda: Manipulation, Disinformation, and Radicalization in American Politics*. Oxford University Press, 2018.

Berry, Jeffrey M. et Sarah Sobieraj. *The Outrage Industry: Political Opinion Media and the New Incivility*. Oxford University Press, 2014.

Black, Earl et Merle Black. *The Rise of Southern Republicans*. Cambridge, MA: Harvard University Press, 2002

Bloodworth, Jeffrey. "Trumpism's Paleoconservative Roots and Dealignment." *Journal of Right-Wing Studies* 1, no. 1 (July 4, 2023). <https://doi.org/10.5070/RW3.1502>.

Blum, Rachel Marie. *How the Tea Party Captured the GOP: Insurgent Factions in American Politics*. University of Chicago Press, 2020. <https://doi.org/10.7208/chicago/9780226687667.001.0001>.

Dafaure, Maxime, The "Great Meme War": the Alt-Right and its Multifarious Enemies, Angles, 2020

Francia, Peter L. « Free Media and Twitter in the 2016 Presidential Election: The Unconventional Campaign of Donald Trump ». *Social Science Computer Review* 36.4 (2018).

Fiorina Morris. *Culture War? The Myth of a Polarized America*. Pearson, 2005.

Hemmer, Nicole. *Messengers of the Right: Conservative Media and the Transformation of American Politics*. University of Pennsylvania Press, 2016

James, Toby S. *The Trump Administration: The President's Legacy Within and Beyond America*. 1st ed. London: Routledge, 2022.

Main, Thomas J. *The Rise of Illiberalism*. Brookings Institution Press, 2021

Mann, Thomas et Norman Ornstein. *The Broken Branch: How Congress Is Failing America and How to Get It Back on Track*. Oxford: Oxford University Press, 2006.

Mann, Thomas et Norman Ornstein. *It's Even Worse Than It Looks: How the American Constitutional System Collided with the New Politics of Extremism*. New York: Basic Books, 2012.

McCarthy, Nolan, Keith T. Poole et Howard Rosenthal. *Polarized America: The Dance of Ideology and Unequal Riches*. Cambridge: MIT Press, 2006.

Mort, Sébastien, *Ondes de choc: Histoire médiatique et politique de la radio conservatrice aux Etats-Unis*, Université de Bruxelles, 2024

Nadler, Anthony et A. J. Bauer (eds.). *News on the Right: Studying Conservative News Cultures*. Oxford University Press, 2019.

Rage against the machine : du lanceur d'alerte à l'arnaqueur, variations sur la résistance au capitalisme

Manon Lefebvre (université polytechnique Hauts-de-France) et Marion Olharan Lagan (université Bretagne-Sud)

« We are the 99% » clamaient à l'automne 2011 les manifestants du mouvement *Occupy Wall Street*, désabusés par la croissance exponentielle des inégalités de richesse au cours des décennies précédentes. Pour eux, fini le rêve américain : la récession ayant frappé les États-Unis et le monde entre 2007 et 2009 a achevé de lever le voile sur un système qui ne profite qu'aux riches. Si le nombre est normalement une force dans les mouvements de résistance, le collectif s'est cependant heurté à une machine capitaliste trop bien huilée, protégée par son bras policier, précipitant sa fin prématurée. Bien qu'il ait essaimé auprès d'autres mouvements contestataires, tous les indicateurs restent formels : plus d'une décennie plus tard, les écarts de richesse se sont encore accentués, à la faveur notamment d'une pandémie mondiale qui a davantage appauvri les plus fragiles tout en démultipliant les profits des milliardaires (*World Inequality Database*).

Dans un contexte d'inflation générale déconnectée des revenus, de hausse des prix de l'immobilier et de dettes étudiantes devenues impossibles à rembourser, il apparaît alors que la résistance semble moins le fait de mouvements organisés collectivement que d'individus dont les initiatives de lutte s'inscrivent sur un continuum. Surtout, on s'aperçoit que bien qu'il existe de véritables démarches de lutte, comme celles entreprises par les lanceurs d'alerte dénonçant les manipulations de géants comme Meta (Frances Haugen) ou Google (Timnit Gebru et Margaret Mitchell), nombre de ceux qui se positionnent en défenseurs des plus démunis bénéficient en réalité très largement d'un système capitaliste dont ils ne voudraient pour rien au monde voir la fin.

Nous pensons ici à des figures politiques telles que Donald Trump, se présentant en 2016 en candidat anti-système, et dont les réductions d'impôts au cours de son mandat présidentiel ont démesurément bénéficié aux grandes entreprises et aux plus riches, mais également à des célébrités issues de la culture populaire, telle Beyoncé réitérant à satiété lors de sa tournée *Renaissance* en 2023 « You won't break my soul », à propos de l'aliénation ressentie par nombre d'employés de bureau, quand au même moment, elle devient propriétaire du manoir le plus cher jamais vendu en Californie (200 millions de dollars, soit près de 3800 ans de salaire pour un employé administratif moyen dans cet état).

On pourra interroger ce décalage entre discours de combat et actions d'entrepreneures qui, sous prétexte de briser le plafond de verre, font le jeu du capitalisme, à l'instar de Sheryl Sandberg. Ex-directrice des opérations de Meta, elle propose dans son « sorte de manifeste féministe » *Lean in* (2013) des stratégies de résistance à la domination masculine en entreprise. La réussite suggérée déconnecte la question féministe du capitalisme. Les jeunes entrepreneures qui émergent dans les années 2010 et 2020 – principalement blanches et issues des classes moyennes et moyennes supérieures – sont ainsi portées aux nues en tant que nouvelles égéries féministes avant que la réalité économique du capitalisme – discriminations raciale et sexiste – ne surgisse. Nous pensons à Emily Weiss, fondatrice de l'entreprise de cosmétiques *Glossier*, Audrey Gelman fondatrice du club privé *The Wing* ou encore Elizabeth Holmes, fondatrice de

l'entreprise de biotech *Theranos*, qui ont toutes quitté leur poste et dont la dernière se trouve même en prison pour fraude. Dans la lignée d'une Sheryl Sandberg, elles prétendent porter un féminisme de combat contre un patriarcat qui empêche les femmes d'accéder au pouvoir. Ce faisant, leur résistance se présente plutôt comme une collaboration avec le capitalisme, énième illustration du mouvement postféministe qui a rendu le féminisme soluble dans le capitalisme.

Le cas de Holmes évoque d'ailleurs une dernière forme de résistance au capitalisme, celle incarnée par les arnaqueurs tels Frank Abagnale Jr. ou Anna Delvey qui, voyant que jouer selon les règles du système ne leur offrirait aucun espoir de mobilité sociale, ont opté pour la transgression des lois, mettant par là même en lumière l'arnaque du jeu capitaliste. La célébration de ces figures par la culture populaire – l'un dans le film *Catch me if you can* (2002), l'autre dans la minisérie *Inventing Anna* (2022) – indique un rapport ambigu du grand public à ces personnalités : perçues à la fois comme ingénieuses dans leur capacité à tromper le système et repoussantes par leur manque de sens moral, celui-ci ne sait plus s'il doit les ériger en héros ou en anti-héros. En fin de compte, ces escrocs ne feraient-ils pas le jeu du capitalisme bien plus qu'ils ne le déjouent ? Ne seraient-ils pas le pur produit du système qu'ils prétendent tromper ?

Nous attendrons donc des contributions questionnant le continuum de la résistance au capitalisme de l'intérieur jusqu'aux marges ainsi que la mesure dans laquelle cette résistance combat ou sert la société capitaliste qu'elle dit défier. Nous accueillerons volontiers les communications portant sur des productions audiovisuelles se concentrant sur des individus qui se perçoivent comme résistants à un ordre économique et politique : de Donald Trump dans *The apprentice* (Abbasi, 2024) à J.D. Vance dans *Hillbilly elegy* (Howard, 2020) en passant par Nan Goldin et son combat contre l'empire pharmaceutique de la famille Sackler dans *All the Beauty and the Bloodshed* (Poitras, 2022).

Les propositions (500 mots maximum) accompagnées d'une courte notice biographique sont à envoyer conjointement, avant le **19 janvier 2025**, à manon.lefebvre7@uphf.fr et marion.olharan-lagan@univ-ubs.fr.

Rage Against the Machine: from Whistleblower to Scammer, Variations on Resistance to Capitalism

Manon Lefebvre (université polytechnique Hauts-de-France) and Marion Olharan Lagan (université Bretagne-Sud)

Occupy Wall Street protesters, disillusioned by the exponential growth of the wealth gap over the preceding decades, chanted "We are the 99%" in the fall of 2011. They believed that the American dream was over: the recession that hit the United States and the world between 2007 and 2009 had effectively lifted the veil on a system that only benefits the rich. While numbers are normally a source of strength in resistance movements, the collective found itself up against an excessively well-oiled capitalist machine safeguarded by law enforcement, which precipitated its premature demise. Although it sprouted up other protest movements, all indicators remain unchanged, or rather, more

than a decade later, the wealth gap has widened even further, fueled notably by a global pandemic that further impoverished the most vulnerable while boosting billionaires' profits (*World Inequality Database*).

With inflation almost entirely out of synch with incomes, rising property prices and student debts now impossible to repay, it seems that resistance is less the work of collectively organized movements than of individuals whose struggles form a broad spectrum. Above all, it becomes clear that while there are genuine efforts to battle against the system, such as those undertaken by whistleblowers denouncing the manipulations of giants like Meta (Frances Haugen) or Google (Timnit Gebru and Margaret Mitchell), many of those who present themselves as defenders of the underprivileged actually benefit greatly from a capitalist system whose end they would never want to see.

These include political figures such as Donald Trump, who ran as an anti-system presidential candidate in 2016, but whose tax cuts during his presidential term disproportionately benefited giant corporations and the super-rich, but also pop-culture like Beyoncé, who sang "You won't break my soul" over and over during her *Renaissance* tour in 2023, addressing the alienation felt by many office workers while at the very same moment becoming the owner of the most expensive mansion ever sold in California (\$200 million, or almost 3,800 years' wage for an average office worker in the state).

The discrepancy between female entrepreneurs' fighting discourse and real actions may come under scrutiny. Under the pretense of shattering the glass ceiling, they indeed end up playing into the hands of capitalism, as demonstrated by Sheryl Sandberg. In her "sort of feminist manifesto" *Lean in* (2013), the former COO of Meta explores strategies for resisting male domination in the workplace. The very success she advocates disconnects feminism from capitalism. The young female entrepreneurs who emerged in the 2010s and 2020s - mainly white and from the middle and upper-middle classes - are thus being heralded as new feminist muses until the economic reality of capitalism - racial and gender discrimination - surfaces again. Emily Weiss, founder of the *Glossier* cosmetics company, Audrey Gelman, founder of the private club *The Wing*, and Elizabeth Holmes, founder of the *Theranos* biotech company, are just a few of them. They have all now quit their jobs and Holmes is serving a prison sentence for fraud. Following in Sandberg's footsteps, they claim to be the champions of combative feminism against a patriarchy that prevents women from exercising power. In doing so, their resistance appears more akin to cooperation with capitalism, the latest illustration of the post-feminist movement that has made feminism fully soluble in capitalism.

Holmes's case also calls to mind a final form of resistance to capitalism, that embodied by hustlers such as Frank Abagnale Jr. and Anna Delvey who, after realizing that playing by the rules of the system offered them no hope of upward mobility, opted to disregard the laws, and in the process highlighted the scam that the capitalist playbook constituted. Popular culture's celebrations of these con artists - the former in the film *Catch Me If You Can* (2002), the latter in the miniseries *Inventing Anna* (2022) - points to an ambiguous relationship with the general public that sees them as both artfully able to cheat the system and repulsively lacking in moral compass, thereby leaving the audience unsure as to whether they should consider them as heroes or anti-heroes. After all, do these swindlers not play into the hands of capitalism far more than they thwart it? Are they not pure products of the system they claim to fool?

We look forward to contributions questioning the whole continuum of resistance to capitalism, from the inside out to the margins, and the extent to which this resistance fights or serves the capitalist society it claims to challenge. We welcome papers on audiovisual productions focusing on individuals who construe themselves as resisting an economic and political order: from Donald Trump in *The Apprentice* (Abbasi, 2024) through J.D. Vance in *Hillbilly Elegy* (Howard, 2020) to Nan Goldin and her fight against the Sackler family's pharmaceutical empire in *All the Beauty and the Bloodshed* (Poitras, 2022).

Abstracts (500 words max.) enclosing a short biographical note should be sent jointly to manon.lefebvre7@uphf.fr and marion.olharan-lagan@univ-ubs.fr before **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

Chomsky, Noam, and Marv Waterstone. *Consequences of Capitalism – Manufacturing Discontent and Resistance*, Londres : Hamish Hamilton, 2021.

Ehrenreich, Barbara. *The Worst Years of Our Lives: Irreverent Notes from a Decade of Greed*. New York : Harper Collins, 1990.

Germana, Michael. "Counterfeiters and Con Artists: Money, Literature, and Subjectivity", *American Literary History*, Vol. 21, n°2, 2009, pp.296-305.

Hickel, Jason, and Arsalan Khan. "The Culture of Capitalism and the Crisis of Critique", *Anthropological Quarterly*, Vol.85, n°1, 2012, pp.203-227.

McAleer Balkun, Mary. *The American Counterfeit: Authenticity and Identity in American Literature and Culture*, Tuscaloosa : University of Alabama Press, 2006.

McNall, Scott G. *Cultures of Defiance and Resistance – Social Movements in 21st-Century America*, Londres : Routledge, 2018.

Mihm, Stephen. *A Nation of Counterfeiters: Capitalists, Con Men and the Making of the United States*, Cambridge : Harvard University Press, 2007.

Wilkes, Karen. « Colluding with Neo-Liberalism: Post-Feminist Subjectivities, Whiteness and Expressions of Entitlement », *Feminist Review*, n°110, 2015, pp. 18–33.

Un conflit idéologique ? L'idée de résistance dans le combat pour la mémoire de la guerre de Sécession au XX^e siècle

Andrew Houck (université Paris-Nanterre) et Pierre-François Peirano (université de Toulon)

La fin de la guerre de Sécession n'a pas coïncidé avec celle du conflit entre « Nord » et « Sud », car la bataille pour sa mémoire s'est engagée immédiatement après la cessation des hostilités. Au fil des décennies, les débats sur les causes de la guerre, ainsi que les différentes perspectives sur la période de la « Reconstruction », ont contribué à séparer les deux sections du pays et à alimenter les tensions, comme le montre un bref dialogue du western *La Chevauchée fantastique* (Stagecoach, 1939), où deux passagers de la diligence, anciens combattants de la guerre, parlent successivement de « rébellion » (pour le Nord) ou de « guerre d'agression » (pour le Sud).

Dans ce combat sans cesse perpétué, l'idée de résistance occupe une place prépondérante et cet atelier propose donc d'étudier la résistance intellectuelle, voire idéologique, à différentes visions et conséquences du conflit, en particulier, au cours du XX^e siècle – les communications souhaitant traiter d'événements plus récents seront également bienvenues.

Plusieurs sujets pourront être privilégiés et pourront traiter soit du point de vue « sudiste », soit du point de vue « nordiste », afin d'analyser les éventuelles différentes formes que pouvaient prendre la résistance :

- la résistance à l'idéologie de la « Cause perdue », dont la popularité s'était étendue à l'ensemble de la nation états-unienne, au début du XX^e siècle, au point de constituer le récit dominant de la guerre. Cependant, d'autres interprétations virent le jour dans des domaines aussi divers que la recherche académique, les publications littéraires (les *Mémoires* d'Ulysses Grant constituent, à ce titre, un très bon exemple) ou la « culture populaire », alors que le cinéma n'en était qu'à ses débuts et que *Naissance d'une nation* (*The Birth of a Nation*, 1915) allait proposer un modèle auquel il n'était pas aisé de « résister » ;

- la résistance concomitante à l'historiographie dominante de la « Reconstruction », imposée par la *Dunning School*, à partir des années 1920. Le parallèle avec la « Cause Perdue » mérite d'être mentionné et des figures telles que W.E.B. DuBois ont proposé des contre-récits à un modèle qui maintenait une vision fort ambiguë et constituait un moyen de perpétuer le système de ségrégation. A ce titre, l'ouvrage *Black Reconstruction in America (1860-1880)*, de DuBois, constitue une étape primordiale dans la remise en cause du modèle précédent ;

- cependant, les mœurs caractéristiques de la période d'avant-guerre (*antebellum*) avaient la vie dure et l'étude de leur persistance, à travers les journaux intimes, par exemple, pourrait donner des exemples pratiques de résistance au pouvoir fédéral ou aux lois promulguées par ce même pouvoir à la fin de la guerre ;

- enfin, l'esprit de résistance se manifestait également par l'exaltation de figures historiques dans chaque camp – comme le montre, par exemple, au cours des années

1920 et 1930, l'édification du monument de *Stone Mountain*, en Géorgie, à la gloire de l'ancienne Confédération, ou celle, à Washington, du *Lincoln Memorial*, à des époques similaires. Le caractère pérenne ou limité dans le temps de ces exaltations éclaire également l'historiographie du conflit, dont l'esprit de résistance constitue d'une des principales facettes.

Les propositions (500 mots maximum) accompagnées d'une courte notice biographique sont à envoyer à akhouck_fr@yahoo.fr et pierre-francois.peirano@univ-tln.fr avant le **19 janvier 2025**.

An Ideological Battle? The Idea of Resistance in the Fight over Civil War Memory in the 20th Century

Andrew Houck (université Paris-Nanterre) and Pierre-François Peirano (université de Toulon)

The final phase of the American Civil War did not mean an end to the fight between “North” and “South,” since the ideological battle over remembrance began almost at once after the last shots were fired. As one decade succeeded another, public debates transformed the popular memory of the war – its causes, its objectives, its results – as well as that of the Reconstruction era, keeping open the wide chasm separating the sections and fueling continued tension between them. A common theme in 20th century cinema, where the short dialog in the 1939 film *Stagecoach*, with two passengers, both Civil War veterans, discuss how they recall the late war: “the rebellion” (Union) or “war of Northern aggression” (Confederate), serves as a telling example.

In this perennial fight over memory, the idea of resistance occupies a special, powerful place, and this workshop proposes to explore intellectual, even ideological, resistance to differing visions surrounding the war and its outcomes, in particular during the 20th century. Proposals wishing to discuss earlier or more recent events are of course likewise welcome.

A number of avenues of inquiry are possible within the scope of this topic. Participants may assume a “Northern” or “Southern” point of view in order to analyze the different forms of resistance that took shape over the ensuing decades:

- the resistance to the ideology of the Lost Cause, whose popularity spread across the United States in the first half of the 20th century and which remained the dominant narrative of the Civil War memory until only recently. Meanwhile, other interpretations saw the light of day in such diverse fields as academic research, literary publications (General Ulysses S. Grant's *Memoirs*, an immediate bestseller in the 1880s or Thomas Dixon's 1905 novel *The Clansman* are two well-known examples), or popular culture. The film adaptation of Dixon's novel, *Birth of a Nation* (Griffith, 1915), just as cinema was in its ascendancy, provided a model for which resistance proved incredibly difficult;

- the concomitant resistance to the dominant historiography of Reconstruction of the first half of the 20th century, the so-called *Dunning School*. *Dunning's* place as an academic

parallel to the popular Lost Cause interpretation of the Civil War era, deserves further attention, as do figures such as the historian W. E. B. Du Bois, who proposed counternarratives to the predominant model, highly ambiguous in its conclusions, and which constituted a means of perpetuating the system of segregation, and not merely in the South. Du Bois's *Black Reconstruction in America (1860-1880)* is a signal example of pushing back against the established commemorative orthodoxy;

- resistance to postwar/Reconstruction social, political, and economic changes to the antebellum Southern beliefs and correlated lifestyle, from practical resistance (refusing to bow to federal mandates or Constitutional amendments) to more personal, intimate resistance (in the form of diaries or newspaper correspondence) is another possible avenue of analysis;

- finally, the spirit of resistance also manifested in the exaltation of historical figures in each camp, "North" and "South." Examples from the period 1920-1930 include both the Stone Mountain memorial outside of Atlanta, Georgia, carved to the glory of the Confederate "trinity" (Generals Robert E. Lee and Thomas "Stonewall" Jackson, and President Jefferson Davis) or, in Washington, D.C., the Lincoln Memorial. The lasting or fleeting exaltation of Civil War-era heroes likewise highlights the historiography of the conflict, of which the spirit of resistance constitutes a primary aspect.

500-word proposals and a short biographical statement should be sent to akhouck_fr@yahoo.fr and pierre-francois.peirano@univ-tln.fr before **January 19, 2025**.

Bibliography

Blair, William. *Cities of the Dead. Contesting the Memory of the Civil War in the South, 1865-1914*. (Chapel Hill, 2004).

Blight, David W. *Race and Reunion. The Civil War in American Memory*. (Cambridge, MA, 2001).

Brown, Thomas J. *Civil War Monuments and the Militarization of America* (Chapel Hill, 2019).

Cook, Robert J. *Troubleed Commemoration. The American Civil War Centennial, 1961-1965*. (Baton Rouge, 2007).

Coski, John M. *The Confederate Battle Flag. America's Most Embattled Emblem*. (Cambridge, MA, 2005)

Cox, Karen L. *Dixie's Daughters. The United Daughters of the Confederacy and the Preservation of Confederate Culture*. (Gainesville, 2003).

Domby, Adam H. *The False Cause. Fraud, Fabrication, and White Supremacy in Confederate Memory*. (Charlottesville, 2020).

Du Bois, W. E. B. *Black Reconstruction in America, 1860-1880*. (New York, 1935; 1992).

Emberton, Carole and Bruce E. Baker, eds. *Remembering Reconstruction. Struggles Over the Meaning of America's Most Turbulent Era*. (Baton Rouge, 2017).

Fahs, Alice and Joan Waugh, eds. *The Memory of the Civil War in American Culture*. (Chapel Hill, 2004).

Foner, Eric. *Reconstruction. America's Unfinished Revolution, 1863-1877*. (New York, 2014) [updated edition].

Gallagher, Gary W. and Alan T. Nolan, eds. *The Myth of the Lost Cause and Civil War History*. (Bloomington, IN, 2001).

Gannon, Barbara A. *The Won Cause. Black and White Comradeship in the Grand Army of the Republic*. (Chapel Hill, 2011).

Hahn, Steven. *A Nation Under Our Feet. Black Political Struggles in the Rural South from Slavery to the Great Migration*. (Cambridge, MA, 2003).

Hale, Grace Elizabeth. *Making Whiteness. The Culture of Segregation in the South, 1890-1940*. (New York, 1998).

Janney, Caroline E. *Remembering the Civil War. Reunion and the Limits of Reconciliation*. (Chapel Hill, 2013).

Rubin, Anne Sarah. *A Shattered Nation: The Rise and Fall of the Confederacy, 1861-1868*. (Chapel Hill, 2005).

Silber, Nina. *This War Ain't Over. Fighting the Civil War in New Deal America*. (Chapel Hill, 2018).

Stamp, Kenneth M. *The Era of Reconstruction, 1865-1877*. (New York, 1966).

Titus, Jill O'gline. *Gettysburg 1963. Civil Rights, Cold War Politics, and Historical Memory in America's Most Famous Small Town*. (Chapel Hill, 2022).

Résistance(s) et médiation(s) aux États-Unis

Anaïs Le Fèvre-Berthelot (université Rennes-II) et Sébastien Mort (université de Lorraine)

Parce que les processus de résistance ont notamment pour finalité la remise en cause de structures et discours hégémoniques, ils sont intrinsèquement liés aux problématiques afférentes à la médiatisation (Syvertsen 2017). Dans la mesure où les technologies et pratiques d'information et de communication sont essentielles à l'accession et au maintien au pouvoir (politique, économique, culturel), les processus de médiatisation reflètent et informent les tensions qui traversent la sphère publique (Chadwick 2017). Ces processus sont à la fois le lieu et la condition de l'émergence du consensus comme de l'expression du dissensus. Ils sont donc au centre de tensions fortes qu'il s'agit d'examiner. Le premier amendement qui protège la liberté de la presse et en fait l'un des fondements de la démocratie états-unienne contribue à conférer aux médias d'information un rôle clé dans la structuration des rapports de pouvoir. Si le contrôle des médias considérés comme "traditionnels" (presse écrite, radio et télévision) est souvent associé aux classes dominantes (en partie en raison des coûts d'entrée dans l'industrie), les médias numériques ont bousculé les rapports de force et ouvert la voie à des modes de résistance médiatiques nouveaux (Crossley, 2016). Cet atelier doit permettre d'interroger les médias comme outils et comme lieux de la résistance, mais aussi de prendre en considération la résistance même aux médias dans le contexte états-unien (Couldry et Curran, 2003), en encourageant les approches historiques et sociologiques.

Celles et ceux qui résistent à l'ordre dominant ont besoin de créer leurs propres canaux de production et de diffusion de l'information, et l'histoire des mouvements sociaux est souvent indissociable de celle de leur presse (Ostertag 2006). Bien que la résistance soit souvent associée à une sorte de clandestinité, l'enjeu de la prise de position et de la visibilité dans le débat public est crucial pour de nombreux mouvements sociaux, de réforme et de justice sociale : qu'on pense au *Liberator* de William Lloyd Garrison, à *Furies*, mensuel édité par un collectif lesbien éponyme dans les années 1970, ou aux journaux suffragistes, à la mobilisation de la presse par le mouvement pour les droits civiques ou plus récemment au "militantisme hashtag" (*hashtag activism*), c'est-à-dire l'usage des réseaux sociaux dans le cadre des mouvements #BlackLivesMatter ou #MeToo (Jackson et al. 2020). On pourra ainsi étudier la manière dont différents groupes à différentes époques se sont saisi des médias, traditionnels ou alternatifs, pour faire entendre leur voix. Si les médias sont un outil crucial pour gagner la bataille de l'opinion publique en s'adressant à un public plus large, ils peuvent aussi être mobilisés en interne pour constituer un réseau, faire émerger une contre-sphère publique et, notamment dans le cas de mouvements sans leaders identifiés, de fédérer les sympathisant-es d'une cause, qu'elle soit progressiste ou conservatrice. Les forces conservatrices qui résistent au changement ont également un rapport et un usage spécifiques des médias (Berry et Soberaj 2014, Peck 2019). Les propositions de communication pourront ainsi porter sur la censure, sur les tentatives d'intimidations et de silenciation d'adversaires politiques.

En adoptant une perspective ancrée dans la sociologie des médias et les sciences de l'information et de la communication, cet atelier veut également encourager des réflexions sur les médias eux-mêmes comme lieux de résistance. Ainsi, l'on pourra interroger les pratiques du journalisme et leur capacité à faire face aux manipulations politiques, à la désinformation, ou à l'autoritarisme à travers par exemple des pratiques

comme le *fact-checking* ou le développement de formats variés (*long reads, deep dives,...*) qui permettent de résister aux contraintes imposées par les logiques commerciales qui sous-tendent le modèle médiatique états-unien. Dans un contexte de pressions et de transformations économiques et technologiques constantes, il s'agira aussi d'analyser la permanence et la résistance de certaines normes et de certains formats (journaux de fin d'après-midi des chaînes hertziennes, talk-shows, documentaires, *late-night shows*). Face à l'accélération des innovations technologiques et aux changements de régimes médiatiques, comment les médias d'information se réinventent-ils pour durer ? Dans une approche soucieuse du poids des structures de production, on pourra également analyser les possibilités de résistance au sein même des organisations de production et de diffusion de l'information : comment les acteurs des médias résistent-ils individuellement et collectivement face aux menaces qui pèsent sur l'indépendance éditoriale ?

Enfin, on pourra analyser la résistance aux processus de médiatisation eux-mêmes. Dans le contexte étatsunien, on peut s'attacher à la résistance collective au caractère commercial du modèle médiatique à travers des mobilisations en faveur d'une réforme du système, comme dans le cas des groupes qui ont soutenu la création de médias publics dans la première moitié du XXe siècle (Shepperd, 2023) ou de ceux qui aujourd'hui s'opposent aux monopoles des GAFAMs via le soutien aux logiciels libres. Mais la résistance aux médias peut aussi être individuelle et prendre la forme d'un *boycott* de certains médias (institutionnels ou non), l'évitement des médias d'information de manière générale, ou l'adoption de pratiques telles les "détox numériques". Souvent perçue de manière négative, comme une réaction de panique, la conséquence d'une technophobie ou une démarche qui entraîne une marginalisation sociale, ce type de résistance aux médias n'est pas neuve et on pourra s'intéresser aux formes qu'elle prend à travers les époques et aux arguments (moraux, sociaux, politiques...) qu'elle mobilise.

Les propositions de communication en français ou en anglais (500 mots maximum), accompagnées d'une notice biographique, doivent être envoyées à Anaïs Le Fèvre-Berthelot (anaïs.lefevre@univ-rennes2.fr) et Sébastien Mort (sebastien.mort@univ-lorraine.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Resistance and Mediation in the US

Because they aim to challenge hegemonic structures and discourses, processes of resistance are closely intertwined with issues pertaining to media coverage and exposure (Syvertsen 2017). Insofar as information technologies and practices are instrumental in gaining and keeping power—whether it is political, economic, or cultural—mediation processes reflect and inform the tensions that run across the public sphere (Chadwick 2017). These processes are both the locus and the condition for the emergence of consensus and the expression of dissensus. Therefore, they are situated at the heart of strong tensions that need to be examined. The First Amendment, which protects freedom of the press and enshrines it as one of the founding principles of American democracy, assigns the news media a key role in structuring power relationships. While the control of

legacy media (print, radio, television) is often associated with the dominant classes (in part due to entry costs in the industry), digital media have upended the balance of power and opened the way to new forms of media resistance (Crossley, 2016). This panel invites papers that use a historical and/or sociological lens to interrogate the media as instruments and places of resistance (Couldry et Curran, 2003), but also to examine resistance to the media in the context of the US.

To resist the dominant order, individuals need to create their own channels to produce and disseminate information, which means that the history of social movements is often inseparable from the history of their own press (Ostertag 2006). Although resistance is often associated with a degree of clandestinity, issues of self-affirmation and visibility in the public debate are elemental to many social, reform, and social justice movements—from William Lloyd Garrison’s *Liberator* to *Furies*, a monthly magazine published by the eponymous 1970s lesbian collective, suffragist newspapers, the use of the press by the Civil Rights movement and, more recently, “hashtag activism,” namely the use of social networks by movements such as #BlackLivesMatter or #MeToo (Jackson et al. 2020). Among possible topics, papers could examine how different groups at different times have used the media, both mainstream and alternative, to make their voices heard. While the media are crucial in winning the battle for public opinion because they reach a wider audience, they can also be used internally to build a network, form counterpublic spheres and—particularly in the case of movements without identified leaders—unite supporters of a cause, whether progressive or conservative. Conservative forces resisting change also have a specific relationship with and use of the media (Berry et Soberaj 2014, Peck 2019). Possible papers could focus on censorship and attempts to intimidate and silence political opponents.

This panel also invites papers taking an approach rooted in media sociology and information and communication sciences to analyze the media as places of resistance and interrogate the capacity of journalistic practices to resist political manipulation, disinformation and authoritarianism through fact-checking or the development of innovative formats that help to resist the constraints imposed by the commercial logics of the US media model (long reads, deep dives, etc.). In a context of constant economic and technological pressures and transformations, analyzing the permanence and resistance of certain norms and formats (evening newscasts, talk shows, documentaries, late-night comedy shows, etc.) is also paramount. In the face of accelerating technological innovation and changing media regimes, how are the news media reinventing themselves to survive? Taking heed of the weight of production structures, possible papers could explore the potential for resistance within the very organizations that produce and disseminate information: how do media players resist—individually and collectively—the threats to editorial independence?

Finally, this panel focuses on resistance to the processes of media coverage themselves. Central to the US context is the collective resistance to the commercial nature of the media model through initiatives to reform the system by groups supporting the creation of public media in the first half of the 20th century (Shepperd, 2023) or opposing the monopoly of big tech companies through open-source software today. Resistance to the media can also be individual through the boycott of certain media (institutional or otherwise), news avoidance, or practices such as “digital detox.” Often perceived in a negative light—as a panic reaction, the consequence of technophobia or the factor of

social marginalization—this type of resistance to the media is not new. This panel welcomes papers exploring the various forms it has taken through the ages and the discourses (moral, social, political, etc.) that have upheld it.

500-word proposals in English or French and a short biographical statement should be sent to Anaïs Le Fèvre-Berthelot (anaïs.lefevre@univ-rennes2.fr) et Sébastien Mort (sebastien.mort@univ-lorraine.fr) before **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

Berry, Jeffrey et Sarah Soberaj, *The Outrage Industry: Political Opinion Media and the New Incivility*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Chadwick, Andrew, *The Hybrid Media System: Politics and Power*, Oxford University Press, 2017.

Couldry, Nick et James Curran, *Contesting Media Power: Alternative Media in a Networked World*, Rowman and Littlefield Publishers, 2003.

Crossley, Nick, *Social Networks and Social Movements: Contentious Connections*, Royaume-Uni: Taylor & Francis, 2016.

Jackson, Sarah, Moya Bailey et Brooke Foucault Welles, *Hashtag Activism: Networks of Race and Network Justice*, The MIT Press, 2020.

Ostertag, Bob. *People's Movements, People's Press: The Journalism of Social Justice Movements*. Boston, Mass: Beacon Press, 2006.

Peck, Reece, *Fox Populism: Branding Conservatism as Working Class*, New York: Cambridge University Press, 2019.

Shepperd, Josh. *Shadow of the New Deal: The Victory of Public Broadcasting*. The History of Media and Communication. Champaign: University of Illinois Press, 2023.

Syvetsen, Trine. *Media Resistance: Protest, Dislike, Abstention*. Palgrave Pivot. Cham, Switzerland: Palgrave Macmillan, 2017.

A More Perfect Contract? Résistances et renégociations du contrat social aux États- Unis (1970-2024)

Marion Douzou (université Lumière-Lyon-II), Elisabeth Fauquert (université Paris-Nanterre) et Hélène Solot (université Paris-Nanterre)

Les années 1970 ont inauguré une nouvelle étape dans la séquence historique de redéfinitions et de renégociations du contrat social étatsunien. En effet, ce lien unissant les individus à l'État, fondé sur le consentement des gouvernés et sur le droit de résistance, a fait l'objet de redéfinitions et de contestations plurielles, parfois antagonistes, qui se poursuivent de nos jours.

D'une part, le droit de résistance et/ou le retrait du consentement est utilisé pour contrecarrer les incursions d'un État fédéral jugé trop présent et prescripteur (résistance à la conscription, à l'intégration scolaire, à l'assistance publique ; révoltes antifiscales, succès électoraux de la nouvelle droite, structuration du mouvement libertarien, essor du nouveau fédéralisme, mouvement anti-vaccination, entre autres). À l'inverse, le droit de résistance et/ou le retrait du consentement peuvent aussi servir à contester les modalités exclusives du contrat social existants (tentatives d'élargissement de la couverture maladie, désobéissance civile, intégration des limites planétaires dans l'équation de la croissance économique, mouvements sociaux féministes et anti-racistes luttant contre la citoyenneté de seconde zone / de second rang, entre autres). Ces résistances sont ainsi, d'où qu'elles émanent, des tentatives de renégociation et de redéfinition du périmètre du contrat social.

Ces lectures plurielles, contrastées voire antagonistes du droit de résistance et du consentement au sein du contrat social étatsunien attestent de la vitalité de ce cadre d'action pour les citoyens, et témoigne aussi de la pertinence de ce cadre théorique et épistémologique pour étudier les États-Unis contemporains.

Cet atelier sera l'occasion d'analyser les répertoires de résistances des individus face à l'État, leurs structures, leurs modalités, leurs discours, leurs acteurs et leur temporalité, et plus largement, si et comment ils font système avec des mutations plus vastes (mutations de gouvernance, mutations de l'ordre politique, mutations du fédéralisme, mutations des rapports sociaux de genre, de classe, de race ...).

À titre indicatif et non exhaustif, les propositions pourront aborder les thématiques suivantes

- Armée, résistance et contrat social
- *Welfare*, résistance et contrat social
- L'État-providence, résistance et le contrat social
- Vaccination, résistance et contrat social
- Polarisation, résistance et contrat social
- Partis politiques, résistance et contrat social
- Pauvreté/filet de sécurité, résistance et contrat social
- Minorités, résistance et contrat social

Les propositions de communication en français ou en anglais (500 mots maximum), accompagnées d'une notice biographique, doivent être envoyées avant le **19 janvier 2025** à

Marion Douzou : m.douzou@univ-lyon2.fr

Elisabeth Fauquert : efauquert@parisnanterre.fr

Hélène Solot : h.solot@parisnanterre.fr

A More Perfect Contract? Resistance to and Renegotiation of the Social Contract in the United States (1970-2024)

Marion Douzou (université Lumière-Lyon-II), Elisabeth Fauquert (université Paris-Nanterre), and Hélène Solot (université Paris-Nanterre)

The 1970s ushered in a new step in the historical sequence of redefinitions and renegotiations of the US social contract. The link between individuals and the State, based on the consent of the governed and on the right of resistance, has been the subject of multiple and sometimes antagonistic redefinitions and contestations, which continue to this day.

On the one hand, the right of resistance and/or withdrawal of consent is used to thwart the incursions of a federal government perceived as overreaching (resistance to conscription, to school integration, to welfare; tax resistance; electoral successes of the New Right; rise of the libertarian movement; new federalism; anti-vaccination movement, among others). Conversely, the right to resist and/or the withdrawal of consent can also be used to challenge the exclusive terms of the existing social contract (attempts to extend health insurance coverage, civil disobedience, the integration of planetary limits into the economic growth equation, feminist and anti-racist social movements fighting second-class citizenship, among others). Wherever they emanate from, these resistances are thus attempts at renegotiating and redefining the scope of the social contract.

These plural, contrasting and even antagonistic readings of the right of resistance and consent within the American social contract attest to the vitality of this framework for citizen action, and also testify to the relevance of this theoretical and epistemological framework for studying the contemporary United States.

This workshop will provide an opportunity to analyze individuals' repertoires of resistance to the state, their structures, modalities, discourses, actors and temporality, and more broadly, how they relate to broader transformations (transformations in governance, in the political order, in federalism, in gender, class, race relations...).

Proposals may address the following themes:

- Army, resistance and the social contract
- Welfare, resistance and the social contract

- The welfare state, resistance and the social contract
- Vaccination, resistance and the social contract
- Polarization, resistance and the social contract
- Political parties, resistance and social contract
- Poverty/safety net, resistance and social contract
- Minorities, resistance and social contract

300-word proposals in English or French and a short biographical statement should be sent before **January 19, 2025** to

Marion Douzou : m.douzou@univ-lyon2.fr

Elisabeth Fauquert : efauquert@parisnanterre.fr

Hélène Solot : h.solot@parisnanterre.fr

Bibliographie / Bibliography

DELMONT, Matthew F., *Why Busing Failed: Race, Media, and the National Resistance to School Desegregation*, Oakland, University of California Press, 2016.

FOLEY, Michael S., *Confronting the War Machine: Draft Resistance During the Vietnam War*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003

HURET Romain, *American Tax Resisters*, Cambridge, Harvard University Press, 2014

KOCHAN A. Thomas, *Shaping the Future of Work: A Handbook for Action and a New Social Contract*, New York, Routledge, 2020.

LEVIN, Yuval, *The Fractured Republic: Renewing America's Social Contract in the Age of Individualism*, New York, Basic Books, 2017

LOCKE John, *Two Treatises of Government*, London, Hackett Classics, 2011

MARTIN, Isaac William, *The Permanent Tax Revolt: How the Property Tax Transformed American Politics*, Stanford, Stanford University Press, 2008

MORONE James A. and Lawrence D. JACOBS, *Healthy, Wealthy and Fair: Health Care and the Good Society*, New York, Oxford University Press, 2007

MOSCOS, Charles C. and John WHITECLAY CHAMBERS II, *The New Conscientious Objection: From Sacred to Secular Resistance*, New York: Oxford University Press, 1993

NAVIN, Mark C. and Katie ATTWELL, *America's New Vaccine Wars: California and the New Politics of Mandates*, New York, Oxford University Press, 2023

Résister par l'objet : culture matérielle et résistances des femmes, XVII^e-XXI^e siècles

Sonia Birocheau (université Paris-Est-Créteil) et Claire Delahaye (université Gustave-Eiffel)

Cet atelier propose d'aborder la thématique de la résistance des femmes par le biais de la culture matérielle, en interrogeant plus particulièrement la façon dont des objets produits, utilisés, ou consommés par les femmes ont pu participer à l'élaboration de formes de résistance tout au long de l'histoire des États-Unis. L'historiographie s'intéresse depuis plusieurs années à l'étude des objets en contexte historique, en explorant leur confection, leur diffusion et leur circulation, mais aussi leurs usages pratiques et leur portée symbolique, tout comme leur effacement, leur préservation et leur représentativité. De récents ouvrages en histoire des femmes illustrent ce tournant matériel, tel que ceux d'Amy Helene Forss, *Borrowing from Our Foremothers: Reexamining the Women's Movement Through Material Culture, 1848-2017*, ou d'Einav Rabinovitch-Fox, *Dressed for Freedom: The Fashionable Politics of American Feminism*, tous deux publiés en 2021. Ces travaux s'intéressent plus spécifiquement au rôle de la culture matérielle au sein des mouvements sociaux féministes, explorant la manière dont les changements idéologiques, politiques et sociaux s'opèrent également par des objets, en analysant à la fois les objets de la politique tout comme la politisation des objets. Des thèses soutenues ces dernières années viennent nourrir ce corpus, telle celle de Kimber Thomas, "The House that Black Built: Black Women, Materiality, and Makeshifting in the Jim Crow South, 1927-1947," soutenue à University of North Carolina en 2019, ou celle de Sharbreon Plummer, "Haptic Memory: Resituating Black Women's Lived Experiences in Fiber Art Narratives," soutenue à Ohio State University en 2020. Ces études montrent que la culture matérielle est un point d'entrée privilégié pour explorer les expériences des femmes noires et que les objets qui ont été créés, réappropriés, ou transformés par elles constituent des réponses à l'oppression et un moyen de réordonner leur monde. Ces différents travaux montrent les dynamiques complexes entre culture matérielle, enjeux de genre, de classe et de race, dans une perspective où s'articulent l'histoire sociale, économique et culturelle, tout comme l'histoire politique. Ils illustrent également que la culture matérielle, jouant un rôle dans les relations sociales et la construction des identités individuelles ou collectives, peut aussi participer des dynamiques de résistance.

Par le biais du textile, de l'artisanat et de créations artistiques, de la période coloniale aux marches pour l'égalité du XXI^e siècle, les femmes ont donné à voir leur résistance à des lois liberticides, à divers stéréotypes et à des restrictions de leurs droits civiques. L'usage d'imprimés et de toutes sortes d'objets appartenant à la culture visuelle leur a permis d'éduquer leurs pairs, de faire circuler des représentations alternatives de la féminité et de porter des messages politiques en décalage avec les normes alors en vigueur dans la société états-unienne. Dans le même temps, certaines femmes ont laissé des traces matérielles de leur résistance à des évolutions qu'elles jugeaient trop radicales, quand d'autres ont simplement tenté de composer avec une culture matérielle parfois synonyme d'oppression et de privation. Ainsi, les objets de la résistance des femmes montrent une forme d'engagement au monde, une multitude d'actes oppositionnels, qu'ils s'inscrivent dans des dynamiques politiques progressistes, radicales ou

conservatrices. La culture matérielle rend ces actes tangibles, si infimes ou *a priori* invisibles soient-ils. Au croisement d'enjeux épistémologiques, sémiotiques et herméneutiques, ces objets peuvent être considérés comme des incarnations matérielles de comportements de rupture, de pratiques de transgression, dont ils forment à la fois l'objet et la fin. Ils s'inscrivent dans des enjeux de pouvoir, tout en étant un espace de liberté, d'autonomie, ou de subversion – de contre-pouvoir.

La culture matérielle permet un accès aux compétences, aux savoirs, à la créativité des femmes dans toute leur multiplicité. Cet atelier invite donc les propositions de communication à explorer toutes les modalités pratiques et concrètes que peut prendre la résistance des femmes par le biais de la culture matérielle, afin de faire émerger des voix de résistance au sein de groupes longtemps privés de moyens d'expression dans la sphère publique états-unienne, et d'interroger les formes et processus de production, les moyens de diffusion, ou encore le travail de transmission et de mémoire autour de ces objets. Ainsi, l'acte de rassembler, de collectionner, ou de préserver les objets de résistance des femmes peut aussi être analysé. Cet atelier pourrait être l'occasion de s'interroger, d'un point de vue méthodologique, sur l'accès des chercheur·ses aux objets porteurs d'histoire et sur la constitution d'archives matérielles. La volonté d'écrire une histoire plus inclusive des actions de résistance féminine se heurte parfois à l'absence de telles sources, à leur faible recensement ou à leur éparpillement dans des fonds d'archives existants. Au contraire, lorsque les sources matérielles ont été préservées et sont disponibles, se pose la question méthodologique des corpus et de la place accordée aux objets, ainsi que de l'usage d'outils d'analyse appropriés dans les études proposées.

Cet atelier est ouvert à des communications consacrées à toutes les périodes historiques et portées par des chercheur·ses en histoire, sociologie, *cultural studies*, sciences politiques. Les propositions, d'une longueur d'environ 500 mots et accompagnées d'une courte notice biographique des auteur·rices, sont à envoyer à Sonia Birocheau (sonia.birocheau@u-pec.fr) et Claire Delahaye (claire.delahaye@univ-eiffel.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Material Culture and Women's Resistance, from the 17th to the 21st century

Sonia Birocheau (université Paris-Est-Créteil) and Claire Delahaye (université Gustave-Eiffel)

This panel will explore women's material culture as instruments of resistance, with a particular focus on how objects produced, used or consumed by women have contributed to the development of forms of resistance throughout the history of the United States. Recent historiography has concentrated on the study of objects in historical context, exploring not only their production, distribution and circulation, but also their practical uses and symbolic significance, as well as their erasure, preservation and representativeness. Recent works in women's history illustrate this material turn, such as Amy Helene Forss's *Borrowing from Our Foremothers: Reexamining the Women's*

Movement Through Material Culture, 1848-2017, or Einav Rabinovitch-Fox's *Dressed for Freedom: The Fashionable Politics of American Feminism*, both published in 2021. These works focus more specifically on the role of material culture within feminist social movements, exploring how ideological, political and social change is also effected through objects, analyzing both the objects of politics as well as the politicization of objects. Theses defended in recent years have fueled this corpus, such as Kimber Thomas's "The House that Black Built: Black Women, Materiality, and Makeshifting in the Jim Crow South, 1927-1947," defended at the University of North Carolina in 2019, or Sharbreon Plummer's "Haptic Memory: Resituating Black Women's Lived Experiences in Fiber Art Narratives," defended at Ohio State University in 2020. These studies show that material culture is a privileged point of entry for exploring Black women's experiences, and that the objects that have been created, reappropriated or transformed by them constitute responses to oppression and a means of reordering their world. These different works demonstrate the complex dynamics between material culture and issues of gender, class and race, from a perspective that articulates social, economic and cultural history, as well as political history. They also illustrate that material culture, which plays a role in social relations and the construction of individual and collective identities, can also participate in dynamics of resistance.

Through textiles, handicrafts and artistic creations, from the colonial period to the marches for equality of the 21st century, women have made visible their resistance to restrictive laws, various stereotypes and deprivation of their civil rights. The use of printed material and all kinds of objects belonging to visual culture has enabled them to educate their peers, circulate alternative representations of femininity and convey political messages at odds with the norms then in force in American society. At the same time, some women have left material traces of their resistance to changes they considered too radical, while others have simply tried to cope with a material culture sometimes synonymous with oppression and deprivation. Thus, the objects of women's resistance reveal a form of engagement with the world, a multitude of oppositional acts, whether they are part of progressive, radical or conservative political dynamics. Material culture makes these acts tangible, however small or invisible they may seem. At the crossroads of epistemological, semiotic and hermeneutic issues, these objects can be seen as material embodiments of disruptive behavior and transgressive practices. They are part of issues of power, while at the same time providing a space for freedom, autonomy or subversion—in short, for counter-power.

Material culture reveals women's multiple skills, knowledge and creativity. This panel therefore invites proposals for papers that explore all the practical and concrete ways in which women's resistance through material culture can emerge, in order to bring out the voices of resistance within groups that have long been deprived of means of expression in the U.S. public sphere, and to question the forms and processes of production, the means of dissemination, and the work of transmission and memory around these objects. In this respect, papers could also focus on the act of gathering, collecting and preserving women's objects of resistance. From a methodological point of view, this panel could be an opportunity to examine researchers' access to historical objects and the creation of material archives. The desire to write a more inclusive history of women's acts and forms of resistance is sometimes hampered by the absence of such sources, or by the fact that they are few and far between, or scattered throughout existing archives. On the contrary,

when material sources have been preserved and are available, the methodological question arises of the corpus and the place given to objects, as well as the use of appropriate analytical tools in the studies proposed.

This panel is open to papers from all historical periods, by researchers in history, sociology, cultural studies and political science. Proposals, approximately 500 words in length and accompanied by a short biographical note of the authors, should be sent to Sonia Birocheau (sonia.birocheau@u-pec.fr) and Claire Delahaye (claire.delahaye@univ-eiffel.fr) before **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

Acuff, Joni Boyd and Sharbreon Plummer. "Artefacts of Resistance Existence: A Black Feminist Material Culture". *Living Histories: Global Conversations in Art Education*, Dustin Garnet and Anita Sinner, eds. Intellect, 2022, 11-31.

Auslander, Leora. "Introduction." *Clio. Women, Gender, History*, Special issue "Making Gender with Things", 40, 2014, 5-16.

Auslander, Leora, Rogers, Rebecca, and Zancarini-Fournel, Michelle. *Clio. Women, Gender, History*, Special issue "Making Gender with Things", 40, 2014.

Buckridge, Steeve O. *African Lace-Bark in the Caribbean: The Construction of Race, Class, and Gender*. London: Bloomsbury Publishing, 2016.

Fischer, Gayle V. *Pantaloon and Power: a Nineteenth-Century Dress Reform in the United States*. Kent: Kent State University Press, 2001.

Forss, Amy Helene. *Borrowing from Our Foremothers: Reexamining the Women's Movement through Material Culture, 1848-2017*. Lincoln: University of Nebraska Press, 2021.

Goggin, Maureen Daly. *Women and Things, 1750-1950: Gendered Material Strategies*. London: Routledge, 2017.

Goggin, Maureen Daly and Beth Fowkes Tobin, eds. *Women and the Material Culture of Needlework and Textiles, 1750-1950*. Farnham: Ashgate, 2009.

Goggin, Maureen Daly, and Beth Fowlkes Tobin. *Material Women, 1750-1950: Consuming Desires and Collecting Practices*. Farnham: Ashgate, 2009.

Haulman, Kate. *The Politics of Fashion in Eighteenth-Century America*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2011.

Jenkins, Earnestine. "Elite Colored Women: The Material Culture of Photography and Victorian Era Womanhood in Reconstruction Era Memphis." *Slavery & Abolition*, 41:1, 2020, 29-63.

Lange, Allison K. *Picturing Political Power: Images in the Women's Suffrage Movement*. Chicago: University of Chicago Press, 2020.

Marks, Patricia. *Bicycles, Bangs, and Bloomers: The New Woman in the Popular Press*. Lexington: University Press of Kentucky, 2015.

Martinez, Katharine and Kenneth L. Ames, eds. *The Material Culture of Gender, the Gender of Material Culture*. Winterthur, Del: The Henry Francis du Pont Winterthur Museum, 1997.

Miller, Maria R. *The Needle's Eye: Women and Work in the Age of Revolution*. Amherst and Boston: University of Massachusetts Press, 2006.

Plummer, Sharbreon S. "Haptic Memory: Resituating Black Women's Lived Experiences in Fiber Art Narratives." Diss. Ohio State University, Columbus, 2020.

Rabinovitch-Fox, Einav. *Dressed for Freedom: The Fashionable Politics of American Feminism*. Champaign: University of Illinois Press, 2021.

Rauterkus, Cathleen Nista. *Go Get Mother's Picket Sign: Crossing Spheres with the Material Culture of Suffrage*. Lanham, Md: University Press of America, 2010.

Rich, Laurel Thatcher. *The Age of Homespun: Object and Stories in the Creation of an American Myth*. New York: Alfred Knopf, 2001.

Styles, John and Amanda Vickery, eds. *Gender, Taste, and Material Culture in Britain and North America, 1700-1830*. New Haven and London: Yale University Press, 2006.

Thomas, Kimber. "The House that Black Built: Black Women, Materiality, and Makeshifting in the Jim Crow South, 1927-1947." Diss. University of North Carolina, Chapel Hill, 2019.

Törnberg, Anton. "Resistance Matter(s). Resistance Studies and the Material Turn." Resistance Studies Network (now *Journal of Resistance Studies*), 2013.

Trentmann, Frank. "Materiality in the Future of History: Things, Practices, and Politics." *Journal of British Studies*, 48:2, 2009, 283-307.

Wilkie, Laurie A. *Creating Freedom: Material Culture and African American Identity at Oakley Plantation, Louisiana, 1840-1950*. Baton Rouge: Louisiana State University Press, 2001.

Résister aux institutions : comment les groupes combattent et transforment le courant dominant

Michael Stambolis-Ruhstorfer (université Toulouse-II-Jean-Jaurès)

Comment analyser le rôle des institutions dans la réflexion sur la résistance collective aux États-Unis ? Faut-il changer les institutions, les renverser ou simplement les supporter ? La politique, le droit, la culture, les médias, la science, la famille et d'autres domaines importants affectant la vie quotidienne des gens sont des domaines clés de lutte pour une variété de groupes sociaux aux États-Unis. Quels que soient leurs objectifs politiques et idéologiques, ceux qui cherchent à exercer une certaine influence sociale doivent interagir avec des institutions dans chacun de ces domaines, comme les législatures, les tribunaux, les agences publiques, les grandes sociétés de médias, l'université et bien d'autres encore (Armstrong et Bernstein 2008). En effet, que leurs objectifs soient de promouvoir une société plus juste et plus égalitaire—comme les organisations de défense des droits civiques, féministes, LGBTQ, pro-démocratiques ou anticapitalistes—ou qu'ils visent plutôt à maintenir le statu quo, voire à imposer des hiérarchies raciales, religieuses ou de classe, ces groupes doivent se confronter aux institutions. Les positions qu'ils adoptent à l'égard de ces institutions dépendent toutefois d'une série de facteurs qui peuvent changer au fil du temps en fonction de l'évolution du contexte (Cavaghan 2017). Il s'agit, par exemple, de leur propre pouvoir politique et social, ainsi que de la représentation de leurs points de vue et de leurs membres au sein des institutions. À un certain moment, les groupes de militants peuvent décider de lutter contre les institutions traditionnelles existantes en les infiltrant et en les transformant. À d'autres moments, ils peuvent décider de créer leurs propres institutions alternatives, en déterminant qu'il n'est pas possible de travailler au sein du système pour créer un changement. En outre, des personnes du même bord peuvent être en désaccord sur l'approche la plus efficace, ce qui donne lieu à des scissions et à des concours de leadership.

Un exemple particulièrement illustratif de cette dynamique est apparu clairement dans le sillage de la première élection présidentielle de Donald Trump, lorsque celui-ci a peuplé son administration de personnalités, telles que Betsy DeVos, qui soutiennent le nationalisme chrétien, y compris celles qui adhèrent aux idées du dominionisme. Ce vaste ensemble de croyances a émergé en tant que force politique et religieuse dans les années 1970, lorsque ses dirigeants ont rompu avec les traditions chrétiennes antérieures—principalement protestantes—aux États-Unis, qui cherchaient à se tenir à l'écart de la politique et à créer leurs propres structures (écoles, médias, etc.). Les dominionistes considèrent qu'il est de la responsabilité des fidèles de reprendre en main les principaux piliers de la société américaine et de les réorienter vers leurs propres objectifs théocratiques conservateurs (Gagné 2023 ; Stewart 2022). Cette posture, qui consiste à se mobiliser pour remplacer ou remodeler les institutions afin d'atteindre ses objectifs idéologiques, nécessite des compétences organisationnelles, des ressources matérielles importantes et des partenaires qui partagent sa vision du monde ou qui considèrent que leurs intérêts sont alignés dans une certaine mesure (Smirnova et Yachin 2015 ; Nelson 2019). À cet égard, d'autres groupes conservateurs et think tanks, tels que la Heritage Foundation, le Legislative Exchange Council et la Federalist Society, se sont efforcés de transformer radicalement les tribunaux et les institutions législatives pour les

mettre au service de projets politiques de droite, même s'ils n'ont pas toujours partagé toutes les convictions des dominionistes (Teles, 2008). Qu'il s'agisse de promouvoir des scientifiques opposés au changement climatique, d'interdire l'enseignement de la théorie critique de la race dans les universités publiques ou d'abroger *Roe v. Wade*, ces groupes conservateurs ont réussi à transformer les institutions dans de nombreux états.

De l'autre côté du spectre, les groupes féministes, les groupes LGBTQ et les groupes luttant pour un changement progressif ont également adopté diverses positions sur les institutions. Certains considèrent les institutions existantes, telles que les tribunaux et les assemblées législatives, comme une voie de réforme importante (Murdoch et Price 2001 ; Richman 2009 ; Dixon 2009 ; Cain 2000 ; Williams 2004). D'autres adoptent une position plus radicale, affirmant que les institutions existantes sont fondamentalement défectueuses et ne méritent pas d'être sauvées en raison de leurs racines racistes, impériales, capitalistes ou hétérosexistes. Les critiques radicales sur le mariage entre personnes de même sexe ou la représentation au sein des instances élues ou des groupes de médias en sont de bons exemples (Cohen 2001). Même si le mariage homosexuel a été légalisé et que la présence de personnes issues de groupes marginalisés s'est accrue dans les parlements des états et les comités de rédaction, le débat sur la meilleure façon de résister aux mouvements régressifs a persisté. Cet atelier vise à explorer le rôle que jouent les institutions—et les luttes à leur sujet—dans les mobilisations de résistance aux États-Unis. Comment les groupes utilisent-ils la loi, les médias, la science, la culture et d'autres institutions pour tenter d'atteindre leurs objectifs et combattre les groupes qu'ils considèrent comme les opprimant ? Quel est l'impact des débats sur les institutions au sein de ces groupes et entre eux sur la mobilisation ? Ces questions sont délibérément larges afin d'inclure des documents qui examinent les institutions et leurs effets à partir d'une variété de périodes et de perspectives historiques.

Les propositions d'articles (250 à 500 mots en français ou en anglais), accompagnées d'une courte notice bibliographique, doivent être envoyées à Michael Stambolis-Ruhstorfer (michael.stambolis@univ-tlse2.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Resisting Institutions: How Groups Combat and Transform the Mainstream

Michael Stambolis-Ruhstorfer (université Toulouse-II-Jean-Jaurès)

How can we analyze the role of institutions when thinking about collective resistance in the United States? Should institutions be changed, overthrown, or just put up with? Politics, law, culture, media, science, the family, and other significant fields affecting people's everyday lives are key areas of struggle for a variety of social groups in the United States. Regardless of their political and ideological aims, those who seek to exert some kind of social influence must interact with institutions in each of these areas, such as legislatures, courts, public agencies, mass media corporations, the university, and much more (Armstrong and Bernstein 2008). Indeed, whether their goals are to push for a more

just society and egalitarian society—such as civil rights, feminist, LGBTQ, pro-democracy or anti-capitalist organizations—or whether they aim instead to maintain the status quo or even impose racial, religious, or class hierarchies, these groups must contend with institutions. The stances they take on these institutions, however, will depend on a variety of factors that can change over time as the context evolves (Cavaghan 2017). These include, for example, their own political and social power as well as the representation of their perspectives and members within institutions. At some point, activist groups may decide to fight against already existing mainstream institutions by infiltrating and transforming them. At others times, they may decide to create their own alternatives institutions, determining that working within the system to create change is not possible. Furthermore, people on the same side may disagree about which approach is most effective, leading to scissions and leadership contests.

A particularly illustrative example of this dynamic became clear in the wake of Donald Trump's first presidential election when he populated his administration with figures, such as Betsy DeVos, who support Christian nationalism, including those who adhere to the ideas of dominionism. This broad umbrella of beliefs emerged as a political and religious force in the 1970s when its leaders made a break with earlier Christian—mostly protestant—traditions in the United States that sought to stay out of politics and create their own sets of institutions (schools, media, etc.). Dominionists argued that it was the responsibility of the faithful to take over the main pillars of American society and reorient them toward their own conservative theocratic aims (Gagné 2023; Stewart 2022). This stance, which consists in mobilizing to replace or refashion institutions to meet one's ideological goals requires organizational skills, significant material resources, and partners who either share one's worldview or who see their interests as aligned to some degree (Smirnova and Yachin 2015; Nelson 2019). In this regard, other conservative groups and think tanks, such as the Heritage Foundation, the Legislative Exchange Council, and the Federalist Society have worked to radically transform courts and lawmaking institutions to work for rightwing political projects even if they have not always shared all of the beliefs of dominionists (Teles 2008). Whether it be in promoting anti-climate change scientists, banning the teaching of critical race theory in public universities, or repealing *Roe v. Wade*, these conservative groups have been effective in transforming institutions across many states.

On the other end of the spectrum, feminist, LGBTQ groups, and groups fighting for progressive change have also taken a variety of stances on institutions. Some may see existing institutions, such as courts and legislatures, as an important avenue of reform (Murdoch and Price 2001; Richman 2009; Dixon 2009; Cain 2000; Williams 2004). Others take a more radical stance, arguing that existing institutions are fundamentally flawed and not worth saving because of their racist, imperial, capitalist, or heterosexist roots. Radical critiques over same-sex marriage or representation within elected bodies or media corporations are good examples (Cohen 2001). Even as gay marriage has been legalized and the presence of people from marginalized groups increased in state houses and editorial boards, the debate about the best way forward to resist regressive movements has persisted.

This workshop aims to explore the role that institutions—and fights about them—play in mobilizations of resistance in the United States. How do groups use the law, the media, science, culture, and other institutions in order try and achieve their aims and combat the

groups they see as oppressing them? What impact do debates about institutions within and across these groups have on mobilization? These are deliberately broad questions so as to include papers that examine institutions and their effects from a variety of historical time periods and perspectives.

Paper proposals (250 to 500 words in French or English), accompanied with a short bibliographic notice, should be sent to Michael Stambolis-Ruhstorfer (michael.stambolis@univ-tlse2.fr) before **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

Armstrong, Elizabeth A., and Mary Bernstein. 2008. "Culture, Power, and Institutions: A Multi-Institutional Politics Approach to Social Movements." *Sociological Theory* 26 (1): 74–99. <https://doi.org/10.1111/j.1467-9558.2008.00319.x>.

Cain, Patricia. 2000. *Rainbow Rights: The Role of Lawyers and Courts in the Lesbian and Gay Civil Rights Movement*. Boulder, CO: Westview Press.

Cavaghan, Rosalind. 2017. *Making Gender Equality Happen: Knowledge, Change and Resistance in EU Gender Mainstreaming*. Taylor & Francis.

Cohen, Cathy J. 2001. "Punks, Bulldaggers and Welfare Queens: The Radical Potential of Queer Politics?" In *Sexual Identities, Queer Politics*, edited by Mark Blasius, 200–227. Princeton: Princeton University Press.

Dixon, Rosalind. 2009. "Female Justices, Feminism and the Politics of Judicial Appointment: A Re-Examination." *U of Chicago, Public Law Working Paper No. 283.*, December.

Gagné, André. 2023. *American Evangelicals for Trump*. New York: Routledge.

Murdoch, Joyce, and Deb Price. 2001. *Courting Justice: Gay Men and Lesbians v. the Supreme Court*. New York: Basic Books.

Nelson, Anne. 2019. *Shadow Network: Media, Money, and the Secret Hub of the Radical Right*. New York: Bloomsbury Publishing USA.

Richman, Kimberly D. 2009. *Courting Change: Queer Parents, Judges, and the Transformation of American Family Law*. New York: New York University Press.

Smirnova, Marianna Y., and Sergey Y. Yachin. 2015. "Epistemic Communities and Epistemic Operating Mode." *International Journal of Social Science and Humanity* 5 (7): 646–50.

Stewart, Katherine. 2022. *The Power Worshipers: Inside the Dangerous Rise of Religious Nationalism*. New York: Bloomsbury Publishing.

Teles, Steven M. 2008. *The Rise of the Conservative Legal Movement: The Battle for Control of the Law*. Princeton NJ: Princeton University Press.

Williams, Rhys H. 2004. "The Cultural Contexts of Collective Action: Constraints, Opportunities, and the Symbolic Life of Social Movements." In *The Blackwell Companion*

to Social Movements, by David A. Snow and Sarah A. Soule, 91–115. Hoboken, NJ: Blackwell Publishers.

Face à l'Empire : Représentations artistiques des résistances à l'Expansion Territoriale Etats-Unienne

Abdelkrim Morsi et James Guttridge (université Paris-Cité)

La représentation de l'histoire des États-Unis se concentre souvent sur son expansion territoriale. Cependant, la représentation de la résistance à l'annexion de nouveaux territoires mérite également une attention particulière, car elle constitue un moyen de contester les récits historiques dominants. Les œuvres littéraires, les films, les séries télévisées, mais aussi les documentaires mettent de plus en plus en lumière des oppositions aux politiques expansionnistes des États-Unis, notamment du point de vue des communautés autochtones et marginalisées. De l'opposition des états du sud à l'ingérence fédérale dans leur conquête territoriale et l'institution de l'esclavage (Cowie, 2022), à la résistance des Premières Nations à l'empiétement de leurs terres pendant l'expansion vers l'ouest, les récits de l'opposition révèlent des motivations et des formes de défi diverses.

En outre, la résistance à l'expansion territoriale s'est également manifestée en opposition à l'annexion de territoire en dehors du continent nord-américain, comme ce fut le cas avec les Philippines et Cuba. La résistance à l'expansion territoriale des États-Unis est sans doute plus visible dans les débats entre impérialistes et anti-impérialistes, en particulier à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle (Tyrell et Sexton, 2015). La Ligue anti-impérialiste est certainement l'un des plus importants mouvements de résistance contre l'impérialisme des États-Unis.⁵⁰ Elle fut créée le 15 juin 1898 pour s'opposer à l'expansion territoriale et impériale des États-Unis aux Philippines, mais aussi à Cuba. La Ligue comptera jusqu'à 30 000 membres, dont des écrivains de renom tels que William Dean Howells et Mark Twain. La résistance menée par la Ligue anti-impérialiste est particulièrement visible dans ses écrits, comme en témoigne l'essai de Mark Twain de 1901 intitulé « To the Person Sitting in Darkness ». Dans cet essai, il critique les politiques impérialistes menées par différentes nations : les États-Unis aux Philippines, les Allemands en Chine et les Britanniques en Afrique du Sud, créant ainsi une forme de résistance littéraire qui cherche à exprimer les arguments éthiques et civiques contre les politiques expansionnistes. La Ligue anti-impérialiste était opposée à ce que les États-Unis imposent leur volonté à des nations qui s'étaient battues pour leur indépendance. Leur résistance politique organisée était également ancrée dans la conviction que Cuba et les Philippines n'étaient pas préparées à la citoyenneté américaine après des siècles de servitude (Tucker, 2009).

Parallèlement à la position de la Ligue anti-impérialiste, la résistance des Premières Nations à l'expansion territoriale des États-Unis a également été décrite dans des ouvrages documentant les efforts déployés par ces peuples pour défendre leur territoire. Des ouvrages de non-fiction tels que *Un siècle de déshonneur* (1881) de Helen Hunt Jackson, *Bury My Heart at Wounded Knee* (1970) de Dee Brown, et *Ici n'est plus ici* (2018) de Tommy Orange, offrent des témoignages et des perspectives historiques sur les chefs et communautés autochtones qui luttent pour résister au déplacement forcé et à

⁵⁰ Le 15 juin 1898, la Ligue anti-impérialiste est créée pour s'opposer à l'annexion des Philippines par le gouvernement américain.

l'effacement culturel. Ils sont également une source d'information essentielle sur l'héritage durable de l'expansion territoriale, le déplacement des peuples autochtones et la résistance comme expérience continue modelant l'identité des Premières Nations.

Au même titre que les œuvres littéraires, la cinématographie est également apparue comme un moyen puissant d'exprimer la résistance et de remettre en question les récits qui cherchaient à justifier l'expansion territoriale. Dans la riche histoire des médias visuels aux États-Unis, des thèmes liés à la résistance à l'expansion territoriale ont souvent été explorés. Les films et les séries axés sur les perspectives des Premières Nations, les conflits territoriaux et les conséquences de l'expansion vers l'ouest ont été particulièrement importants. Citons notamment *Les Cheyennes* (1964) de John Ford, *Danse avec les loups* et *Le Dernier des Mohicans* dans les années 1990 ainsi que, plus récemment, la série télévisée *Into the West* diffusée sur la TNT et produite par Steven Spielberg, et *Bury My Heart at Wounded Knee* adaptée et diffusée par HBO, entre autres. Cet atelier s'intéresse également aux perspectives autochtones sur les différents modes de résistance, telles qu'ils sont dépeints par les cinéastes et les conteurs autochtones. Nous pensons notamment à *L'ombre des corbeaux* (2022) et *Little Bird* (2023), qui traitent de la violence coloniale à l'encontre des peuples autochtones au Canada, et à *Reservation Dogs* (2021-2023), une série comique dont l'action se déroule aux États-Unis et qui a fait œuvre de pionnier en réunissant une équipe de scénaristes et de réalisateurs entièrement autochtones, ainsi qu'une distribution et une équipe de tournage majoritairement autochtones.

Cet atelier a pour but d'explorer l'impact de ces représentations de la résistance à l'expansion territoriale sur la compréhension contemporaine de l'histoire américaine, en particulier en ce qui concerne l'expérience des Premières Nations. L'occupation de Cuba et l'annexion des Philippines ont été moins largement représentées dans les médias visuels, les films et les séries télévisées se concentrant davantage sur les perspectives américaines de la guerre hispano-américaine (*The Rough Riders*, 1927, *Rough Riders*, 1997, *Marquita l'espionne*, 1926). Les participants sont invités à s'interroger sur l'évolution de la réception de ces récits au fil du temps, sur l'exactitude culturelle et historique de ces représentations, ainsi que sur les raisons de la sous-représentation des annexions de Cuba et des Philippines. Les participants sont également invités à s'intéresser à des films en langue étrangère tels que *1898, los últimos de Filipinas* (2016), des œuvres révisionnistes telles que *Little Big Man* (1970) ainsi qu'à des documentaires, en particulier *Hollywood et les Indiens* (2009), *Nous n'étions que des enfants...* (2012) et *Dawnland* (2018), qui portent sur la résistance à l'assimilation forcée, l'effacement culturel et la résistance des cinéastes autochtones à la représentation hollywoodienne des Indiens d'Amérique.

Les communications portant sur les aspects suivants sont les bienvenues :

- Analyse des récits historiques et culturels relatifs à l'expansion territoriale et à la résistance, tels qu'ils sont représentés dans les médias visuels américains.
- La manière dont le cinéma et la télévision ont représenté la résistance des Premières Nations à l'expansion états-unienne et comment ces représentations ont influencé la perception du public.
- Le rôle des médias visuels dans le renforcement ou la remise en question des récits historiques dominants sur l'expansionnisme américain.

– Les responsabilités éthiques des cinéastes et des créateurs de contenu dans la représentation de ces histoires complexes et souvent traumatisantes.

Les propositions de communication, en français ou en anglais, composées d'un **titre**, d'un **résumé de 500 mots maximum** et d'une **courte bibliographie** sont à envoyer à ces deux adresses e-mail avant le 19 janvier 2025: morsikarim@hotmail.fr, jamesjguttridge@gmail.com.

Resisting the Empire: Artistic Representations of Opposition(s) to U.S. Territorial Expansion

Abdelkrim Morsi and James Guttridge (université Paris-Cité)

The representation of U.S. history has traditionally centred on narratives of territorial expansion, and yet equally potent artistic representations of resistance to these expansions, found in various media, remain a field well suited for critical examination as they have become a powerful means of challenging dominant historical narratives. Literary works, film, television series, and documentaries have increasingly highlighted perspectives that critique the expansionist policies of the U.S., particularly from the viewpoint of Indigenous and marginalised communities. From Southern opposition against federal interference in land conquests and the institution of slavery (Cowie, 2022), to Native American resistance to encroachment on their ancestral lands, the narratives of opposition reveal diverse motivations and forms of defiance.

A crucial aspect of resistance to territorial expansion is that it was not limited to westward expansion and the concept of manifest destiny. It included expansion into foreign territories as well, such as resistance to the annexation of the Philippines and Cuba. Resistance to U.S. territorial expansion is vividly represented in the debates between imperialists and anti-imperialists, particularly in the late 19th and early 20th centuries (Tyrell and Sexton, 2015). On June 15, 1898, the Anti-imperialist League was formed to oppose the annexation of the Philippines by the U.S. government. The League's membership grew to thirty thousand, including prominent writers like William Dean Howells and Mark Twain. The Anti-Imperialist League's resistance became particularly manifest in their writings, exemplified by Twain's 1901 essay "To the Person Sitting in Darkness." In this essay, he criticises imperial domination by the U.S., as well as by European powers, symbolising a literary form of resistance that sought to represent the ethical and civic arguments against expansionist policies. The Anti-Imperialist League opposed the U.S. imposing its will on nations that had fought for their independence. Their organised political resistance was also rooted in the belief that Cuba and the Philippines were not prepared for U.S. citizenship after centuries of servitude (Tucker, 2009).

In parallel to the Anti-Imperialist League's stance, Native American resistance to U.S. territorial expansion has also been captured in literature documenting Indigenous efforts to defend their territory. Non-fiction works such as *A Century of Dishonour* (1881) by Helen Hunt Jackson, *Bury My Heart at Wounded Knee* (1970) by Dee Brown and *There There* (2018) by Tommy Orange provide first-hand accounts and historical perspectives of

Native leaders and communities fighting to resist forced removal and cultural erasure, and the enduring legacy of U.S. expansion, displacement, and resistance as a continual experience that shapes Native American identity.

Next to literary works, cinematography has also emerged as a powerful medium for expressing resistance and challenging the narratives that sought to justify territorial expansion. The rich history of visual media in the U.S. has frequently explored themes of resistance to territorial expansion. Films and series focusing on Native American perspectives, land conflicts, and the consequences of westward expansion have garnered significant prominence. Notable examples include John Ford's *Cheyenne Autumn* (1964), *Dances with Wolves* and *The Last of the Mohicans* in the 1990s, and more recently, the television series *Into the West*, produced by Steven Spielberg and HBO's adaptation of *Bury My Heart at Wounded Knee*, to name just a few. This panel is also interested in indigenous perspectives on various modes of resistance, as depicted by indigenous filmmakers and storytellers. Examples include *Bones of Crows* (2022) and *Little Bird* (2023), which focus on colonial violence against Indigenous peoples in Canada, and *Reservation Dogs* (2021-2023), a comedic show set in the U.S. that was groundbreaking in featuring an all-Indigenous team of writers and directors, as well as a majority-Indigenous cast and crew.

This panel seeks to explore how the portrayals of resistance to territorial expansion in media impact contemporary understandings of American history, particularly with regard to Native American experiences. The occupation of Cuba and the annexation of the Philippines have been less extensively represented in visual media, with films and television series focusing more on U.S. perspectives of the Spanish-American War (*The Rough Riders*, 1927, *Rough Riders*, 1997, *Across the Pacific*, 1926). Participants are invited to consider how the reception of these narratives has evolved over time, the cultural and historical accuracy of such representations and the reasons behind the underrepresentation of the annexations of Cuba and the Philippines. Panelists are also invited to consider foreign-language films such as *1898, Our Last Men in the Philippines* (2016), revisionist works such as *Little Big Man* (1970) as well as documentaries, in particular *Reel Injun* (2009), *We Were Children* (2012) and *Dawnland* (2018) which focus on resistance to forced assimilation, cultural erasure and the resistance of Indigenous filmmakers against Hollywood's depiction of Native Americans.

Papers covering the following angles are welcome:

- Analysis of the historical and cultural narratives surrounding territorial expansion and resistance as represented in U.S. visual media.
- How film and television have depicted Native American resistance to U.S. expansion and how these depictions have influenced public perception.
- The role of visual media in either reinforcing or challenging dominant historical narratives about U.S. expansionism.
- The ethical responsibilities of filmmakers and content creators in representing these complex and often traumatic histories.

Proposals for papers, in English or French, consisting of a title, an abstract of 500 words maximum, and a short bibliography should be submitted to both the following email addresses before January 19, 2025: morsikarim@hotmail.fr, jamesjguttridge@gmail.com

Bibliographie / Bibliography

Aleiss, Angela. *Making the White Man's Indian: Native Americans and Hollywood Movies* (Westport: Praeger, 2005).

Berny, Martin. "The Hollywood Indian Stereotype: The Cinematic Othering and Assimilation of Native Americans at the Turn of the 20th Century" *Angles*, 10 | 2020 URL: <http://journals.openedition.org/angles/331>

Bredin, M. & Hafsteinsson, S. B. (eds). *Indigenous screen cultures in Canada* (Winnipeg: University of Manitoba Press, 2010).

Brown, Dee. *Bury My Heart at Wounded Knee* (New York: Holt, Rinehart & Winston, 1970).

Cowie, Jefferson. *Freedom's Dominion: A Sage of White Resistance to Federal Power* (USA: Basic Books, 2022).

Habran, A (2024). Beyond the Frontier Line: the Deported Southeastern Indigenous Nations as "Civilizers" of the Great Plains. *Revue française d'études américaines*, 2024/1 N° 178, pp. 55-71. <https://doi.org/10.3917/rfea.178.0055>.

Hearne, Joanna. *Native Recognition: Indigenous Cinema and the Western* (Albany: SUNY Press, 2012).

Jackson, Helen Hunt. *A Century of Dishonour* (Minneapolis: Ross & Haines, 1964 reprint edition).

Kilpatrick, Jacquelyn. *Celluloid Indians, Native Americans and Film*. (Lincoln: University of Nebraska Press, 1999).

Kökény, A, & Habran, A (2024). The West in Construction: Texas and Indian Territory at the Vanguard of American Imperial Expansion. *Revue française d'études américaines*, 2024/2 N° 179, pp. 77-97. <https://doi.org/10.3917/rfea.179.0077>.

Orange, Tommy. *There There* (USA: Alfred A. Knopf, 2018).

Prats, Armando José. *Invisible Natives: Myth and Identity in the American Western*. (Ithaca and London: Cornell UP, 2002).

Raheja, Michelle H. *Reservation Reelism: Redfacing, Visual Sovereignty, and Representations of Native Americans in Film* (Lincoln: University of Nebraska Press, 2010).

Rollins, Peter C. and O'Connor, John E. (eds.) *Hollywood's Indian: The Portrayal of the Native American in Film* (USA: Kentucky University Press, 2003).

Tucker, Spencer. *The Encyclopedia of the Spanish-American and Philippine-American Wars: A Political, Social, and Military History*. ABC-CLIO, 2009.

Tyrell, Ian and Sexton, Jay (eds.) *Empire's Twin: U.S Anti-Imperialism from the Founding Era to the Age of Terrorism* (USA: Cornell University Press, 2015)

Résistance écopoétique

Claire Cazajous-Augé (université Toulouse-II-Jean-Jaurès) et Béné Meillon (université d'Angers)

Depuis plusieurs années, l'écopoétique, au même titre que les autres disciplines qui forment les *literary green studies* (l'écocritique, la zoopoétique, les écoféminismes, etc.) se présente comme un mode de résistance à des discours et des modèles économiques et sociaux dominants hérités des Modernes (industrialisation, capitalisme, patriarcat, etc.). L'écopoétique dénonce avec force l'idée selon laquelle les humains seraient autonomes et séparés du reste du vivant et qu'ils pourraient, grâce à la prétendue supériorité dont ils bénéficieraient, exploiter ses ressources et en jouir à leur guise. Une telle conception du monde autre qu'humain a conduit à la crise climatique que nous traversons et à une altération profonde de nos rapports avec les autres espèces et les espaces jadis naturels qui nous servent d'*oïkos*. Cet atelier s'intéressera à la manière dont la démarche écopoétique peut se lire comme un acte de résistance à des manières destructrices de concevoir le monde autre qu'humain et ce à plusieurs égards.

Sur le plan politique, l'écopoétique se penche sur certains problèmes environnementaux présents dans des textes littéraires. On pensera par exemple à Terry Tempest Williams et à son combat contre la destruction d'un refuge d'oiseaux migrateurs dans son essai *Refuge* (1991), à Linda Hogan qui met en scène la lutte de populations autochtones contre la construction d'un barrage à la frontière entre les États-Unis et le Canada dans le roman *Solar Storms* (1994), ou encore à Ann Pancake, qui dénonce dans le roman *Strange as This Weather Has Been* (2007) les ravages causés par l'industrie des mines de charbon à ciel ouvert dans les Appalaches. La littérature écopoétique contribue également à rendre visible le rôle essentiel joué par des vies invisibles à l'œil nu, comme dans le poème « Bioluminescence » de la poétesse Rosemerry Wahtola Tromme dédié au plancton (2022), ainsi que les interactions qui se nouent entre différents êtres et leurs milieux (les réseaux mycorhiziens entre les arbres présentés par Richard Powers dans *The Overstory* par exemple, 2018). Ces œuvres offrent ainsi des échos poét(h)iques de la biodiversité et invitent à une meilleure prise en compte des relations dynamiques par lesquelles se tisse la toile du vivant.

Par le biais d'expérimentations formelles et de réinventions stylistiques et narratives, la création écopoétique fait également acte de résistance sur le plan de l'écriture, face à une tradition littéraire anthropocentrée qui a longtemps relégué le monde vivant au second plan, soit en tableau de fond servant à donner du relief aux histoires humaines, soit en simple miroir des personnages et permettant avant tout d'éclairer la nature des êtres humains et leurs cultures (Lawrence Buell, Tom Pughe). Afin d'en finir avec l'exploitation symbolique du monde autre qu'humain, l'écopoétique explore de nouvelles façons de rendre compte des modes spécifiques par lesquels les non-humains, et notamment les animaux et les plantes, habitent le monde (recours à un anthropomorphisme critique, adoption de points de vue autre qu'humain, jeux sonores, rythmiques et stylistiques variés, etc.). En accordant une place centrale au monde vivant dans l'écriture et en dévoilant les processus de co-composition entre les mondes humains et autres qu'humains à l'œuvre dans l'acte de création (Bénédicte Meillon, Aaron Moe, Anne Simon), l'écopoétique nous invite à décentrer notre regard et propose un changement de paradigme bénéfique au-delà du domaine de la littérature. Par

ailleurs, soucieuse de réaffirmer la nécessaire posture d'humilité des humains face à la nature autre qu'humaine, l'écopoétique n'hésite pas à révéler que cette dernière résiste aussi à la description littéraire et poétique. À l'image de Rick Bass qui multiplie les portraits amputés voire contradictoires des animaux que ses narrateurs rencontrent (Claire Cazajous-Augé), nombre d'autrices et d'auteurs mettent en scène leur impossibilité à représenter vraiment le monde vivant, quitte à contrarier les attentes de leurs lecteurs (Yves-Charles Grandjeat). Aussi l'écopoétique explore-t-elle comment l'écolittérature résiste à une injonction de simple mimétisme et développe plutôt une *poiesis* sensuelle (Scott Knickerbocker), dont l'artifice témoigne d'efforts pour rendre compte de et composer avec les différentes textures à la fois du monde et du langage dans toute leur matérialité. Ce faisant, l'écopoétique résiste à l'extraction des langages humains du reste du monde concret et participe à l'inverse de sa rematérialisation (David Abram, Scott Knickerbocker).

Enfin, l'écopoétique s'intéresse à la façon dont nombre d'écofictions et d'œuvres d'art résistent à l'onto-épistémologie des Modernes en venant bousculer les codes du réalisme. On pourra ainsi s'intéresser dans cet atelier à ces autrices et auteurs qui optent pour des modes relevant de la fiction spéculative, du fantastique, du merveilleux, de l'éco-gothique, du réalisme magique, ou encore du réalisme liminal (Bénédicte Meillon). On s'intéressera entre autres aux approches néo-matérialistes qui mettent en exergue et jouent sur les enchevêtrements entre discours et matière dont relèvent les devenirs du monde (Karen Barad, Serenella Iovino et Serpil Oppermann).

À rebours d'une conception dépolitisée de l'écopoétique (Pierre Schoentjes estime par exemple, en la comparant avec l'écocritique, perçue comme plus militante, que l'écopoétique se concentrerait davantage sur la forme du texte), cet atelier a pour objectif de discuter des différentes formes de l'intensité à la fois poétique et politique de la démarche écopoétique, entre dénonciation de modèles mortifères et proposition de mondes plus éthiques et féconds (Jean-Claude Pinson).

Les propositions de communication en français ou en anglais (500 mots maximum), accompagnées d'une notice biographique, doivent être envoyées à Claire Cazajous-Augé (claire.cazajous-auge@univ-tlse2.fr) et Béné Meillon (benedicte.meillon@univ-angers.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Ecopoetic Resistance

Claire Cazajous-Augé (université Toulouse-II-Jean-Jaurès) et Béné Meillon (université d'Angers)

Like other fields in the green literary studies such as ecocriticism, zoopoetics, or ecofeminism, ecopoetics has emerged as a mode of resistance to dominant discourses as well as to economic and social models which have been inherited from Modernity (industrialization, capitalism, patriarchy, etc.). Ecopoetics has been taking issue with the notion that humans might be autonomous and separate from the rest of the living world, or that the alleged superiority of humankind over the rest of the natural world should

legitimate our endless exploitation of the earth's resources for our own benefit. Such a conception of the more-than-human world has led us to the current climate crisis while deeply altering the way we relate to other species and to the once-natural places providing us with an *oikos*, or habitat. This workshop seeks to explore how the ecopoetic stance forms an act of resistance to noxious views of the other-than-human world.

On a political level, ecopoetics tackles the environmental problems which writers draw attention to in their ecoliterary texts. One might think for instance of Terry Tempest Williams' struggle against the destruction of a migratory bird refuge in her eponymous essay (*Refuge*, 1991), of Linda Hogan's depiction of the fight opposing indigenous groups to the construction of a dam on the border between the United States and Canada in *Solar Storms* (1994), or of Ann Pancake's indictment of Mountain Top Removal by the coal mining industry in the Appalachian range in *Strange as This Weather Has Been* (2007). Ecoliterature moreover helps render visible those lives that are invisible to the human eye, as for example when Rosemerry Wahtola Tromme dedicates her "Bioluminescence" poem to plankton (2022). Ecopoetic texts also draw attention to the interactions entangling various organisms with their milieux — as when Richard Powers foregrounds the mycorrhizal networks interlinking different trees in *The Overstory* (2018). Such works thus offer poet(h)ic echoes of biodiversity and call for a better understanding of the dynamic relationships interweaving the web of life.

By experimenting with form and inventing new narrative and stylistic devices, ecopoetic literature furthermore forms an act of resistance on the level of writing, in the face of an anthropocentric literary tradition which has long backgrounded the living world, either turning it as backdrop for human matters, or else using it as a simple mirror for the main characters, mainly to shed light on human nature and cultures (Lawrence Buell, Tom Pughe). To come to terms with the symbolical exploitation of the more-than-human world, ecopoetics analyzes new ways of accounting for the specific modes in which non-human beings, in particular animals and plants, inhabit the world. Hence the recurrent focus on self-reflexive anthropomorphism, on other-than-human points of view, or on sonorous, rhythmical, and stylistic tricks. Granting the living world a central part in the writing and revealing the co-composition processes at work between human and other-than-human worlds (Bénédicte Meillon, Aaron Moe, Anne Simon), ecopoetics calls for a shift in perspectives and paradigms which can bring about positive changes well beyond literature.

Besides, as it constantly reaffirms the humility which humans must adopt in the face of more-than-human nature, ecopoetics often underscores the ways in which the non-human world tends to resist literary and poetic description. Like Rick Bass who accumulates amputated or contradictory portraits of the animals his narrators encounter (Claire Cazajous-Augé), many writers bring to the fore their incapacity to faithfully represent the living world, sometimes going so far as to thwart readers' expectations (Yves-Charles Grandjeat). As a matter of fact, ecopoetics scrutinizes the ways in which ecoliterature resists an injunction to simple mimesis, developing rather a sensuous *poiesis* (Scott Knickerbocker), the artificiality of which gestures to and composes with the various textures of both the world and of language itself. Ecopoetics thus resists the notion that human language has extracted itself from the rest of the concrete world, and, to the contrary, helps rematerialize language itself (David Abram, Scott Knickerbocker).

Finally, ecopoetics investigates the various ways in which many ecofictions and artworks resist the modern onto-epistemology by upsetting the codes of realism. This workshop therefore invites papers dealing with writers who have opted for modes pertaining to speculative fiction, the fantastic, the marvelous, the eco-gothic, or to magical realism, or again liminal realism (Bénédicte Meillon). New materialistic approaches will be of particular interest, specifically those that cast light on the entanglements between discourse and matter that impact the world's becoming (Karen Barad, Serenella Iovino et Serpil Oppermann).

Far from a version of ecopoetics that might steer clear of any form of activism – Pierre Schoentjes for instance regards ecocriticism as a more political way of reading texts than ecopoetics, which he deems essentially focused on textuality itself – this workshop aims to tease out the various forms of both poetic and political intensity that characterizes *ecopoiesis*, the writing of which entails a denunciation of mortiferous models and the imagining of more ethical and fecund ways of inhabiting the world (Jean-Claude Pinson).

300-word proposals in English or French and a short biographical statement should be sent to Claire Cazajous-Augé (claire.cazajous-auge@univ-tlse2.fr) and Béné Meillon (benedicte.meillon@univ-angers.fr) before **January 19, 2025**.

Bibliographie / Bibliography

Abram, David. *The Spell of the Sensuous*. New York, Vintage Books, 1996.

Barad, Karen. *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*. Durham, NC, Duke University Press, 2007.

Buell, Lawrence. *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*. Cambridge, MA, Harvard University Press, 1995.

Cazajous-Augé, Claire. *À la trace. La poétique animalière des nouvelles de Rick Bass*. Lyon, ENS Éditions, 2021.

Grandjeat, Yves-Charles. « La place de l'animal dans la littérature d'environnement américaine », *La Question animale*, Jean-Paul Engélibert, Lucie Campos, Catherine Coquio et Georges Chapouthier (dirs.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, 107—119.

Iovino, Serenella & Opperman, Serpil. « Material Ecocriticism: Materiality, Agency and Models of Narrativity. » *Ecozon@* 3, no.1 (2012), 75–91.

Knickerbocker, Scott. *Ecopoetics: The Language of Nature, The Nature of Language*. Amherst and Boston, University of Massachusetts Press, 2012.

Meillon, Bénédicte. *Ecopoetics of Reenchantment: Liminal Realism and Poetic Echoes of the Earth*. Lanham, Lexington, 2022.

Moe, Aaron. *Zoopoetics: Animals and the Making of Poetry*. Lanham, Lexington Books, 2014.

Pancake, Ann. *Strange as This Weather Has Been*. Emeryville, CA, Shoemaker & Hoard, 2007.

Pinson, Jean-Claude. *Poétique : une autothéorie*. Ceyzérieu, Champ Vallon, 2013.

Powers, Richard. *The Overstory*. London, William Heinemann, 2018.

Pughe, Thomas. « Réinventer la nature : vers une écopoétique. » *Études anglaises* 58, no.1 (2005), 68—81.

Schoentjes, Pierre. *Ce qui a lieu : essai d'écopoétique*. Marseille, Wildproject, 2015.

Simon, Anne. *Une bête entre les lignes : essai de zoopoétique*. Marseille, Wildproject, 2021.

Tempest Williams, Terry. *Refuge: An Unnatural History of Family and Place*. New York, Vintage Books, 1991.

Wahtola Tromme, Rosemerry. « Bioluminescence. » *Reformed Journal*, 2022.
<https://reformedjournal.com/bioluminescence/>

(Nécessité de la) désobéissance civile dans la littérature et les arts contemporains

Françoise Sammarcelli et Elizabeth Moulin (Sorbonne Université)

Thoreau écrit dans *Civil Disobedience* que « Any man more right than his neighbors, constitutes a majority of one already⁵¹ ». Fondée sur l'autonomie individuelle, sa conviction est que l'acte de résistance pacifique est légitime si les actions du gouvernement sont injustes — une idée qualifiée par Hannah Arendt d'individualisme moral. Selon Arendt, la philosophie de Thoreau se concentre plus sur ce que la conscience interdit que sur ce qu'elle prescrit, un principe qui rejoint la démarche créative des artistes, qui défient souvent l'oppression non pas en proposant des solutions, mais en refusant de rester complices de l'injustice. À l'image de la « révolution pacifique » de Thoreau, les écrivains et les artistes peuvent initier un changement social en produisant des œuvres qui critiquent et rejettent les normes oppressives.

Cet atelier se propose d'explorer les formes que prend la désobéissance civile dans les textes et les arts visuels contemporains en Amérique du Nord. Il s'agira de comprendre comment les œuvres contemporaines deviennent des outils de résistance, voire des catalyseurs de la conscience collective. En examinant les transgressions des normes politiques, sociales et esthétiques on analysera comment la désobéissance dans les textes et les arts visuels reflète l'urgence d'un engagement éthique face aux crises multiples de notre monde actuel, et conduit à interroger la position des arts, et notamment de la littérature.

Plusieurs questions se posent : comment la désobéissance civile s'exprime-t-elle dans les arts visuels contemporains ? En quoi les œuvres littéraires et/ou visuelles permettent-elles de résister aux normes politiques, sociales et esthétiques, et comment les artistes nord-américains utilisent-ils leur pratique pour contester les structures dominantes ?

Cet atelier se penchera sur des exemples d'œuvres où l'acte de résistance artistique transgresse les frontières du public et du privé, comme dans le street art militant tel que celui de Shepard Fairey ou de Judy Baca, dont le *Great Wall of Los Angeles* réécrit l'histoire des groupes marginalisés. Comment ces artistes refusent-ils les lois des états, les règles d'utilisation de l'espace public, ou les frontières artistiques ?

Cette réflexion peut s'étendre aussi aux explorations esthétiques de diverses questions d'actualité. Dans quelle mesure les écrivains et les artistes graphiques répondent-ils à l'urgence des crises contemporaines, en particulier celle des migrations ? Il s'agit d'analyser les pratiques artistiques centrées sur les migrations et les droits des sans-papiers, à l'instar de *Undocumented: A Worker's Fight* de Duncan Tonatiuh ou du film satirique *Machete* de Robert Rodriguez. Comment les représentations de la lutte des migrants ou de l'injustice sociale, comme dans les œuvres de Ramiro Gomez ou les fresques de Chicano Park, révèlent-elles des formes contemporaines de désobéissance civile ? En quoi des œuvres comme *The Ghosts of Ellis Island* de George Takei créent-elles une forme de dialogue entre l'histoire des migrations aux Etats-Unis et les luttes contemporaines autour des droits des immigrés clandestins ?

⁵¹ Thoreau, Henry David. [1849] 1980. *Walden, or, Life in the Woods; and, on the Duty of Civil Disobedience*. [New ed.]. New York: New American Library. p. 230

De même, des voix marginalisées parlent et dessinent à partir de/contre la censure dans des romans graphiques en forme de témoignage, tels que *Fun Home* d'Allison Bechdel, *The Best We Could Do*, de Thi Bui, ou *American Born Chinese*, par Gene Luen Yang. En réintégrant des récits marginalisés dans le discours dominant, ces œuvres contestent les structures qui les ont exclues et interrogent le rôle de la littérature dans la résistance aux normes. L'atelier explorera aussi les limites de cette désobéissance : la désobéissance civile peut-elle être violente ?

De plus, la question de la désobéissance civile n'est pas seulement une question de contenu, mais aussi de forme. Comment les artistes visuels résistent-ils aux formats traditionnels de la production artistique ? L'émergence d'œuvres hybrides, échappant aux classifications conventionnelles (roman, roman graphique, bande dessinée) constitue-t-elle un acte de résistance ? Les artistes ne contestent pas seulement les structures politiques ou sociales, mais aussi les normes esthétiques et éditoriales. En refusant les catégories imposées, des créateurs comme Chris Ware ou Lynda Barry redéfinissent l'œuvre d'art et son mode de réception, transformant la désobéissance en pratique esthétique.

On posera également la question des formes alternatives de publication, telles que les underground comics, les fanzines et perzines, et autres productions indépendantes. En contournant les circuits éditoriaux traditionnels, des artistes comme Robert Crumb ou les autrices du mouvement Riot Grrrl ont créé une contre-culture visuelle et narrative, défiant les normes éditoriales dominantes. Comment ces formats permettent-ils aux artistes de contester les structures de pouvoir dans la production et la distribution de leurs œuvres, tout en défiant les attentes culturelles ? Quelles résonances ces pratiques ont-elles avec la désobéissance civile au sens large ? Le *net art*, par exemple, illustre comment la technologie peut servir à contourner les circuits artistiques traditionnels et échapper à la censure. Plus généralement, comment et dans quelle mesure la désobéissance et la contestation sont-elles productives en tant que thématiques et dynamiques dans la littérature et les arts visuels contemporains ?

On encouragera également les contributions qui s'intéressent aux intersections entre les arts et entre les genres, ainsi qu'à la manière dont la désobéissance civile s'exprime particulièrement dans des œuvres hybrides ou multimodales (combinaisons de texte et d'image, œuvres numériques, etc.). Notamment comment ces œuvres interrogent-elles la fonction même de l'objet artistique et sa place dans la résistance aux structures sociales et culturelles dominantes ?

Désobéissance civile dans les textes et les arts visuels nord-américains

- Résistance aux normes politiques, sociales et esthétiques
- Contestation des structures dominantes par l'art
- Transgression des frontières publiques, privées et artistiques
- Réintégration des récits marginalisés dans le discours dominant
- Résistance aux formats artistiques traditionnels (romans graphiques, œuvres hybrides)
- Formes alternatives de publication et diffusion (underground, net art)

- Utilisation de la technologie pour la désobéissance artistique

Les propositions de communication en français ou en anglais (500 mots maximum), accompagnées d'une notice biographique, doivent être envoyées à Françoise Sammarcelli (fsammarcelli11@gmail.com) et Elizabeth Moulin (elizabeth.moulin@yahoo.com) avant le **19 janvier 2025**.

(The Need for) Civil Disobedience in Contemporary Literature and Arts

Françoise Sammarcelli and Elizabeth Moulin (Sorbonne Université)

Thoreau writes in *Civil Disobedience* that “Any man more right than his neighbors, constitutes a majority of one already.”⁵² Rooted in individual autonomy, his belief is that an act of peaceful resistance is legitimate if the government’s actions are unjust—an idea Hannah Arendt describes as moral individualism. According to Arendt, Thoreau’s philosophy focuses more on what the conscience forbids than on what it prescribes, a principle that aligns with the creative approach of artists, who often challenge oppression not by offering solutions, but by refusing to remain complicit in injustice. As in Thoreau’s “peaceful revolution,” artists can initiate social change by producing works that critique and reject oppressive norms.

This panel aims to explore the forms that civil disobedience takes in contemporary literature and visual arts in North America. The goal is to understand how contemporary works become tools of resistance, even catalysts for collective consciousness. By examining transgressions of political, social, and aesthetic norms, we will analyze how disobedience in texts and visual artworks reflects the urgency of ethical engagement in response to the multiple crises of our current world, leading to a questioning of the position of the arts, particularly literature.

Several questions arise: how is civil disobedience expressed in contemporary visual arts? How do literary and/or visual works enable resistance to political, social, and aesthetic norms, and how do North American artists use their practice to challenge dominant structures?

This panel will focus on examples of works where acts of artistic resistance transcend the boundaries between public and private, as seen in activist street art like that of Shepard Fairey or Judy Baca, whose *Great Wall of Los Angeles* rewrites the history of marginalized groups. How do these artists reject state laws, rules of public space usage, or artistic boundaries?

This reflection can also extend to aesthetic explorations of various contemporary issues. To what extent do writers and graphic artists respond to the urgency of contemporary crises, particularly those related to migration? We will analyze artistic practices centered on migration and the rights of the undocumented, such as *Undocumented: A Worker’s Fight* by Duncan Tonatiuh or Robert Rodriguez’s satirical film *Machete*. How do

⁵² Thoreau, Henry David. 1980. *Walden, or, Life in the Woods ; and, on the Duty of Civil Disobedience*. [New ed.]. New York: New American Library. p. 230

representations of migrants' struggles or social injustice, as seen in the works of Ramiro Gomez or the murals of Chicano Park, reveal contemporary forms of civil disobedience? How do works like George Takei's *The Ghosts of Ellis Island* create a dialogue between the history of migrations in the United States and contemporary struggles over the rights of undocumented immigrants?

Similarly, marginalized voices speak and draw from/against censorship in graphic novels that serve as testimonies, such as *Fun Home* by Alison Bechdel, *The Best We Could Do* by Thi Bui, or *American Born Chinese* by Gene Luen Yang. By reintegrating marginalized narratives into the dominant discourse, these works challenge the structures that excluded them and question the role of literature in resisting norms. The panel will also explore the limits of this disobedience: can civil disobedience be violent?

Moreover, the issue of civil disobedience is not only one of content but also of form. How do visual artists resist traditional formats of artistic production? Does the emergence of hybrid works, defying classic classifications (novel, graphic novel, comic), represent an act of resistance? Artists challenge not only political or social structures but also aesthetic and editorial norms. By rejecting imposed categories, creators like Chris Ware or Lynda Barry redefine the artwork and its mode of reception, transforming disobedience into an aesthetic practice.

We will also explore alternative forms of publication, such as underground comics, fanzines, perzines, and other independent productions. By bypassing traditional editorial circuits, artists like Robert Crumb or the female authors of the Riot Grrrl movement have created a visual and narrative counter-culture, challenging dominant editorial norms. How do these formats allow artists to challenge power structures in the production and distribution of their works while defying cultural expectations? What resonances do these practices have with civil disobedience in a broader sense? Net art, for example, illustrates how technology can be used to bypass traditional artistic circuits and evade censorship. More generally, how and to what extent are disobedience and protest productive as themes and dynamics in contemporary literature and visual arts?

We also encourage contributions that explore intersections between the arts and between genres, as well as how civil disobedience is particularly expressed in hybrid or multimodal works (combinations of text and image, digital works, etc.). In particular, how do these works question the very function of the artistic object and its role in resisting dominant social and cultural structures?

Civil Disobedience in North American Literature and Visual Arts

- Resistance to political, social, and aesthetic norms
- Contestation of dominant structures through art
- Transgression of public, private, and artistic boundaries
- Reintegration of marginalized narratives into the dominant discourse
- Resistance to traditional artistic formats (graphic novels, hybrid works)
- Alternative forms of publication and dissemination (underground, net art)
- Use of technology for artistic disobedience

300-word proposals in English or French and a short biographical statement should be sent to Françoise Sammarcelli (fsammarcelli11@gmail.com) and Elizabeth Moulin (elizabeth.moulin@yahoo.com) before **January 19, 2025**.

Le reste à l'œuvre : performance et résistance dans la littérature américaine contemporaine.

Fiona McMahon (université Paul-Valéry-Montpellier-III), Sophie Chapuis (université Jean-Monnet-Saint-Étienne) et Flora Valadié (Avignon Université)

« Mais les loques, le rebut : je ne veux pas les inventorier mais leur rendre justice de la seule manière possible : en les utilisant. » (Benjamin 476)

On parle souvent légèrement de ce qu'il reste, des restes. On fait peu de cas des loques et des rebuts. Mais cette disqualification du reste n'est-elle pas l'envers de sa force ? Car le reste dérange parce qu'il est ce qui résiste encore, et révèle en cela sa double nature. On peut en effet voir le reste comme le résultat d'une soustraction, un moins. Mais il est aussi ce qui subsiste, un plus, ce sur quoi l'on ne comptait plus, mais qui est toujours, ou encore là. Il est la décimale quand il est le reste de la division : ce qui ne tombe pas juste, ce qui ne fait jamais tout. Prélevé de ce qui a été totalité, le reste est comme l'ombre projetée de cette unité. C'est peut-être pour cela qu'il agit dans l'ombre du tout et n'en est pas moins, ou est d'autant plus, puissant.

Etymologiquement, il aurait certes à voir avec une subsistance de ce qui aurait disparu, mais aussi avec une continuité d'être, une intensification – marquée par le préfixe -re – de ce qui tient ferme et debout, *re-stare*. Il est ce qui résiste à la disparition et la diminution. Il joue du rapport entre littéral et figuré dans sa proximité sémantique avec la trace : le reste implique un rapport métonymique avec l'objet diminué ou disparu quand le reste est relique, reliquat, ruine ou vestige, relief ou déchet. Il est aussi promesse et résistance à toute clôture herméneutique, un reste en excès et en reste à la fois, c'est-à-dire en réserve, annonçant du nouveau voire du renouveau. En ne pouvant être totalement assimilé, il échappe à toute répétition cyclique et produit du dissemblable. Le reste fascine parce qu'il est ingérable, rechigne à l'absorption, demeure insaisissable et met en déroute tout processus pouvant être mené à l'identique.

Cet atelier vise à éprouver la force du reste dans les champs esthétiques et littéraires américains contemporains. Nous nous efforcerons d'explorer la notion de reste et sa mise en œuvre liées « à des pratiques plutôt qu'à une archive, à l'invention plutôt qu'à la restauration », pour reprendre la formulation de Tiphaine Samoyault. Nous examinerons le reste et sa reconfiguration en ce qui échappe à l'assimilation et au canon, matière refoulée, marginalisée et faisant inlassablement retour, mettant en échec la reconduction à l'identique et favorisant l'émergence des possibles.

Cet atelier cherche donc, entre autres, à engager une réflexion sur ce à quoi résiste le reste et sur ce qu'il peut, sur ce que le reste à l'œuvre dans les formes de création littéraire américaine contemporaine produit, sur la potentialité artistique du recyclage et de la valorisation du reste. Quelles formes naissent des restes à l'œuvre dans la poésie et la fiction contemporaines américaines ? Que serait une poétique du reste ? L'écopoétique propose par exemple une lecture qui explore la corporalité du rebut et sa potentialité matérielle (Jonathan Skinner, Craig Santos Perez, Jorie Graham.)

Le reste, en s'incarnant dans le langage, est à la fois phénomène et geste créateur. Tel un Peter Stillman qui dans *New York Trilogy* s'efforce de collecter les bribes du monde pour les nommer et reconstituer le sens épars du langage, la fiction américaine inventorie et

décline les restes de la langue soumise à des opérations de tri et de recyclage (Thomas Pynchon, William Vollman, Don DeLillo). Que dire de l'héritage avant-gardiste dans le champ contemporain d'une poésie du trouvé : "Like driftwood, or pop art, where natural objects and utilitarian objects are seen as the focus of generative form or meaning" (F.R. Scott) ? Dans le geste de reprise et d'appropriation du reste (Susan Howe, Derek Beaulieu, Claudia Rankine, Shane Rhodes), l'énonciation poétique se trouve transformée et devient réceptacle de voix, matières en mouvement (M. Nourbese Philip, Jordan Abel) dont la mise en scène (formes d'oralité, narrativité, visualité) interroge notre rapport au monde. La performativité de la production poétique ainsi envisagée nous conduit-elle à penser l'écriture dans son rôle agissant et créatif ? Quelle est la singularité pour l'époque contemporaine d'un geste poétique qui consiste à mettre en circulation les voix archivées et à leur donner ce faisant une forme et une résonance nouvelles ?

Cet atelier propose d'examiner comment le reste s'évertue à se substituer à tout geste créatif. On peut notamment penser à « l'écriture sans écriture », concept identifié aux poètes Kenneth Goldsmith, Vanessa Place ou encore Craig Dworkin sous le nom de « uncreative writing ». Puisque le monde est saturé d'une quantité de textes sans précédent, pourquoi ne pas concevoir l'espace poétique en s'appropriant et en reconfigurant ceux qui existent déjà (bulletins de trafic, édition de journaux...) ? À l'ère digitale, l'écrivain peut, plus aisément encore, se faire collecteur de déchets, archiviste du numérique pour fouiller ce qui a été mis au rebut dans la corbeille de son ordinateur et lui redonner une force créatrice. Quelle longévité et quelle vitalité pour ces écritures numériques (Twittérature par exemple), à la fois rebuts et créations vouées à se développer à l'infini de manière collaborative et en réseau ?

Que penser de cette formule de Neville et Villeneuve qui évoquent la figure de l'écrivain contemporain comme « gestionnaire de déchets » (« the author as waste manager »), recyclant et valorisant par là-même la figure de l'auteur-chiffonnier benjaminien ? Autant de pratiques qui invitent à repenser le positionnement de l'auteur, le geste créatif et plus largement la notion d'originalité – on pourra notamment solliciter le concept de « unoriginal genius » développé par Marjorie Perloff. À l'heure du jetable et du périssable, ces pratiques de récupération sont-elles mues par une quelconque considération éthique visant à la valorisation du reste ou des restes ainsi qu'à la recherche d'une durabilité ? Cet atelier se penchera sur les formes de résistance du reste telles qu'elles se déploient dans les mutations à l'œuvre de la littérature américaine contemporaine.

Les propositions de communication pourront couvrir les champs suivants :

- Fiction américaine contemporaine (poésie, roman, nouvelles)
- Littérature expérimentale
- Littérature numérique
- Non-fiction contemporaine
- Poésie-performance
- Eco-fiction, écopoétique

Les propositions de communication d'environ 300 mots et une bio-bibliographie sont à envoyer conjointement aux trois organisatrices, avant le **19 janvier 2025**, aux adresses suivantes :

fiona.mcmahon@univ-montp3.fr,
sophie.chapuis@univ-st-etienne.fr,
flora.valadie@univ-avignon.fr

Artful Remains: Performance and Resistance in Contemporary American Literature.

Fiona McMahon (université Paul-Valéry-Montpellier-III), Sophie Chapuis (université Jean-Monnet-Saint-Étienne) et Flora Valadié (Avignon Université)

“But the rags, the refuse - these I will not inventory, but allow, in the only way possible, to come into their own : by making use of them.” (Benjamin 460)

We often speak lightly of what remains, of the leftovers. Little attention is given to rags and refuse. But may what tends to disqualify the remainder be perceived as its actual strength? The remainder is unsettling because it is indeed what still resists, revealing its double nature. One can see the remainder as the result of a subtraction, something that leaves us with less. However it is also what persists, a surplus, a gain, something we no longer counted on, yet which lives on. It is the fractional part of any equation: what doesn't quite fit, only ever part of a whole. Taken from what was a totality, the remainder is like the shadow cast by that unity. Perhaps this is why it acts in the shadow of the whole and is nonetheless, or even more so, powerful.

Etymologically speaking, it certainly has to do with the subsistence of what has disappeared, but also with a continuity of being, an intensification—marked by the prefix "re"—of that which stands firm and upright, re-stare. It is what resists disappearance and diminishment. It plays with the relationship between the literal and the figurative in its semantic proximity to the trace: the remainder implies a metonymic relationship with the diminished or disappeared object when the remainder is a relic, remnant, ruin, or vestige, relief or waste. It is also a promise and a resistance to any hermeneutic closure, a remainder in excess and still remaining at the same time, that is, in reserve, announcing something new or even a renewal. By being unable to be fully assimilated, it escapes any cyclical repetition and produces the dissimilar. The remainder fascinates because it is unmanageable, resists absorption, remains elusive, and disrupts any process that could be carried out identically.

This workshop aims to examine how remains are conceptualized and performed in contemporary American literature. We will strive to explore the notion of the remainder and its aesthetic iterations, as they are tied “to practices rather than an archive, to invention rather than restoration” (Tiphaine Samoyault). We will examine the remainder and its reconfiguration in terms of what escapes assimilation and the canon, repressed and marginalized matter that incessantly returns, undermining repetition and fostering the emergence of new possibilities.

This workshop therefore seeks, among other things, to engage in a reflection on what the remainder resists and what it can produce, on what it generates in contemporary

American literature, and on the artistic potential of recycling and revaluing the remainder. What forms emerge from the remnants at work in contemporary American poetry and fiction? What would a poetics of the remainder look like? Ecopoetics offers an interpretation that explores the corporeality of waste and its material potential (Jonathan Skinner, Craig Santos Perez, Jorie Graham).

The remainder, when embodied in language, is both a phenomenon and a creative gesture. Like Peter Stillman in *The New York Trilogy*, a character striving to collect the fragments of the world so as to name them and rebuild epistemological patterns of meaning, American fiction inventories and plays with the remains of language, subjected to processes of sorting and recycling (Thomas Pynchon, William Vollmann, Don DeLillo).

What can be said of the avant-garde legacy of the mechanics of found poetry: “Like driftwood, or pop art, where natural objects and utilitarian objects are seen as the focus of generative form or meaning” (F.R. Scott)? Through the appropriation of textual remnants (Susan Howe, Derek Beaulieu, Claudia Rankine, Shane Rhodes), poetic enunciation is transformed, becoming a receptacle for voices, materials in motion (M. NourbeSe Philip, Jordan Abel), whose staging (forms of orality, narrativity, viscosity) challenges our relationship to the world. Does the performativity of poetic production, envisioned in this way, lend writing an active and creative role? What is the singularity, for the contemporary era, of a poetic gesture that circulates archived voices and, in doing so, makes them resonate anew?-

This workshop proposes to examine how a poetics of the remainder refashions ways of thinking about the notion of creativity. We can think, in particular, of what is known as “uncreative writing,” associated with the conceptual writing of poets Kenneth Goldsmith, Vanessa Place, and Craig Dworkin. Since the world is saturated with an unprecedented quantity of texts, why not appropriate and reconfigure those that already exist (traffic reports, newspaper editions...) and build from them a poetic framework? In the digital age, the writer can more easily become a collector of waste, a digital archivist who sifts through what has been discarded and revives it meaningfully. Can digital writing (Twitterature) be deemed enduring and vital, both as refuse and collaborative creations meant to evolve in a networked fashion?

What should we make of Neville and Villeneuve’s characterization of the contemporary writer as a ‘waste manager,’ recycling and thus revalorizing the figure of the Benjaminian rag-picker? These practices invite us to rethink the authorial stance, the creative gesture, and, more broadly, the claim for originality—particularly in light of the concept of the “unoriginal genius” championed by Marjorie Perloff. In an age of disposability and perishability, are these recovery practices driven by any ethical consideration aimed at lending value to what remains, and seeking some form of sustainability? In this workshop, the remains as an artful construct will be examined through the various forms of resistance that shape contemporary American literature.

Proposals may involve the following fields:

- Contemporary American fiction (poetry, novels, short stories)
- Experimental literature
- Digital literature
- Contemporary non-fiction

- Performance poetry
- Eco-fiction, ecopoetics

Proposals of approximately 300 words, along with a short bio-bibliography, should be sent to the three organizers at the following addresses before **January 19, 2025**:

fiona.mcmahon@univ-montp3.fr,
sophie.chapuis@univ-st-etienne.fr,
flora.valadie@univ-avignon.fr

Bibliographie / Bibliography

Agamben, Giorgio. *Ce qui reste d'Auschwitz*. Trad. P. Alféri. Paris: Rivages, 1999.

Auster, Paul. *The New York Trilogy*. New York: Faber & Faber, 1987.

Benjamin, Walter. *Paris, capitale du XIX siècle: le livre des passages*, [1935, 1939] Trad. Jean Lacoste. Paris: Les éditions du cerf, 1997.

Benjamin, Walter. *The Arcades Project*. Trans. Howard Eiland and Kevin McLaughlin, Cambridge and London: Belknap Press, [1999], 2002.

Scott, F. R., *Trouvailles. Poems from Prose*. Introduction Louis Dudek. Montréal: Delta Canada, 1967.

Goldsmith, Kenneth. *Uncreative Writing, Managing Language in the Digital Age*. New York: Columbia University Press, 2011.

Lafont, Suzanne. *Le Reste*. Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, 2006.
<https://books.openedition.org/pulm/1595?lang=fr> Consulté le 10 octobre 2024.

Neville, Brian, et Johanne Villeneuve. *Waste-Site Stories : the Recycling of Memory*. Albany, NY: SUNY, 2002.

Perloff, Marjorie. *Unoriginal Genius, Poetry by Other Means in the New Century*. Chicago: The University of Chicago Press, 2010.

Ronda, Margaret. *Remainders : American Poetry at Nature's End*. Stanford: Stanford University Press, 2018.

Samoyault, Tiphaine. « La relique, le reliquat, le relief: pour les oiseaux ». *Le Reste*. Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, (2006): 17-29.
<https://books.openedition.org/pulm/1595?lang=fr> Consulté le 10 octobre 2024.

« This is not for you⁵³ » : Résistance au sens et esthétique de l'errance

Candice Lemaire (université de Bourgogne) et Alette Ventéjoux (université Rennes-II)

« Peut-être on lit dans le noir toujours... La lecture relève de l'obscurité de la nuit. Même si on lit en plein jour, dehors, la nuit se fait autour du livre ». De même que, pour Marguerite Duras, la poétique de l'obscur fait de tout lecteur un herméneute et un déchiffreur, tout parcours de lecture se pense comme un progressif et ludique dévoilement. « [L]e texte n'a de signification que par ses lecteurs ; il change avec eux ; il s'ordonne selon des codes de perception qui lui échappent. Il ne devient texte que dans sa relation à l'extériorité du lecteur, par un jeu d'implications et de ruses [...] » (Michel de Certeau, 247).

Il arrive ainsi également que les lecteurs soient confrontés à une résistance au/du texte, qui peut se manifester de diverses manières : « les difficultés des textes sont de deux ordres : [...] les textes réticents c'est-à-dire ceux qui jouent à perdre le lecteur [...], et les textes proliférants, c'est-à-dire les textes qui appellent des interprétations plurielles. Les textes littéraires, bien souvent, sont des textes proliférants et l'on peut même dire que c'est la polysémie des textes qui fait leur intérêt. » (C. Tauveron, citée par S. Lemarchand) Au sein d'un tel « texte résistant » (C. Tauveron), l'auteur construit donc un écart entre le sens attendu et ce qui est donné à lire : l'attitude de lecture devient active, donnant lieu à une investigation.

L'écart crée parfois une confusion à laquelle les lecteurs doivent faire face, pour parvenir à surmonter la résistance au sens. C'est par exemple le cas de *The Invention of Solitude* de Paul Auster, dont Annick Duperray nous rappelle qu'il est un texte « à mi-chemin entre le récit autobiographique et l'esquisse d'un art poétique. » (11) Le refus de la chronologie, le recours aux blancs, et la fragmentation du texte, sont autant de processus qui participent du brouillage du sens, et poussent les lecteurs à faire l'expérience des limites (Samarcelli). La liste est un autre truchement utilisé par l'auteur, dont Françoise Samarcelli nous indique qu'elle « tient [...] lieu du récit absent dans le contexte du dire impossible [...] et relève d'une aventure de la pensée. » (519)

Parfois, c'est le livre-objet lui-même qui résiste au sens, comme c'est le cas avec *House of Leaves*, de Mark Z. Danielewski. Obsédé par la question de l'espace, questionnant l'intérieur et l'extérieur, et offrant – entre autres – deux systèmes de notes et différentes polices, le roman désoriente et dérouté les lecteurs. Le paratexte prend parfois le pas sur le texte, et devient le seul élément lisible. (Samarcelli 2023) Un jeu avec les lecteurs advient donc, et il s'agit de surmonter la/sa résistance pour faire sens du texte.

L'intertextualité s'inscrit elle aussi dans cette esthétique de l'errance du sens. Nathalie Piégay-Gros va jusqu'à parler de « terrorisme de la référence » qui se produit lorsque l'intertexte « fait le partage entre les lecteurs savants, qui seront aptes à reconnaître l'intertexte, et les lecteurs 'ordinaires' qui ne percevront peut-être même plus la résistance qu'offre la présence d'une trace intertextuelle. » (17) Le lecteur devient alors enquêteur et déchiffre les citations parsemées par l'auteur tout au long du texte.

⁵³ Danielewski, Mark Z. *House of Leaves*. New York : Pantheon Books, 2007, p. x.

Cette volontaire stratégie de l'écart, du pas de côté, du regard en biais, du positionnement anamorphique par rapport à un sens plus aisément atteignable, se double d'un souhait de prendre à rebours, et de provoquer une errance.

La résistance au sens et l'introduction de jeu dans le texte (compris comme défaut de serrage entre deux éléments d'un même mécanisme) sous-tendent le travail d'écriture poétique, discours alternatif et discours de « crise » (au sens mallarméen) par excellence. Comprise à la fois comme un écart volontaire pris dans/sur l'écriture et un jeu constant avec le lecteur dans sa recherche d'un sens caché, une telle résistance confère au texte un attrait pour le sibyllin, le secret, le moins-dit, le non-dit, et l'entre-vers. On peut ainsi songer à l'art du tîret dickinsonien, aux notes de bas de pages faussement éclairantes de *The Waste Land* (T.S. Eliot), aux collages des *Cantos* (Ezra Pound) et à la tendance moderniste à la citation intertextuelle obscure. Une telle esthétique de l'errance et ce choix du rebours se vivent également en poésie sur le plan typographique où le livre et la page deviennent des objets de résistance à la tradition et à la forme fixe. Un poète comme e.e. cummings expérimente ainsi le blanc de la page et l'éclatement du vers.

Espace-labyrinthe et support d'une errance, le texte « résiste » et prouve donc qu'il existe en son sein un laboratoire d'expérimentation(s) et de nouveau(x) regard(s).

Les communications pourront porter sur les axes suivants sans pour autant s'y restreindre (une telle liste n'est bien entendu pas exhaustive) :

- Le texte comme espace de résistance au sens et espace d'expérimentations (métrique, typographique, intertextuelle, visuelle, sonore ...) : poème, partition, livre-objet, scénario ...,
- Le texte comme (travail de) tâtonnements, (de) suppositions, (de) jeu(x),
- Les formes de l'intertextualité donnant lieu à une résistance à la lecture,
- La question du jeu et/ou du dialogue toujours renouvelé(s) avec le lecteur.

Seront acceptées les communications en anglais ou en français, d'une durée de 20 minutes. **Les propositions de communications seront à envoyer avant le 19 janvier 2025.** Elles devront inclure le titre de la communication ainsi qu'un résumé (environ 200 mots, en anglais ou en français, sous forme d'un document Word enregistré sur le modèle « AFEA2025 + votre nom »), une brève notice bio-bibliographique, votre affiliation universitaire et vos coordonnées.

Les propositions devront être envoyées aux deux adresses suivantes :
candice.lemaire@u-bourgogne.fr et aliette.ventejoux@univ-rennes2.fr.

“This is not for you”⁵⁴: Resisting Meaning and Esthetics of Wa/ondering

Candice Lemaire (université de Bourgogne) and Aliette Ventéjoux (université Rennes-II)

“Perhaps we always read in the dark... Reading is a matter for the obscurity of the night. Even if you are reading in broad daylight, outside, the night is all around the book.” Just as,

⁵⁴ Danielewski, Mark Z. *House of Leaves*. New York: Pantheon Books, 2007, p. x.

for Marguerite Duras, the poetics of the obscure turn every reader into a hermeneutist and decipherer, every reading journey is conceived as a gradual, playful unveiling. “[T]he text has a meaning only through its readers; it changes along with them; it is ordered in accord with codes of perception that it does not control. It becomes a text only in its relation to the exteriority of the reader, by an interplay of implications and ruses [...]” (Michel de Certeau, 170).

Readers may also encounter resistance to/of the text, which can express itself in a variety of ways: “texts present two kinds of difficulties: [...] reticent text, *i.e.* those that play at losing the reader [...], and proliferating texts, *i.e.* those that call for numerous examinations. Literary texts are often proliferative texts, and it could even be said that it is the polysemy of the text that makes them interesting.” (C. Tauveron, quoted by S. Lemarchand) Within such a “resistant

text” (C. Tauveron), the author thus builds a gap between the expected meaning and what is given to read: the reading attitude becomes active, giving rise to an investigation.

The discrepancy sometimes creates a confusion that readers have to face, in order to overcome the resistance to meaning. This is the case, for instance, with *The Invention of Solitude* by Paul Auster. Annick Duperray reminds us that it is a text “halfway between an autobiographical narrative and the sketch of an *ars poetica*.” (11) The refusal of chronology, the use of blanks and the fragmentation of the text are all processes that contribute to the blurring of the meaning, pushing the readers to experience the limits (Samarcelli). The list is another device used by the author, and Françoise Samarcelli tells us that it “replaces [...] an absent narrative in such a context when saying is made difficult [...] and constitutes a thinking challenge.” (519)

Sometimes it is the book-object itself that resists meaning, as is the case in *House of Leaves* by Mark Z. Danielewski. Obsessed with the question of space, questioning interior and exterior and offering, among other things, two note systems and different fonts, the novel disorients and confuses the readers. The paratext occasionally takes precedence over the text, becoming the only readable element. (Samarcelli 2023) A game is thus played with readers, overcoming their resistance to make sense of the text.

Intertextuality is also part of such aesthetics of wa/ondering meaning. Nathalie Piégay-Gros goes so far as to speak of a “terrorism of reference” which occurs when the intertext “triggers a division between educated readers, who will be able to recognize the intertext, and ‘ordinary’ readers, who may no longer even perceive the resistance created by the presence of an intertextual trace.” The reader then becomes an investigator, deciphering the quotations scattered throughout the text by the writer.

Such deliberate strategy of deviation, of side-stepping, of looking at things from a different angle, of anamorphic positioning whenever a more easily attainable meaning is possible, goes with a desire to take things in reverse, and to trigger wa/ondering.

Resisting meaning and introducing flexibility and looseness (understood as a lack of tightness between two elements of the same mechanism) into the text, lies at the core of poetry writing – poetry standing as an alternate and “crisis” discourse (in the Mallarmean sense).

Defined both as a voluntary deviation in/through writing and as a constant game with the readers in their search for a hidden meaning, such resistance grants the text an appeal for

the sibylline, the secret, the belittled, the unspoken, and the in-between. One may then think of Dickinsonian hyphenation, the falsely illuminating footnotes in *The Waste Land* (T.S. Eliot), the collages of the *Cantos* (Ezra Pound) and the modernist tendency of obscure intertextual quotations. Such an aesthetics of wa/ondering and deviation is also experienced in poetry at the typographic level, where both the book and the page become objects of resistance to tradition and to inherited fixed forms. A poet like e.e. cummings focuses on the blanks of the page and fractured verse.

As a labyrinthine space and a medium for wa/ondering, the text therefore “resists”, asserting its role as a room for experimentation and new ways of contemplating things.

The organizers welcome proposals that might include (but are not limited to):

- The text as a space resisting meaning and a room for experiment(s) – whether metrical, typographical, intertextual, visual, sonic ...: poem, music paper, book-object, screenplay, etc.,
- The text as a (constant task of) guessing game,
- The forms of intertextuality creating a resistance upon reading, The issue of playing and/or entering an ever-renewed dialogue with the reader.

Papers can be written in English or French, and should not exceed 20 minutes. **The deadline for paper proposals is January 19th, 2025.** Proposals should include the paper title, as well as a 200-word abstract (in English or French, in the form of a Word document saved as “AFEA2025 + your name”), a short biographical note (one page-long maximum), your academic affiliation and your contact information.

Proposals must be sent to the following two email addresses: candice.lemaire@u-bourgogne.fr and aliette.ventejoux@univ-rennes2.fr.

Bibliographie / Bibliography

Auster, Paul. *The Invention of Solitude*. New York: Sun Press, 1982. Danielewski, Mark Z. *House of Leaves*. New York: Pantheon Books, 2007.

de Certeau, Michel. *The Practice of Everyday Life*. Berkeley: University of California Press, 1984. Translation Steven Rendall.

Duperray, Annick. *Paul Auster : les ambiguïtés de la négation*. Paris : Belin, coll. « Voix américaines », 2003.

Duras, Marguerite. *Le Camion*. Paris : Minuit, 1997, « Entretien à Michèle Porte », cit. in *Sorcières*, n°11, janvier 1978, 47.

Eliot, T.S. *Collected Poems. 1909-1962*. Londron: Faber & Faber, 1963.

---. *The Waste Land and Other Poems*. New York: Norton Critical Edition, 2022.

Lemarchand, Stéphanie. « Lecture résistante, résistance à la lecture. Construire le sujet lecteur au lycée professionnel. » *Le Français aujourd'hui*, 2017/4, n°199, « Lycée Professionnel », Armand Collin.

Piégay-Gros, Nathalie. *Introduction à l'intertextualité*. Paris : Dunot, 1996. Pound, Ezra. *The Cantos*. London: Faber & Faber, 1960.

Sammarcelli, Françoise. « Entre vestige et émergence. Poétique de l'effet-liste dans *The Invention of Solitude* de Paul Auster », in Sophie Milcent-Lawson, Michelle Lecolle et Raymond Michel (Dir.). *Liste et effet liste en littérature*, Paris : Classiques Garnier, 2013. pp. 519-530.

---. « Entre effets de légitimité et subversion : remarques sur les notes de bas de page à l'épreuve de la postmodernité. » Congrès AFEA 2022, Atelier 5, « Confer : mais pour quoi faire ? Stratégies référentielles, entre légitimité et jeu d'autorité ».

Samoyault, Tiphaine. *L'Intertextualité. Mémoires de la littérature*. Paris : Armand Colin, 2014, (2001).

Tauveron, Catherine. « Comprendre et interpréter le littéraire à l'école : du texte réticent au texte proliférant. » *Repères. Recherches en didactique du français langue maternelle*, 1999, 19, pp. 9-38

Résister au sensationnalisme ? (Ré)écritures du *true crime* aux États-Unis

Alwena Queillé (université Sorbonne-Nouvelle) et Victoria Robert (université Grenoble-Alpes)

La récente diffusion de la deuxième saison de *Monsters*, relatant le cas des frères Lyle et Erik Menendez, condamnés en 1996 pour le meurtre de leurs parents, a de nouveau mis en avant la problématique du traitement mélodramatique et sensationnaliste de faits divers réels, Erik Menendez accusant notamment la série d'offrir une représentation erronée des traumatismes et des abus sexuels subis par les deux hommes lorsqu'ils étaient enfants (Woerner, 2024). Ces critiques envers les représentations du fait divers ne sont pas nouvelles. Le genre du *true crime* passionne autant qu'il questionne. Le fait divers réel est « l'irruption d'une déchirure dans l'ordre du quotidien » et fait scandale (Salles, 2012) : du fait divers au fait de société, les récits du *true crime* interrogent les normes et influencent les façons de concevoir la criminalité, la justice sociale, le rôle des forces de l'ordre et du système de justice pénale. La malléabilité du genre explique en partie sa longévité, entre traditions et horizons d'attente et transformations du monde contemporain. Aux États-Unis, les livres de *true crime* apparaissent régulièrement sur les listes des meilleurs ventes, tandis que de nombreux films documentaires ou podcasts (24% des podcasts tous confondus concernent le *true crime*, Naseer et Aubin 2023) connaissent une popularité qui ne semble pas faiblir : dans cette logique de marché, qui se nourrit de la représentation de la violence et de la peur, le genre du *true crime* peut-il résister au sensationnalisme ?

Le *true crime* convoque ainsi le matériel du fait divers, une autorité qui peut se refléter dans un style journalistique, à l'apparence « non littéraire », étoffé par la description factuelle et des preuves documentaires (Browder, 2006). Toutefois, l'écriture du *true crime* est aussi influencée par le style sensationnaliste des légendes urbaines (Cavender et Bond-Maupin, 1993), et suscite des sentiments de peur et de honte auxquels il est difficile de résister (Bonn, 2016). L'effet du plaisir coupable, quasi cathartique, est accentué par l'esthétique et l'acoustique, un style faisant usage du mélodrame de la narration (notamment par l'usage de la voix hors champ), de la musique, et des scènes de reconstitution (Walters, 2021). La résistance aux attentes narratives et esthétiques associée au genre est mise en lumière par la volonté de respecter les troubles de récits faisant apparaître des problèmes sociaux, notamment les luttes et les conditions de vie de populations précaires et marginalisées.

Cet intérêt pour le *true crime* questionne également la relation ambivalente qu'entretiennent les femmes avec la représentation des faits divers : face à la violence, la peur, et la vulnérabilité, le genre du *true crime* permet l'accès à une sorte de carte secrète du monde, un guide de survie personnel (Browder, 2006). L'écriture des faits divers interroge les causes sociales et psychologiques du crime (Wiltenburg, 2004), le *true crime* devenant un genre discursif mêlant une variété d'influences. L'enthousiasme des spectateurs peut aussi mener à des moyens d'action, poussant parfois les autorités à reconsidérer les affaires criminelles, sortant le spectateur d'un rôle de voyeur passif : renseignements dans le cadre d'enquête, création de pétitions, de programmes d'accompagnement et de sensibilisation...

En littérature, les livres de non-fiction, souvent écrits par des journalistes ou par des personnes impliquées de près ou de loin dans le fait divers raconté, questionnent le rapport entre restitution de faits réels et logiques de marketing, écriture sensationnaliste et mélodramatique des événements et visée documentaire (on peut citer comme exemples *Helter Skelter* de Vincent Bugliosi et de Curt Gentry (1974), *The Stranger Beside Me* d'Ann Rule (1980), *A Venom in the Blood* d'Eric van Hoffman (1990), *Murderer with a Badge* d'Edward Humes (1992), ou les magazines *True Detective*). Une stratégie visant à rassurer les lecteurs (et les éditeurs) est également d'inclure dans les contrats une « clause de condamnation » qui empêche la publication du livre si l'auteur du crime n'est pas condamné (Browder, 2006). Le Nouveau Journalisme permet également d'explorer les frontières entre faits et fiction, un style représenté par *In Cold Blood* de Truman Capote (1965), *nonfiction novel*, et *The Executioner's Song* de Norman Mailer (1979), *true crime novel*. D'autres écrivains de fiction font le choix de réécrire un fait divers ou de l'intégrer en toile de fond d'un autre récit, questionnant notamment la résistance de la métafiction historiographique face au *true crime* (réécriture d'un fait divers indissociable de la culture californienne, celui de l'affaire Charles Manson dans *The Girls* d'Emma Cline (2016) ; intégration d'extraits du journal de Theodore Kaczynski dans *The Mars Room* de Rachel Kushner (2018)...). Les « noces du fait divers et de la littérature » pourraient alors contribuer à mettre en lumière les liens entre fiction et imaginaire social (Boyer-Weinmann, 2012).

Les films et séries documentaires basés sur des faits divers réels contribuent également à la réécriture du *true crime*, certains se permettant de pénétrer dans l'intimité des criminels et des victimes, et ayant pour objectif de présenter une vision spécifique et convaincante de la vérité (Mnookin, 2005). Si les émissions de radio (*Gang Busters*, 1936–1957), de télévision (*America's Most Wanted*, 1988–2012 ; *Unsolved Mysteries*, 1987–), ou de podcast (*Serial*, 2014–) sont très plébiscitées, les plateformes de *streaming* ont fait du *true crime* un élément essentiel de leurs catalogues, alimentant les logiques de l'algorithme, Netflix tirant notamment profit du phénomène avec une grande variété de films et séries documentaires originaux (*Making a Murderer*, 2015–2018 ; *The Keepers*, 2017 ; *Wild Wild Country*, 2018 ; *Don't F**k with Cats*, 2019 ; *Trial 4*, 2020...). Certains de ces programmes sont caractérisés comme « *infotainment* » ou « *crimesploitation* » (Fishman et Cavender, 1998), mélanges d'information et de divertissement, de crimes et d'exploitation. Les thèmes des « *true crime docuseries* » sont également variés, permettant l'exploration de divers phénomènes sociaux (abus dans des communautés religieuses ou dérives sectaires, auto-justice ou vigilantisme sur internet, les failles des structures bureaucratiques ou industrielles mettant à risque les populations vulnérables, la corruption, le racisme, exploitation sexuelle...).

Les photographies et illustrations qui accompagnent les récits jouent également un rôle important, pouvant exacerber le drame, le choc, la violence, la peur, ou la vulnérabilité que suscitent les faits divers. Le photojournalisme a pour volonté d'être « au plus près » des événements, rendant compte de la réalité de la société américaine : par exemple, le photographe Weegee (1899–1968) capture la vie nocturne de New York et ses crimes, ses instantanés provoquant des chocs émotionnels mettant à mal le rêve américain.

Symptômes de « *l'inexplicable* contemporain », le fait divers est un art de masse (culture populaire, *pulp fiction*, *dime novels*...), dont le rôle est de préserver « l'ambiguïté du rationnel et de l'irrationnel, de l'intelligible et de l'insondable » (Barthes, 2002). Entre

voyeurisme et volonté de ne pas détourner le regard face à l'horreur, entre expériences de la violence et survie, le genre du *true crime* questionne l'esthétique du mal, les limites de l'horreur, la signification du châtement ou de la punition, la responsabilité de la société dans le comportement criminel, cherchant des pistes pour expliquer l'esprit criminel et les moyens d'y résister.

Les propositions de communication (300 mots avec un titre en français ou en anglais) sont à faire parvenir aux deux adresses suivantes avant le **19 janvier 2025** : victoria.robert09@gmail.com, alwena.queille@sorbonne-nouvelle.fr

Resisting Sensationalism? (Re)Writing True Crime in the United States

Alwena Queillé (université Sorbonne-Nouvelle) and Victoria Robert (université Grenoble-Alpes)

The recent release of the second season of *Monsters*, chronicling the case of brothers Lyle and Erik Menendez, convicted in 1996 for murdering their parents, has once again highlighted the problem of the melodramatic and sensationalist treatment of true events, with Erik Menendez accusing the series of misrepresenting the trauma and sexual abuse suffered by the two men as children (Woerner, 2024). These criticisms regarding representations of the true story are nothing new. The true crime genre fascinates as much as it fuels debate. The true crime story is the irruption of a tear in the order of everyday life and causes a scandal (Salles, 2012): from true crime to social phenomenon, true crime stories question norms and influence ways of thinking about crime, social justice, the role of law enforcement and the criminal justice system. The genre's malleability partly explains its longevity, between traditions and horizons of expectations and transformations in the contemporary world. In the US, true crime books regularly appear on best-seller lists, while numerous documentary movies and podcasts (24% of all podcasts are about *true crime*, Naseer and Aubin 2023) enjoy a popularity that does not seem to be waning: in this market logic, which feeds on the representation of violence and fear, can the true crime genre resist sensationalism?

True crime thus summons the material of the *fait divers*, an authority that can be reflected in a journalistic, "non-literary" style, supported by factual description and documentary evidence (Browder, 2006). However, true crime writing is also influenced by the sensationalist style of urban legends (Cavender and Bond-Maupin, 1993), and elicits feelings of fear and shame that are hard to resist (Bonn, 2016). The effects of guilty pleasure and rubbernecking, almost cathartic, is heightened by aesthetics and acoustics, a style making use of narrative melodrama (notably through the use of voiceover), music, and reenactment scenes (Walters, 2021). The resistance to narrative and aesthetic expectations associated with the genre is highlighted by a willingness to respect the troubles of narratives unveiling social issues, notably the struggles and living conditions of precarious and marginalized populations. The fascination with true crime also questions the ambivalent relationship between women and the representation of true crime: in the face of violence, fear and vulnerability, the true crime genre provides access to a kind of secret map of the world, a personal survival guide (Browder, 2006). True crime

writing interrogates the social and psychological causes of crime (Wiltenburg, 2004), becoming a discursive genre blending a variety of influences. Viewer enthusiasm can also lead to means of action, sometimes prompting the authorities to reconsider criminal cases, shifting the viewer out of the role of passive voyeur: tips, petitions, outreach...

In literature, nonfiction books, often written by journalists or by people more or less involved in the story, question the relationship between the reporting of real events and the logic of marketing (examples include *Helter Skelter* by Vincent Bugliosi and Curt Gentry (1974), *The Stranger Beside Me* by Ann Rule (1980), *A Venom in the Blood* by Eric van Hoffman (1990), *Murderer with a Badge* by Edward Humes (1992), and *True Detective* magazines). Another strategy to comfort readers (and publishers) is to include a “conviction clause” in contracts, which prevents publication of the book if the perpetrator is not convicted (Browder, 2006). New Journalism also explores the boundaries between fact and fiction, a style represented by Truman Capote’s *In Cold Blood* (1965), a *nonfiction novel*, and Norman Mailer’s *The Executioner’s Song* (1979), a *true crime novel*. Other fiction writers choose to rewrite a true crime case or integrate it into the backdrop of another narrative, reflecting on the resistance of historiographical metafiction in the face of *true crime* (rewriting of a true crime case that is inextricably linked with Californian culture, that of the Charles Manson murder case in Emma Cline’s *The Girls* (2016); integrating excerpts from Theodore Kaczynski’s diary in Rachel Kushner’s *The Mars Room* (2018)...). The “nuptials” of true crime and literature could then help to shed light on the links between fiction and social imagination (Boyer-Weinmann, 2012).

Documentary movies and series based on real events also contribute to the rewriting of true crime, some taking the liberty of delving into the intimacy of criminals and victims, and seeking to present a specific and convincing vision of the truth (Mnookin, 2005). While radio shows (*Gang Busters*, 1936-1957), TV shows (*America’s Most Wanted*, 1988–2012; *Unsolved Mysteries*, 1987–), or podcasts (*Serial*, 2014–) are very popular, streaming platforms have made true crime an essential part of their catalogs, feeding on the algorithm’s logic, with Netflix in particular capitalizing on the phenomenon with a wide variety of original movies and documentary series (*Making a Murderer*, 2015–2018; *The Keepers*, 2017; *Wild Wild Country*, 2018; *Don’t F**k with Cats*, 2019; *Trial 4*, 2020...). Some of these programs are characterized as “infotainment” or “crimesploitation” (Fishman and Cavender, 1998), mixtures of information and entertainment, crime and exploitation. The themes of “true crime docuseries” are also varied, allowing the exploration of diverse social phenomena (abuses in religious communities or cults, internet vigilantism, flaws in bureaucratic or industrial structures exposing vulnerable populations, corruption, racism, sexual exploitation...).

The photographs and illustrations that complement the stories also play an important role, and can exacerbate the drama, shock, violence, fear and vulnerability provoked by the news. Photojournalism aims to get as close as possible to true crime events, reporting on the reality of American society: for example, the photographer Weegee (1899-1968) captured the New York nightlife and crimes, his snapshots provoking emotional shock that undermined the image of the American dream.

Symptoms of the “contemporary inexplicable,” true crime is a mass art form (popular culture, pulp fiction, dime novels...) whose role is to preserve the ambiguity of the rational and the irrational, the intelligible and the unfathomable (Barthes, 2002). Between voyeurism and the refusal to look away in the face of horror, between experiences of

violence and survival, true crime narratives question the aesthetics of evil, the limits of horror, the meaning of retribution or punishment, and society's responsibility in criminal behavior, striving to explain the criminal mind and the means to resist it.

Proposals for papers (300 words with a title, in English or in French), should be addressed to both following e-mail addresses before **January 19, 2025**: victoria.robert09@gmail.com, alwena.queille@sorbonne-nouvelle.fr.

Bibliographie / Bibliography

Barthes, Roland. « Structure du fait divers » [1964], dans *Œuvres complètes, 1962-1967*. Seuil, tome 2, 2002, p. 442-451.

Biressi, Anita. « Inside/Out: Private Trauma and Public Knowledge in True Crime Documentary ». *Screen*, vol. 45, no. 4, 2004, p. 401-412.

Bonn, Scott. « Why We Are Drawn to True Crime Shows ». *Time*, 8 janvier 2016. <https://time.com/4172673/true-crime-allure/>.

Boyer-Weinmann, Martine. « Les noces renouvelées du fait divers et de la littérature ». *Le Monde*, 5 janvier 2012. https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/01/05/les-noces-renouvelees-du-fait-divers-et-de-la-litterature_1625781_3260.html.

Browder, Laura. « Dystopian Romance: True Crime and the Female Reader ». *The Journal of Popular Culture*, vol. 39, no. 6, 2006, p. 928-953. <https://doi.org/10.1111/j.1540-5931.2006.00328.x>.

Buozis, Michael. « Giving Voice to the Accused: *Serial* and the Critical Potential of True Crime ». *Communication and Critical/Cultural Studies*, vol. 14, no. 3, 2017, p. 254-70. <https://doi.org/10.1080/14791420.2017.1287410>.

Burt, Andrew T. *True Crime Does Pay: Narratives of Wrongdoing in Film and Literature*. Northern Illinois University, 2017.

Cambron, Micheline. « Pour une médiapoétique du fait divers ». *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, no. 24, 2019.

Cavender, Gray, et Lisa Bond-Maupin. « Fear and Loathing on Reality Television: An Analysis of “America’s Most Wanted” and “Unsolved Mysteries” ». *Sociological Inquiry*, vol. 63, no. 3, août 1993.

Chambost, Christophe. « Journalisme et littérature : *In Cold Blood*, ou l’association paradoxale du fait divers et du “Nonfiction Novel” ». *E-rea. Revue électronique d’études sur le monde anglophone*, vol. 4, no. 1, 2006.

Fishman, Mark, et Gray Cavender (dir.). *Entertaining Crime: Television Reality Programs*. Aldine de Gruyter, 1998.

Franks, Rachel. « True Crime: The Regular Reinvention of a Genre ». *Journal of Asia-Pacific Pop Culture*, vol. 1 no. 2, 2016, p. 239-254. Project MUSE, <https://muse.jhu.edu/article/675377>.

Greer, Amanda. « Murder, She Spoke: The Female Voice's Ethics of Evocation and Spatialisation in the True Crime Podcast ». *Sound Studies*, vol. 3, no. 2, 2017, p. 152–64. <https://doi.org/10.1080/20551940.2018.1456891>.

Horeck, Tanya. *Justice on Demand: True Crime in the Digital Streaming Era*. Wayne State University Press, 2019.

Jenkins, Henry. *Textual Poachers: Television Fans and Participatory Culture*. Routledge, 1992.

Jolliffe, Lee. « “Black Fiends” and “Atrocious Murders”: Redefining “Sensationalism” through Coverage of Interracial Crime in the Nineteenth-Century Press ». In *After the War*, dirigé par David B. Sachsman. Routledge, 2017, p. 235-246.

Mnookin, Jennifer L. « Reproducing a Trial: Evidence and Its Assessment in *Paradise Lost* ». *Law on the Screen*, dirigé par Austin Sarat, Lawrence Douglas, et Martha Merrill Umphrey, Stanford University Press, 2005, p. 153-200.

Murley, Jean. *The Rise of True Crime: 20th-Century Murder and American Popular Culture*. Praeger, 2008.

Naseer, Sarah, et Christopher St. Aubin, « True Crime Podcasts Are Popular in the U.S., Particularly among Women and Those with Less Formal Education ». *Pew Research Center*, 20 juin 2023. <https://www.pewresearch.org/short-reads/2023/06/20/true-crime-podcasts-are-popular-in-the-us-particularly-among-women-and-those-with-less-formal-education/>.

Nichol, Annie. « Opinion | My Sister Was Murdered 30 Years Ago. True Crime Repackages Our Pain as Entertainment ». *The New York Times*, 8 janvier 2024. <https://www.nytimes.com/2024/01/08/opinion/movies-books-true-crime.html>.

Peters, Fiona. « True crime narratives ». *Crime Fiction Studies*, vol. 1, no. 1, 2020, p. 23-40.
Punnett, Ian Case. *Toward a Theory of True Crime Narratives: A Textual Analysis*. Routledge, 2018. <https://doi.org/10.4324/9781351180481>.

Salles, Daniel. « L'irrésistible attraction du fait divers ». *BnF Essentiels*, 2012. <http://essentiels.bnf.fr/fr/societe/medias/2976bcba-5115-409a-8191-d1e925cfea5a-genres-presse-presses-genre/article/d3e0053d-0acb-4f7f-a1f0-1352a5fd5a8b-irresistible-attraction-fait-divers>.

Schmid, David (dir.). *Violence in American Popular Culture*, vol. 2. ABC-CLIO, 2015.
Seltzer, Mark. *True Crime. Observations on Violence and Modernity*. Routledge, 2007.

Walters, Elizabeth. « Netflix originals: The evolution of true crime television ». *The Velvet Light Trap*, vol. 88, 2021, p. 25-37. <https://doi.org/10.7560/VLT8803>.

Wiltenburg, Joy. « True Crime: The Origins of Modern Sensationalism ». *The American Historical Review*, vol. 109, no. 5, Décembre 2004, p. 1377–1404, <https://doi.org/10.1086/ahr/109.5.1377>.

Woerner, Meredith. « Erik Menendez Blasts Netflix Series “Monsters”: “Ryan Murphy Cannot Be This Naive and Inaccurate” ». *Variety*, 21 septembre 2024, <https://variety.com/2024/tv/news/erik-menendez-reacts-to-monsters-on-netflix-1236152277/>.

Résistances du / au texte : pratiques, méthodes, épistémologies

Thomas Constantinesco (Sorbonne Université) et Cécile Roudeau (université Paris-Cité)

En hommage à l'ouvrage fondateur de Judith Fetterley, *The Resisting Reader: A Feminist Approach to American Fiction* (1978), cet atelier propose d'envisager la notion de résistance dans le domaine des études littéraires américaines en tant que méthode et pratique de lecture. Que faire lorsque les textes que nous lisons résistent à nos cadres théoriques, à nos paradigmes interprétatifs et à nos protocoles de lectures, quand ils nous obligent à dévier, moduler, voire changer de tactique ? À l'inverse, que faire dans les moments où nous, lecteurs et lectrices, résistons, non pas tant aux textes eux-mêmes, que, peut-être, aux formats attendus, aux idéologies imposées, parfois même au *Zeitgeist* ? Cet atelier se veut un lieu de discussion où des chercheurs et chercheuses en littérature viennent réfléchir aux défis méthodologiques, mais aussi épistémologiques, ainsi qu'aux différentes pratiques de lecture auxquels les confrontent leurs projets respectifs. Il s'agira de considérer ces points de résistance comme autant de points d'entrée susceptibles d'ouvrir le débat quant aux impasses éventuelles et aux limites possibles de la recherche actuelle.

Les propositions de communication en français ou en anglais (500 mots maximum), accompagnées d'une notice biographique, doivent être envoyées avant le **19 janvier 2025** aux adresses suivantes : thomas.constantinesco@sorbonne-universite.fr, cecile.roudeau@gmail.com.

Resisting Texts, Resisting Readers

Thomas Constantinesco (Sorbonne Université) and Cécile Roudeau (université Paris-Cité)

Paying homage to Judith Fetterley's foundational study, *The Resisting Reader: A Feminist Approach to American Fiction* (1978), this proposed panel aims to frame the notion of resistance as a set of methodological concerns and readerly practices within the field of US literary studies. What happens—and what to do—when the texts we read resist our theoretical frameworks, our critical paradigms, and our reading protocols, and invite us to deviate from our interpretive course, swerve, branch off in a new direction, or even change tactics altogether? Conversely, what happens—and, again, what to do—when we, as readers, find ourselves resisting, not so much perhaps the texts themselves, as the formats our writing is expected to fit, or the larger ideological forces that shape academic work, if not the ambient *Zeitgeist*? This panel would like to offer a forum for scholars of US literature to reflect on some of the challenges—methodological, epistemological—and some of the practices of reading that their current projects confront them to with a view to theorize the nodes of resistance they encounter as a way to think through some of the impasses and dead-ends that US literary studies might be facing today.

500-word proposals in English or French and a short biographical statement should be sent before **January 19, 2025** to the following addresses: thomas.constantinesco@sorbonne-universite.fr, cecile.roudeau@gmail.com.

Structures de résistance : voix et désobéissances afro-américaines aux XX^e et XXI^e siècles

Adam Bigache et Lucas Cantinelli (Aix-Marseille Université)

Cet atelier ouvre une réflexion non seulement sur les façons dont la notion de résistance se manifeste dans les récits d'auteurs afro-américains du XX^e siècle à nos jours, mais aussi – et plus particulièrement – sur les façons dont cette résistance *s'organise*. C'est ici que la notion de structure entre en jeu, une notion qui se prête au jeu de l'interdisciplinarité en croisant perspectives historiques, civilisationnelles, mais aussi narratives et éditoriales.

Les communications pourront prendre en compte les enjeux et limites liées aux structures éditoriales dans la publication des récits d'auteurs afro-américains, ainsi que les structures sociales, religieuses ou politiques telles que la NAACP, ou encore la riche histoire des sociétés littéraires informelles mise en lumière par les travaux d'Elizabeth McHenry. Les résistances peuvent également être pensées à l'échelle du geste narratif : les voix afro-américaines divergent sur la façon de représenter la communauté. Quel type de résistance adopter ? Faut-il miser sur la liberté et l'intégrité de la créativité artistique, comme le font des auteurs comme Zora Neale Hurston ? Ou bien sur des stratégies représentationnelles allant dans le sens des normes posées par la société patriarcale blanche, dans l'espoir que celles-ci soient à même de transformer les perceptions et de permettre un progrès politique ? L'acte de lecture, lui aussi, peut-être source de résistance : si le récit se fait manifeste politique, alors la lecture devient-elle acte de militantisme ?

Écrire, c'est aussi structurer. Il est dès lors possible d'envisager la résistance comme un acte essentiellement créateur. La résistance afro-américaine à l'oppression s'articule dans une tradition littéraire remontant aux premiers récits d'esclaves. Les modalités de la désobéissance noire, si elles s'articulent en réaction à un paradigme dominant, s'expriment également dans le cadre d'une structure intellectuelle afro-américaine, qui prescrit ses propres dogmes et traditions. Cet atelier permet donc également d'interroger le rapport entre tradition et résistance : systématiquement obéir à une tradition de résistance et endosser la responsabilité d'une continuité narrative, n'est-ce pas, paradoxalement, renoncer à une partie de son autonomie en tant qu'artiste ? Est-il possible de résister à la résistance ? Si cette dernière ne se pense plus en marge d'une structure, mais qu'elle devient structure elle-même, la question mérite d'être posée.

Dès lors, analyser la résistance afro-américaine à travers le prisme de la structure permet de mettre en lumière non seulement les manières dont cette résistance prend forme dans la littérature noire, mais également – et c'est sur ce point particulier que cet atelier souhaite mettre l'accent – les manières dont la notion même de résistance est devenue indissociable de l'expression des voix afro-américaines, dont elle constitue aujourd'hui l'un des prismes d'analyse privilégiés.

Les propositions de communications (environ 300 mots et accompagnées d'une courte biographie) devront être envoyées conjointement à Adam Bigache (adam.bigache@univ-amu.fr) et Lucas Cantinelli (lucas.cantinelli@univ-amu.fr) avant le **19 janvier 2025**.

Structures of Resistance: Afro-American Voices and Acts of Disobedience in the 20th and 21st Centuries

Adam Bigache and Lucas Cantinelli (Aix-Marseille Université)

This workshop initiates a questioning on the different ways the notion of resistance is expressed in 20th century and contemporary Afro-American literature, as well as – more specifically – on the ways this resistance is *organized*. This is where the notion of structure comes into play; a notion favoring an interdisciplinary approach through historical, civilizational, as well as narrative and editorial perspectives.

The papers submitted can study the stakes and limitations of editorial structures in the publishing of Afro-American writings, as well as the part played by social, religious or political ones such as the NAACP. The rich history of informal literary societies, as brought to light by the work of Elizabeth McHenry, may also be of interest. Resistances can also be considered through the narrative prism: all black voices do not agree on what kinds of representation the Afro-American community needs, on what type of resistance to adopt. Should emphasis be placed on artistic creativity, kept free and whole, as some authors such as Zora Neale Hurston argue? Or should pride of place be given to representational strategies adhering to and exalting the norms decided by a white patriarchal society? The act of reading itself can be turned into a form of resistance: if the narrative becomes a political manifesto, then does reading automatically become activism?

To read is also to structure. Then, it becomes possible to perceive resistance as a fundamentally creative act. The Afro-American resistance against oppression is inscribed within a literary tradition going back to the first slave narratives. If the characteristics of black disobedience are conceived in reaction to a master paradigm, they also find their expression within the framework of a black intellectual structure, which possesses its own rules and traditions. This workshop thus also aims at discussing the relation between tradition and resistance: to systematically conform to a tradition of resistance and to assume the responsibility of narrative continuity, doesn't that paradoxically imply to forego a part of one's autonomy as an artist? Is it possible to resist resistance? If resistance is no longer thought of as marginalized from a given structure, but if it itself becomes a structure, then the question appears relevant.

Thus, to analyze Afro-American resistance through the prism of structure can shed some light not only on the forms it may take in black literature, but also – and, in this workshop, most importantly – on the ways the notion of resistance itself has become inextricably linked to the expression of black voices, and one of its favored prisms of analysis.

Submissions (approx. 300 words with a short biography) should be sent jointly to Adam Bigache (adam.bigache@univ-amu.fr) and Lucas Cantinelli (lucas.cantinelli@univ-amu.fr) before **January 19, 2025**.

Du texte qui résiste au traducteur-résistant

Véronique Béghain (université Bordeaux-Montaigne) et Emmanuelle Delanoë-Brun (université Sorbonne-Nouvelle)

Les traducteurs et traductrices parlent volontiers de « texte qui résiste » pour désigner un texte qui, sans être intraduisible (ce que sont peu de textes aux yeux de ceux qui pratiquent la traduction sans mélancolie), résiste à son appropriation par celui ou celle qui a pour mission de le faire circuler dans une nouvelle aire linguistique. En un sens, tout texte littéraire est voué à résister à sa réécriture, et c'est peut-être là ce qui en fait de la littérature. Pour autant, l'enjeu de la traduction littéraire consiste précisément à défaire les résistances du texte original, à commencer par son autorité même, en le désacralisant et en le désagrégeant pour pouvoir le recomposer et lui assurer un horizon de survie.

On dit par ailleurs, parfois, que les traductions « vieillissent ». Toutefois, certaines traductions sont perçues comme « résistant » particulièrement bien au passage du temps, par quoi l'on entend qu'elles sont dotées d'une forme d'endurance qui les protégerait de ce vieillissement programmé. Ainsi sont notamment évaluées les « traductions-monuments », parmi lesquelles au premier chef les traductions d'écrivains, comme celles de Poe que l'on doit à Baudelaire. Les traductions d'écrivains résistent-elles mieux au passage du temps que les autres ? Notre époque étant portée à la retraduction des œuvres du canon américain, on pourra ainsi s'interroger sur les qualités propres à celles des traductions de littérature américaine que d'aucun.e.s estiment immortelles ou encore indépassables. Et l'on pourra, dans une perspective différente, contester qu'une quelconque traduction puisse s'affranchir de l'obsolescence.

Mais la période contemporaine est également marquée par l'émergence de formes de résistance propres aux traducteurs et traductrices, qu'on les voie résister à la montée de puissance de l'intelligence artificielle dans tous les domaines (voir la naissance en septembre 2023 du collectif « En chair et en os ») ou encore à la confiscation d'une partie du pouvoir décisionnel qui leur appartient en propre en tant qu'auteurs, notamment en raison de l'apparition récente de ceux qu'on appelle les « démineurs » dans le champ éditorial. Ces derniers, chargés de traquer dans les textes à paraître les formulations (voire les actions mêmes) susceptibles de heurter la sensibilité de certaines communautés de lecteurs et lectrices, se voient ainsi parfois octroyer des pouvoirs qui dépassent les simples corrections et révisions auxquelles sont habitué.e.s les traducteurs et traductrices. Censés par ailleurs « protéger » les textes à paraître des polémiques, ils servent naturellement aussi les intérêts commerciaux des éditeurs au détriment du respect du texte original (pourtant une obligation contractuelle à laquelle sont soumises les différentes parties) et au risque de pratiquer une manière de censure. Le « déminage éditorial » devient ainsi lui-même une forme de résistance au texte et à son autorité, comme à l'autorité des traductrices et traducteurs eux-mêmes.

On accueillera tant des communications de nature théorique que des retours d'expérience sur ces différentes questions, qui font de la résistance en traduction un sujet d'une grande actualité.

Les abstracts, de 300 mots environ, accompagnés d'une courte biographie, sont à envoyer à Véronique Béghain (veronique.beghain@u-bordeaux-montaigne.fr) et Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoë-brun@sorbonne-nouvelle.fr), pour le **15 janvier 2025**.

Resisting Texts, Translators in Resistance

Véronique Béghain (université Bordeaux-Montaigne) and Emmanuelle Delanoë-Brun (université Sorbonne-Nouvelle)

Translators like to talk about a “resisting text” to refer to a text that, while not untranslatable per se (which few texts are in the eyes of those who practice translation untroubled by melancholy), resists being appropriated by the person tasked with transposing it into a new language. In a sense, every literary text is destined to resist rewriting, and this is perhaps precisely what makes it literature. And yet literary translation does work to overcome the resistance of the original text, starting with its very authority, by desacralizing it and breaking it down in order to recompose it and ensure its survival.

It is also sometimes said that translations “age”. Some however are perceived to “resist” the passage of time particularly well, by which they are understood to be endowed with a form of endurance that would protect them from this programmed ageing. This is how “translations as monuments” are assessed, including above all translations done by writers, such as Baudelaire’s translations of Poe. Do translations by writers stand the test of time better than others? In this age when the American canon tends to be re-translated, what specific qualities are exhibited by the translations of American literature that some consider to be immortal or unsurpassable? Still, we might, from a different perspective, challenge the notion that any translation can free itself from obsolescence.

But the contemporary period is also one of emerging forms of resistance on the part of translators, whether they stand against the growing power of artificial intelligence in all fields (see the birth in September 2023 of the French collective “En chair et en os”) or challenge the confiscation of part of the decision-making power that belongs to them as authors, notably as a result of the recent introduction of so-called “sensitivity readers” in the publishing field. The latter, tasked with tracking down any wording (or even action) in forthcoming texts that is likely to offend the sensibilities of specific communities of readers, are sometimes given powers that exceed the simple corrections and revisions to which translators are accustomed. While they are meant to “shield” forthcoming texts from controversy, they naturally also serve the commercial interests of publishers, to the detriment of respect for the original text (although this is a contractual obligation to which the various parties are bound) and at the risk of practicing a form of censorship. In this way, “sensitivity reading” itself becomes a form of resistance to the text and its authority, as well as to the authority of the translators themselves.

The workshop welcomes both theoretical papers and personal experiences and feedback on these issues, which make resistance in translation a highly topical subject.

Abstracts of about 300 words, together with a short biography, will be sent to Véronique Béghain (veronique.beghain@u-bordeaux-montaigne.fr) and Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoë-brun@sorbonne-nouvelle.fr) by **15 January 2025**.